

la

documentation catholique

SOMMAIRE DU NUMÉRO 2130

21 JANVIER 1996

ACTES DU PAPE JEAN-PAUL II	Message de Noël « Urbi et Orbi ».	51
	Message pour la IV ^e Journée mondiale des malades.	52
	Discours aux cardinaux et à la Curie romaine.	55
	Discours des audiences générales (6, 13 et 20 décembre).	58

L'ÉGLISE EN FRANCE	La proposition de la foi. Vers une nouvelle étape. Rapport de Mgr Claude Dagens.	62
	« Voici venir des jours de justice et de paix ». Déclaration du Comité épiscopal de la Mission en Monde ouvrier.	79

L'ÉGLISE DANS LE MONDE	La culture française au sein de l'Église. Conférence du cardinal Paul Poupard.	81
	Vers une vision commune du Mystère trinitaire. Réflexion du P. Boris Bobrinsky.	89
	Déclaration finale du III ^e Congrès mondial des « Mouvements pour la vie ».	90
	Bouddhisme et christianisme. Déclaration finale d'un colloque interreligieux à Taiwan.	93
	La moitié de nos demandes sont restées sans réponse. Lettre de la Conférence épiscopale du Vietnam au Chef du gouvernement.	95

ÉVÉNEMENTS	Événements et informations (1 ^{er} -15 décembre).	97
-------------------	--	----

Actes du Pape Jean-Paul II

Que les hommes ouvrent leur cœur

Message de Noël «Urbi et Orbi»

Jean-Paul II, a célébré la messe de minuit mais, souffrant d'un «modeste état fiévreux et des troubles digestifs» selon un communiqué diffusé le 26 décembre par la Salle de presse du Saint-Siège, il n'a pas pu célébrer celle du jour. Après avoir lu le message de Noël (*) à la fenêtre de son bureau, il a été obligé de s'interrompre après avoir prononcé un «joyeux Noël» en italien, puis en français, suivi d'une courte bénédiction :

1. «Tu es mon fils, aujourd'hui je t'ai engendré» (He 1 5).

Les paroles de la liturgie de ce jour nous introduisent dans le mystère de la naissance éternelle, au-delà du temps, du Fils de Dieu, Fils consubstantiel du Père. L'Évangile de Jean dit : «Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement auprès de Dieu» (Jn 1, 1-2). Nous professons la même vérité dans le Credo : «Dieu, né de Dieu, lumière, née de la lumière, vrai Dieu, né du vrai Dieu; engendré, non pas créé, de même nature que le Père; et par lui tout a été fait. Pour nous les hommes, et pour notre salut, il descendit du ciel; par l'Esprit Saint, il a pris chair de la Vierge Marie, et s'est fait homme». Voilà la joyeuse nouvelle de la nativité du Seigneur, telle que l'ont transmise les Évangélistes et la tradition apostolique de l'Église. Nous voulons l'annoncer aujourd'hui «à la Ville et au Monde», *Urbi et Orbi*.

2. «Il était dans le monde, lui par qui le monde s'était fait» (Jn 1, 10). Il vient parmi les siens, Celui qui vient au monde dans la nuit de Noël. Pourquoi vient-il? Il vient pour apporter une «force nouvelle», un «pouvoir» différent de celui du monde. Pauvre, il

vient dans une étable à Bethléem, en apportant le don le plus grand : il donne aux hommes la filiation divine. À tous ceux qui L'accueillent, il donne «de pouvoir devenir *enfants de Dieu*» (Jn 1, 12), afin qu'en Lui, le Fils éternel du Père éternel, ils «soient nés de Dieu» (cf. Jn 1, 13). *De fait, en Lui*, dans le nouveau-né de la nuit sainte, *était la vie* (cf. Jn 1, 4) : la vie qui ne connaît pas la mort; la vie de Dieu même; la vie qui – comme le dit saint Jean – est la lumière des hommes. La lumière brille dans les ténèbres, *mais les ténèbres ne l'ont par reçue* (cf. Jn 1, 4-5). Dans la nuit de Noël surgit la *lumière* qu'est le Christ. Elle brille et elle pénètre les cœurs des hommes, *elle fait entrer en eux la vie nouvelle*. Elle allume en eux la lumière éternelle qui éclaire toujours l'être humain, même lorsque les ténèbres de la mort enveloppent son corps. C'est pour cela que «le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous» (Jn 1, 14).

3. «Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu» (Jn 1, 11), comme le rappelle le Prologue de l'Évangile de Jean. L'Évangéliste Luc confirme cette vérité et rappelle qu'«il n'y avait pas de place pour eux dans l'auberge» (Lc 2, 7). «Pour eux», c'est-à-dire pour Marie et Joseph, et pour l'Enfant qui allait naître. C'est là un thème souvent repris par les chants de Noël : «Les siens ne l'ont pas reçu...». Dans la grande auberge de la communauté humaine, comme dans la petite auberge de notre cœur, combien de pauvres viennent frapper, aujourd'hui encore, au seuil de l'An 2000!

4. C'est Noël : la fête de l'accueil et de l'amour ! Trouveront-elles de la place, en ce jour, les familles déplacées de Bosnie-Herzégovine, qui attendent encore avec anxiété les fruits de la paix, de la paix proclamée récemment? Les réfugiés du Rwanda pourront-ils rentrer dans un pays réellement réconcilié? Le peuple du Burundi saura-t-il retrouver le chemin d'une paix fraternelle? Les populations du Sri Lanka auront-elles la possibilité, la main dans la main, de porter ensemble leur regard vers un avenir de fraternité et de solidarité? Donnera-t-on enfin au peuple irakien la joie de retrouver une existence normale, après de longues années d'embargo? Seront-elles accueillies, les populations du Kurdistan, parmi lesquelles de nombreuses personnes sont contraintes à affronter encore une fois l'hiver dans la plus grande

(*) Texte dans *l'Osservatore Romano*, édition en langue française, du 26 décembre.

précarité? Et comment ne pas penser aux frères et sœurs du Sud-Soudan, encore otages de la violence armée, qui se renouvelle sans répit? C'est dans ce monde blessé que fait irruption, aimant et fragile, l'Enfant Jésus! Il vient libérer l'homme enfermé dans la haine et esclave des particularismes et des divisions. Il vient ouvrir des horizons nouveaux. Le Fils de Dieu fait germer l'espérance qui, malgré tant de graves difficultés, fait poindre finalement la paix à l'horizon. Des signes prometteurs se laissent entrevoir, même sur des terres déchirées comme l'Irlande du Nord et le Moyen-Orient. Que les hommes ouvrent leur cœur au Verbe de Dieu fait chair dans la pauvreté de Bethléem! Enfin, nous ne pouvons pas oublier le peuple algérien, qui continue à souffrir en traversant de douloureuses épreuves.

5. Voilà le Mystère que nous célébrons aujourd'hui: Dieu « nous a parlé par le Fils » (He 1, 2).

Bien des fois et de diverses manières, Dieu avait parlé par les Prophètes, mais « lorsque les temps furent accomplis » (Ga 4, 4), *il nous a parlé par le Fils*. Le Fils qui est *reflet resplendissant de la gloire du Père*; expression parfaite de son être, qui porte toutes choses par la puissance de sa parole. C'est là ce que dit du Fils nouveau-né de Marie l'auteur de la Lettre aux Hébreux (cf. He 1, 3). Si, par lui, Dieu le Père a créé l'univers, Il est aussi *le Premier-né et l'héritier* de toute la création (cf. He 1, 1-2).

En dépit des apparences, cet Enfant pauvre, pour lequel « il n'y avait pas de place à l'auberge », est l'unique héritier de toute la création. Il est venu partager avec nous son héritage, afin que, devenus *filis de l'adoption divine*, nous participions à l'héritage qu'Il a apporté dans le monde. Verbe éternel, nous contemplons aujourd'hui ta gloire, « la gloire que [tu tiens] du Père, plein de grâce et de vérité » (Jn 1, 14). Que la joyeuse annonce de ta naissance, ancienne et toujours nouvelle, rejoigne par les ondes les peuples et les nations de tous les continents, et qu'elle apporte au monde la paix! ■

La souffrance, précieuse contribution à l'évangélisation

*Message pour la IV^e Journée mondiale
des malades*

La IV^e Journée mondiale des malades sera célébrée le 11 février 1996 dans le monde entier, et plus solennellement au sanctuaire marial de Notre-Dame de Guadalupe, au Mexique. Les Journées précédentes s'étaient déroulées à Lourdes (France), à Czestochowa (Pologne) et à Yamoussoukro (Côte-d'Ivoire). À cette occasion, Jean-Paul II a publié le message suivant (*) :

1. « Ne te préoccupe pas de cette maladie ni d'aucune autre adversité. N'est-ce pas moi qui suis ta mère? Ne te trouves-tu pas à l'abri de mon ombre? N'est-ce pas moi qui suis ta santé? ». Ces paroles, l'humble indigène Juan Diego de Cuatilan les entendit prononcer par la Très Sainte Vierge, en décembre 1531, au pied de la colline de Tepyac, aujourd'hui appelée Guadalupe, après avoir imploré la guérison d'un parent.

Alors que l'Église en cette nation mexicaine bien-aimée célèbre le premier centenaire du couronnement de la vénérable image de Notre-Dame de Guadalupe (1895-1995), le choix du célèbre sanctuaire de la ville de Mexico comme lieu de la célébration la plus solennelle de la prochaine Journée mondiale des malades (11 février 1996) est particulièrement significatif.

Cette Journée se situe au cœur de cette phase anté-préparatoire (1994-1996) du troisième Millénaire chrétien qui doit « servir à raviver chez le peuple chrétien la conscience de la valeur et de la signification que le Jubilé de l'An 2000 revêt dans l'histoire humaine » (*Tertio millennio adveniente*, 31). L'Église regarde avec confiance les événements de notre temps et, parmi « les signes d'espérance présents en cette fin de siècle », elle reconnaît le chemin accompli « par la

(*) Texte original italien dans *l'Osservatore Romano* du 26 octobre. Traduction, titre et sous-titres de la DC.

science et la technique, et surtout par la médecine, au service de la vie humaine » (*ibid.*, 46). C'est sous le signe de cette espérance, éclairée par Marie « Santé des malades » que, pour préparer cette IV^e Journée des malades, je m'adresse à ceux qui portent dans leur corps et dans leur esprit les signes de la souffrance humaine, comme aussi à ceux qui, dans le service fraternel qu'ils accomplissent, veulent marcher radicalement à la suite du Rédempteur. En effet, « comme le Christ a été envoyé par le Père "pour porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, guérir les cœurs meurtris" (cf. Lc 4, 18), "chercher et sauver ce qui était perdu" (cf. Lc 19, 10), de même l'Église enveloppe de son amour tous ceux que la faiblesse humaine afflige; bien plus, dans les pauvres et ceux qui souffrent, elle reconnaît l'image de son Fondateur pauvre et souffrant » (*Lumen gentium*, 8).

Marie et le Jubilé de l'An 2000

2. Bien chers frères et sœurs qui faites tout spécialement l'expérience de la souffrance, vous êtes appelés à une mission particulière dans le cadre de la nouvelle évangélisation, en vous inspirant de Marie Mère de l'amour et de la souffrance humaine. Dans ce témoignage difficile, vous êtes soutenus par les travailleurs du monde de la santé, vos proches, les volontaires qui vous accompagnent chaque jour dans votre épreuve. Comme je l'ai rappelé dans ma Lettre apostolique *Tertio millennio adveniente*, « la Vierge sainte sera présente, pour ainsi dire d'une manière transversale, tout au long de la phase préparatoire » du grand Jubilé de l'An 2000, « comme un exemple parfait de l'amour envers Dieu et envers le prochain », de sorte que nous écoutons sa voix maternelle nous répéter: « Faites tout ce que le Christ vous dira » (n. 43. 54).

En acceptant cette invitation venant du cœur de celle qui est « *Salus infirmorum* », il vous sera possible de donner à la nouvelle évangélisation un caractère singulier d'annonce de l'Évangile de la vie, qui passe mystérieusement par le témoignage de l'Évangile de la souffrance (cf. *Evangelium vitae*, 1; *Salvifici doloris*, 3). « En effet, une pastorale de la santé vraiment organique fait directement partie de l'évangélisation » (*Discours à la IV^e réunion plénière de la Commission pontificale pour l'Amérique latine*, 8; 23 juin 1995).

3. La Mère de Jésus est l'exemple et le guide de cette annonce efficace car « elle se situe entre son Fils et les hommes dans la réalité de leurs privations, de leur pauvreté et de leurs souffrances. Elle se place "au milieu", c'est-à-dire qu'elle agit en médiatrice, non pas de l'extérieur, mais à sa place de mère, consciente, comme telle, de pouvoir montrer au Fils les besoins des hommes. Sa médiation a donc un caractère d'intercession. Marie "intercède" pour les hommes. Non seulement cela: en tant que Mère, elle désire aussi

que se manifeste la puissance messianique de son Fils, c'est-à-dire sa puissance salvifique destinée à secourir le malheur des hommes, à libérer l'homme du malheur qui pèse sur sa vie sous différentes formes et dans des mesures diverses » (*Redemptoris Mater*, 21).

Cette mission rend perpétuellement présente dans la vie de l'Église celle qui est « *Salus infirmorum* », qui, comme à l'aube de l'Église (cf. Ac 1, 14), continue à être aujourd'hui encore « le modèle de cet amour maternel dont doivent être animés tous ceux qui, associés à la mission apostolique de l'Église, travaillent à la régénération des hommes » (*LG*, 65).

La célébration du moment le plus solennel de la Journée mondiale des malades, au sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, relie idéalement la première évangélisation du Nouveau Monde à la nouvelle évangélisation. En effet, parmi les populations d'Amérique latine, « l'Évangile a été annoncé en présentant la Vierge comme sa réalisation la plus haute... Le visage métis de Marie de Guadalupe, qui se dresse au début de l'évangélisation, est le symbole le plus lumineux de cette identité » (*Document de Puebla*, 1979, n. 282. 446). Aussi, depuis cinq siècles, la Très Sainte Vierge est-elle vénérée dans le Nouveau Monde comme « première évangélisatrice de l'Amérique latine », comme « Étoile de l'évangélisation » (*Lettre aux religieux et religieuses d'Amérique latine pour le V^e centenaire de l'évangélisation du Nouveau Monde*, 31).

La présence de l'Église dans le monde de la santé

4. Dans l'accomplissement de sa tâche missionnaire, l'Église, soutenue et réconfortée par l'intercession de Marie très sainte, a écrit des pages riches de sollicitude pour les malades et ceux qui souffrent en Amérique latine. Aujourd'hui encore, la pastorale de la santé continue à occuper une place importante dans l'action apostolique de l'Église: elle a la responsabilité de nombreux lieux de secours et de soins, et travaille parmi les plus pauvres dans le domaine de la santé avec un dévouement apprécié, grâce au généreux engagement de tant de frères dans l'épiscopat, de prêtres, de religieux et de religieuses, et de nombreux fidèles laïcs, qui ont acquis une grande sensibilité à l'égard de tous ceux qui souffrent.

Si, depuis l'Amérique latine, le regard s'élargit ensuite pour embrasser le monde, il rencontre d'innombrables confirmations de cet empressement maternel de l'Église pour les malades. Aujourd'hui encore – et peut-être surtout aujourd'hui –, s'élèvent de l'humanité les pleurs des foules éprouvées par la souffrance. Des populations entières sont déchirées par la cruauté de la guerre. Les victimes des conflits qui se poursuivent encore sont surtout les plus faibles: les mamans, les enfants, les personnes âgées.

Combien d'êtres humains, épuisés par la faim et les maladies, ne peuvent même plus compter sur les formes d'aide les plus élémentaires ! Et là où celles-ci sont heureusement assurées, que de malades tenaillés par la peur et le désespoir à cause de leur incapacité à donner un sens positif à leur souffrance à la lumière de la foi !

Les efforts louables et même héroïques de si nombreux travailleurs du monde de la santé et l'apport croissant du personnel volontaire ne suffisent pas à couvrir les besoins concrets. Je demande au Seigneur de bien vouloir susciter un nombre encore bien plus grand de personnes généreuses, qui sachent donner à celui qui souffre non seulement le réconfort de l'assistance physique mais aussi du soutien spirituel, en l'ouvrant aux perspectives consolantes de la foi.

Souffrir et être aux côtés de ceux qui souffrent

5. Bien chers malades, et vous, proches et personnel sanitaire qui partagez leur difficile chemin, ressentez que vous êtes les protagonistes du renouveau évangélique dans l'itinéraire spirituel vers le grand Jubilé de l'An 2000. Dans l'inquiétant panorama des anciennes et nouvelles formes d'agression contre la vie qui marquent l'histoire de notre temps, vous êtes comme la foule qui cherchait à toucher le Seigneur « parce qu'une force sortait de lui qui les guérissait tous » (Lc 6, 19). Et ce fut justement devant cette multitude de gens que Jésus prononça le « Sermon sur la montagne », proclamant heureux ceux qui pleurent (cf. Lc 6, 21). *Souffrir et être aux côtés de ceux qui souffrent*: celui qui vit ces deux situations entre dans un contact particulier avec les souffrances du Christ et est admis à partager « une parcelle tout à fait particulière de l'infini trésor de la Rédemption du monde » (*Salvifici doloris*, 27).

6. Bien chers frères et sœurs qui vous trouvez dans l'épreuve, offrez généreusement votre souffrance en communion avec le Christ souffrant et avec Marie, sa très douce Mère. Et vous qui travaillez chaque jour aux côtés de ceux qui souffrent, faites de votre service une précieuse contribution à l'évangélisation. Ressentez tous que vous êtes une partie vivante de l'Église, parce que, par vous, la communauté chrétienne est appelée à se confronter à la Croix du Christ, pour témoigner devant le monde de l'espérance évangélique (1 P 3, 15). « Nous demandons à vous tous qui souffrez de nous aider. À vous précisément qui êtes faibles, nous demandons de devenir une source de force pour l'Église et pour l'humanité. Dans le terrible conflit entre les forces du bien et du mal dont le monde contemporain nous offre le spectacle, que votre souffrance unie à la Croix du Christ soit victorieuse ! » (*Salvifici doloris*, 31).

Appel à l'Église et à la société civile

7. Mon appel s'adresse aussi à vous, Pasteurs des communautés ecclésiales, à vous, responsables de la pastorale de la santé, afin que, par une préparation convenable, vous vous apprétiez à célébrer la prochaine Journée mondiale des malades par des initiatives aptes à sensibiliser le Peuple de Dieu et la société civile elle-même aux vastes et complexes problèmes de la santé.

Et vous, travailleurs du monde de la santé – médecins, infirmières, aumôniers, religieux et religieuses, administrateurs et volontaires – et particulièrement, vous, les femmes, pionnières du service de santé et du service spirituel des malades, faites-vous tous les promoteurs et les promotrices d'une communion entre les malades, leurs proches et la communauté ecclésiale.

Soyez aux côtés des malades et de leurs familles en faisant en sorte que tous ceux qui se trouvent dans l'épreuve ne se sentent jamais exclus. L'expérience de la souffrance deviendra ainsi pour chacun une école du généreux don de soi-même.

8. J'étends volontiers cet appel aux responsables civils à tous les niveaux, afin qu'ils voient dans l'attention et l'engagement de l'Église pour le monde de la souffrance une occasion de dialogue, de rencontre et de collaboration pour construire une civilisation qui, à partir de la sollicitude envers ceux qui souffrent, emprunte toujours plus les chemins de la justice, de la liberté, de l'amour et de la paix. Sans justice, le monde ne connaîtra pas la paix ; sans la paix, la souffrance ne pourra que s'accroître démesurément.

Sur tous ceux qui souffrent et sur tous ceux qui se dévouent à leur service, j'invoque le soutien maternel de Marie. Que la Mère de Jésus, vénérée depuis des siècles en l'insigne sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, écoute le cri de tant de souffrances, essuie les larmes de ceux qui sont dans la douleur ; qu'elle soit aux côtés de tous les malades du monde. Chers malades, que la Vierge sainte présente à son Fils l'offrande de vos peines, dans lesquelles se reflète le visage du Christ sur la Croix.

J'accompagne ces souhaits de l'assurance de ma fervente prière, et j'accorde à tous de tout cœur ma bénédiction apostolique.

Du Vatican, le 11 octobre 1995, mémoire de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de l'Église.

JEAN-PAUL II

Vers le grand Jubilé de l'An 2000

Discours aux cardinaux et à la Curie romaine

Le 22 décembre, Jean-Paul II a reçu en audience dans la « Salle Clémentine » les cardinaux, les membres de la Curie romaine et de la Famille pontificale, pour les traditionnels vœux de Noël. Répondant à l'adresse d'hommage du cardinal Bernardin Gantin, Doyen du Collège des cardinaux, le Pape a prononcé le discours suivant (*) :

1. « *Puer natus est nobis, filius datus est nobis* » (Is 9, 5).

Ces paroles du prophète Isaïe retentissent chaque année au cours de la sainte messe de la nuit de Noël. On dit d'Isaïe qu'il est comme un Évangéliste de l'Ancien Testament. Son regard inspiré pénètre les siècles, perçoit les événements à venir et nous permet de les contempler à la lumière de Dieu.

« *Puer natus est nobis !* ».

Nous en serons les témoins, après-demain à minuit, lors de la célébration eucharistique solennelle qui marque l'extraordinaire liturgie de la Nativité du Seigneur. Nous écouterons la lecture de l'Évangile de saint Luc qui décrit en détails cet événement. Puis, au cours de la messe « de l'Aurore » et de la messe « du Jour », nos yeux s'ouvriront plus largement sur cette lumière qui nous vient du Prologue de l'Évangile de Jean.

« *Filius datus est nobis !* ». « *Filius* » : le Verbe éternel, le Fils consubstantiel au Père. « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu » (Jn 1, 1). Ainsi commence l'Évangile de Jean. Écoutons aussi cet autre passage du Prologue : « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous » (Jn 1, 14).

« *Filius datus est nobis !* ».

Annoncé à l'avance par le prophète Isaïe, l'Enfant né à Bethléem, Fils de la Vierge Marie, est le Fils du Dieu éternel, « Dieu tout-puissant, Père à jamais, Prince de la paix » (Is 9, 5). « Dieu né de Dieu, Lumière née de la Lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu ». Ce Fils, le Père nous l'a donné ! Dieu, en effet « a tant aimé le monde qu'il nous a donné son Fils unique » (Jn 3, 16). *Dans la nuit de Noël, l'humanité a*

reçu un don souverain et ineffable, le don de Dieu lui-même. Ce don n'est pas seulement généreux, il est aussi irrévocable. Il contient toute les largesses de Dieu, qui ne renie pas son dessein éternel. « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous... À ceux qui l'ont reçu, il leur a donné de pouvoir devenir enfants de Dieu » (Jn 1, 14. 12).

2. C'est pour cette raison que *la Nativité du Seigneur est une invitation à échanger des dons*. Les hommes, auxquels Dieu offre et donne son Fils éternel dans l'unité de la nature humaine, sentent qu'ils doivent répondre à ce don de Dieu en s'offrant des cadeaux les uns aux autres. Si la disponibilité à donner représente une caractéristique constante de la vocation chrétienne, en ce temps de Noël, c'est comme si cette disponibilité recherchait des *symboles particuliers*.

Une coutume polonaise

Ces symboles sont tout d'abord les *rencontres* d'échanges de vœux. Le premier lieu de ces rencontres est la famille, *spécialement le repas de la veillée de Noël*, où sont rassemblés les parents, les enfants, tous les membres de la communauté familiale, ainsi que les personnes qui nous sont chères et nos connaissances. Dans le pays d'où je viens, à la rencontre de la veillée est liée la tradition de *rompre ce que l'on appelle l'hostie de Noël*, c'est-à-dire le pain de la veillée. Cet usage rappelle le pain que l'on dépose sur l'autel et qui, par la consécration eucharistique, devient le Corps du Christ. Pour les croyants, rompre le pain, la *fractio panis*, rappelle les plus anciennes traditions chrétiennes et possède un caractère profondément religieux. Lorsque l'on rompt le pain avec une autre personne, on veut lui exprimer non seulement notre bienveillance formelle mais notre pleine disponibilité à vouloir et à accomplir tout ce qui est bon pour elle.

Ainsi, le fait de rompre le pain blanc de Noël au cours de la veillée nous rappelle d'une certaine manière *la définition de l'homme que nous a donnée le Concile Vatican II*, dont nous rappelons cette année le trentième anniversaire de la clôture. Le Concile enseigne que l'homme ne peut se trouver pleinement que par *un don sincère de lui-même* (cf. *Gaudium et spes*, 24). La tradition du partage du pain au cours de la veillée, usage où l'on reconnaît un reflet de la liturgie eucharistique, rappelle qu'en s'incarnant le Fils de Dieu s'est fait « don pour nous » ; en même temps, elle veut souligner notre disponibilité à devenir nous-mêmes don pour les autres.

Après le moment de la fraction solennelle du pain de Noël, commence le repas au cours duquel les convives conversent. *Cette conversation* revêt un caractère particulier parce qu'elle concerne les relations existant entre les personnes : on parle de ce qui les unit et de ce qui éventuellement les sépare. Et si l'on

(*) Texte original italien dans *l'Osservatore Romano* du 23 décembre. Traduction, titre et sous-titres de la DC.

rencontre des incompréhensions, on cherche ensemble les moyens de les surmonter. On rappelle les personnes qui nous sont chères, en particulier les absents, vivants et défunts. Se rencontrer à table représente une occasion privilégiée de resserrer les liens, de favoriser la réconciliation et la communion. *À la table de la veillée, en un certain sens, il y a place pour tous.*

La Curie romaine : une famille

3. Messieurs les cardinaux, vénérés Frères dans l'épiscopat et dans le sacerdoce, religieux et religieuses, bien chers frères et sœurs, je vous adresse à tous mes salutations cordiales. Dans les paroles pleines de chaleur de monsieur le cardinal Doyen – que je remercie vivement –, j'ai senti vibrer les sentiments sincères de chacun d'entre vous et en ai tiré réconfort. Vous avez tous votre expérience personnelle de l'atmosphère que l'on respire à la veille de Noël. Nous voulons que cette atmosphère caractérise aussi d'une certaine manière les retrouvailles de ce jour. Ce moment, cette rencontre traditionnelle pour l'échange des vœux est au service de notre communauté de la Curie, car *nous sentons que nous sommes, nous aussi, une famille.* En effet, le Siège apostolique et la Curie romaine n'exercent pas seulement leurs tâches propres liées au *ministerium petrinum* de l'évêque de Rome, mais ils rassemblent et unissent des personnes venant de tous les continents pour travailler ensemble au service du Royaume de Dieu. Et cela leur permet d'être *les uns pour les autres, de diverses manières, un don réciproque.*

Bien chers frères et sœurs, les tâches et le service que vous accomplissez chaque jour dans les divers dicastères de la Curie romaine sont une très grande aide pour le Pape. Je m'en rends compte chaque jour et saisis toute occasion de le souligner. *Combien précieux sont votre compétence, votre zèle et votre amour de l'Église !* Je veux le réaffirmer aujourd'hui d'une manière toute particulière et je vous renouvelle mes remerciements les plus sincères pour votre irremplaçable collaboration. Je veux vous dire quel don important est pour moi chacun d'entre vous et combien est précieuse la tâche que chacun accomplit dans l'Organisme central de l'Église catholique.

La Constitution apostolique qui régit la structure et l'activité de la Curie romaine commence par ces mots : « *Pastor bonus* ». Ces mots sont les témoins de l'exigence et de notre volonté que lui, *le Bon Pasteur, soit toujours présent au milieu de nous* pour inspirer nos actions et notre vie de personnes appelées à un service particulier pour son troupeau.

Le service de l'Église

4. *Les portes du Siège apostolique sont grandes ouvertes.* Ici viennent des personnes du monde entier :

représentants des États, des organisations internationales, représentants de la culture, de la science, des arts et de toutes les professions. Viennent ici des membres des Familles religieuses, masculines et féminines, des prêtres et surtout *des évêques*, dont les visites prennent une grande partie de l'activité quotidienne du Pape. Les visites « *ad Limina* » me permettent tout spécialement d'exercer *de manière systématique mon service fraternel à l'égard de toutes les Églises particulières du monde.*

Quelle joie pour moi de rencontrer mes frères dans le service épiscopal, non seulement au cours de l'audience officielle, mais aussi auparavant, à la Table eucharistique, pendant la concélébration de la sainte messe et, après, au cours de l'agape fraternelle que nous partageons !

Que ma joie est grande quand ils m'expriment leur satisfaction du *bon accueil qu'ils reçoivent dans les divers dicastères*, du profit qu'ils retirent des rencontres avec les cardinaux et leurs collaborateurs ! Ils sont conscients de leur disponibilité à servir et de l'excellente préparation de chaque réunion. Ils viennent réconfortés dans leurs communautés, selon ce que le Seigneur Jésus a dit à Pierre : « *Affermis tes frères !* » (Lc 22, 32). Nous savons tous qu'il n'est *possible d'apporter un tel réconfort que si chacun d'entre nous sait être vraiment un don pour les autres.*

Les grands événements de 1995 pour l'Église

5. Nous nous rencontrons alors que la Nativité du Seigneur est toute proche, en repensant aux *expériences de l'année qui va se terminer.* Le vénéré cardinal Doyen y a fait allusion. Je repense tout d'abord à l'immense multitude qui s'était rassemblée à Manille, en janvier dernier, pour la Rencontre mondiale de la jeunesse, à laquelle a fait écho, en Europe, le pèlerinage des jeunes à Lorette, qui a eu lieu en septembre, à l'occasion du septième centenaire de la sainte Maison.

Je pense ensuite au cinquantième anniversaire de la fin de la Deuxième Guerre mondiale et à celui de la naissance de l'Organisation des Nations Unies. Commémorer la fin de la guerre la plus terrible de l'histoire de l'humanité, cela voulait dire renouveler notre refus de la guerre comme moyen de solution des conflits, et redoubler d'efforts pour faire cesser les guerres d'aujourd'hui, en premier lieu celle des Balkans. Après quatre ans de prières et d'efforts incessants, on entrevoit finalement en Bosnie des perspectives positives d'entente, que nous espérons stable et durable. Puisse le Seigneur mener à son achèvement ce difficile cheminement de réconciliation et de paix !

Dans le discours que j'ai adressé récemment à l'Assemblée générale de l'ONU, j'ai également ressenti le devoir de rappeler certaines valeurs fondamentales à partir desquelles le monde peut à nouveau

espérer la paix et vaincre la tentation récurrente du découragement et de la peur.

Je garde par ailleurs un vif souvenir, dans mon cœur comme dans mon esprit, des rencontres que le Seigneur m'a permis d'avoir avec les populations de Papouasie-Nouvelle-Guinée, d'Australie et du Sri Lanka, des Républiques tchèque et slovaque, du sud de ma Pologne, de Belgique, du Cameroun, d'Afrique du Sud et du Kenya, des États-Unis d'Amérique. Mes voyages pastoraux sont toujours une occasion privilégiée de témoigner de la vitalité de l'Église et d'annoncer au monde l'éternelle nouveauté de l'Évangile.

Au cours de cette année, avec votre aide, j'ai pu publier d'importants documents, parmi lesquels les Lettres encycliques *Evangelium vitae* et *Ut unum sint*, la Lettre aux femmes, la Lettre apostolique *Orientalis lumen*, la Lettre pour le quatrième centenaire de l'Union de Brest, et l'Exhortation post-synodale *Ecclesia in Africa*.

Récemment s'est déroulée au Vatican l'Assemblée spéciale, tant attendue, du Synode des évêques pour le Liban, précédée d'une rencontre avec les évêques d'Ukraine. À cet égard, je voudrais rappeler que c'est précisément dans cette Salle que, le 23 décembre 1595, mon prédécesseur Clément VIII reçut les évêques représentant la métropole de Kiev, rétablissant la pleine communion avec cette Communauté ecclésiale. C'est donc exactement demain que tombe le quatre centième anniversaire de cet important événement, passé à l'histoire sous le nom d'« Union de Brest ».

Que cette perspective historique nous aide également à lire les rencontres synodales que je viens de rappeler comme autant d'étapes de la route du peuple chrétien qui aujourd'hui, dans le sillage du Concile Vatican II, se prépare à célébrer le grand Jubilé de l'An 2000.

Une grande « mission » à Rome

6. Ces jours-ci, pour *imprimer un élan renouvelé à l'évangélisation*, en vue précisément du rendez-vous du troisième millénaire, j'ai annoncé *une grande mission* pour les fidèles de l'Église de Rome. Nombreuses sont les forces actives et présentes dans cette Église : de celles qui sont plus proprement diocésaines à celles des Instituts religieux et des mouvements laïcs nationaux et internationaux, jusqu'à celles qui sont directement liées au ministère universel du successeur de Pierre. Je leur demande à toutes *le plus grand effort*, avant tout par la prière et la coopération concrète, pour préparer et réaliser cette initiative qui, prolongeant le chemin commencé avec le Synode diocésain, veut offrir à tous la possibilité d'une rencontre personnelle et vivante avec le Christ et avec son Évangile.

La mission a deux objectifs. Le premier est d'*atteindre de manière capillaire les gens de chaque quartier et faubourg*, même ceux qui habituellement sont indifférents ou loin de la pratique de la foi chrétienne, par

un style missionnaire qui mobilise toutes les paroisses et communautés. Il faut une action pastorale courageuse et ouverte, qui permette de rendre permanente l'œuvre nécessaire de la nouvelle évangélisation.

L'autre objectif est de *parler à la Ville dans son ensemble*, à son âme et à sa culture collective, en reprenant le discours commencé au cours du Synode, par la « Confrontation avec la ville », afin d'incarner l'Évangile du Christ dans la vie sociale et culturelle. Il s'agit certainement d'une entreprise difficile, mais qu'il faut entreprendre avec la confiance de celui qui s'en remet à la force, douce et mystérieuse, du Christ, le Rédempteur de l'homme. Dans ce but, il faudra identifier avec soin les milieux et les articulations qui peuvent avoir une importance plus ou moins grande pour favoriser ou faire obstacle au rapport entre Rome et le message chrétien, comme aussi les présences de chrétiens qui, individuellement ou en groupe, travaillent déjà à différents titres dans les divers secteurs de la vie de la cité. Il est en effet important de tirer profit de leurs engagements et en même temps de les encourager, en les motivant à nouveau si cela s'avère nécessaire, pour leur donner le sentiment et le souffle plus large d'une mission commune.

Demandons au Seigneur que cette mission de la Ville constitue un authentique pas en avant dans la préparation du grand Jubilé, de sorte qu'il représente une proposition intéressante, même dans des situations différentes, pour d'autres Églises diocésaines.

7. Je voudrais terminer ce panorama en mentionnant le Message pour la prochaine Journée mondiale de la paix, qui a pour thème : « *Donnons aux enfants un avenir de paix !* ». Que Jésus, Dieu qui s'est fait enfant pour nous, obtienne ce don à la famille humaine !

Le Christ, le divin Nouveau-né venu au monde dans l'étable de Bethléem, nous *apprend comment être un don pour les autres*, lui qui s'est fait don pour nous. Nous le remercions, au cours de ces fêtes, surtout pour cela.

Et, comme la liturgie de Noël nous invite à le faire, revenons par la pensée au lieu où « le Verbe s'est fait chair », retournons à Bethléem où, en même temps que la gloire du Sauveur, furent annoncées la gloire de Dieu et la paix céleste aux hommes qu'il aime (cf. Lc 2, 14).

Très chers frères, puisse cette annonce de Noël se réaliser à nouveau dans la vie de tous. C'est là mon souhait que j'adresse volontiers à chacun d'entre vous, auquel je joins un souvenir particulier dans ma prière.

À tous, ma bénédiction. Bon Noël! ■

Le rôle de la femme à la lumière de Marie

Audience générale du 6 décembre ()*

1. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le montrer dans mes précédentes catéchèses, le rôle confié à Marie dans le dessein divin de salut éclaire la vocation de la femme dans la vie de l'Église et de la société, en définissant sa différence par rapport à l'homme. Le modèle constitué en Marie montre en effet clairement ce qui est spécifique à la personnalité féminine.

Dans des temps récents, certains courants du mouvement féministe, dans l'intention de favoriser l'émancipation de la femme, ont tenté de l'assimiler en tout à l'homme. Mais l'intention divine manifestée dans la création, tout en voulant que la femme soit égale à l'homme en dignité et en valeur, affirme dans le même temps clairement sa diversité et sa spécificité. L'identité de la femme ne peut consister à être une copie de l'homme, car elle est dotée de qualités et de prérogatives propres qui lui confèrent sa particularité et son autonomie, que l'on doit toujours promouvoir et encourager.

Ces prérogatives et ces particularités de la personnalité féminine ont atteint en Marie leur plein développement. La plénitude de la grâce divine a en effet favorisé en elle toutes les capacités naturelles qui sont typiques de la femme.

Le rôle de Marie dans l'œuvre du salut est totalement dépendant de celui du Christ. Il s'agit d'une fonction unique, requise par l'accomplissement du mystère de l'Incarnation: la maternité de Marie était nécessaire pour donner au monde le Sauveur, vrai Fils de Dieu, mais aussi parfaitement homme.

L'importance de la coopération de la femme à la venue du Christ est mise en évidence par l'initiative de Dieu qui, par l'Ange, fait connaître à la Vierge de Nazareth son dessein de salut, afin qu'elle puisse y coopérer d'une manière consciente et libre, en exprimant son consentement généreux.

Ici se réalise le modèle le plus élevé de la collaboration responsable de la femme à la rédemption de l'homme – de tout l'homme –, qui constitue la référence transcendante pour toute affirmation concernant le rôle et la fonction de la femme dans l'histoire.

2. En réalisant cette forme sublime de coopération, Marie indique aussi le style qui doit concrétiser la mission de la femme.

(*) Texte original italien dans *l'Osservatore Romano* du 7 décembre. Traduction de *la DC*.

Devant l'annonce de l'Ange, la Vierge ne manifeste aucune attitude de revendication orgueilleuse, et ne veut pas non plus satisfaire des ambitions personnelles. Luc nous la présente comme seulement désireuse d'offrir son humble service dans une disponibilité totale et confiante au dessein divin de salut. C'est là le sens de sa réponse: «Voici la servante du Seigneur; que tout se passe pour moi selon ta parole» (Lc 1, 38).

Il ne s'agit pas en effet d'un accueil purement passif, puisque son consentement n'est donné qu'après avoir manifesté la difficulté qui naît de son propos de virginité, inspiré par la volonté d'appartenir plus intégralement au Seigneur.

Après avoir reçu la réponse de l'Ange, Marie exprime immédiatement sa disponibilité, conservant une attitude d'humble service.

C'est l'humble, le précieux service que tant de femmes, à l'exemple de Marie, ont rendu et continuent à rendre à l'Église pour le développement du Royaume du Christ.

3. La figure de Marie rappelle aux femmes d'aujourd'hui la valeur de la maternité. Dans le monde actuel, on ne donne pas toujours à cette valeur l'importance qu'elle mérite. Dans certains cas, la nécessité du travail féminin pour pourvoir aux exigences accrues de la famille et une fausse conception de la liberté, qui voit dans le soin des enfants un obstacle à l'autonomie et aux possibilités d'affirmation de la femme, ont obscurci la signification de la maternité pour le développement de la personnalité féminine. Dans d'autres cas, au contraire, l'aspect de l'engendrement biologique devient tellement important qu'il met dans l'ombre les autres possibilités importantes qu'a la femme pour exprimer sa vocation innée d'être mère.

En Marie, il nous est donné de comprendre la véritable signification de la maternité qui, à l'intérieur du dessein divin de salut, atteint sa dimension la plus élevée. Pour elle, être mère ne donne pas seulement à la personnalité féminine, fondamentalement orientée vers le don de la vie, son plein développement, mais constitue par ailleurs une réponse de foi à la vocation qui est celle de la femme, qui ne revêt sa valeur la plus haute qu'à la lumière de l'Alliance avec Dieu (cf. *Mulieris dignitatem*, 19).

4. En regardant attentivement la figure de Marie, nous découvrons également en elle le modèle de la virginité vécue pour le Royaume.

Vierge par excellence, elle a mûri dans son cœur le désir de vivre dans cet état pour parvenir à une intimité toujours plus profonde avec Dieu.

Pour les femmes appelées à la chasteté virgine, Marie, en révélant la haute signification d'une vocation si spéciale, attire l'attention sur la fécondité spirituelle qu'elle comporte dans le plan divin: une maternité d'ordre supérieur, une maternité selon l'Esprit (cf. *Mulieris dignitatem*, 21).

Le cœur maternel de Marie, ouvert à toutes les misères humaines, rappelle encore aux femmes que le développement de la personnalité féminine requiert l'engagement de la charité. Plus sensible aux valeurs du cœur, la femme montre une grande capacité de don personnel.

À tous ceux qui, en notre temps, proposent des modèles égoïstes pour l'affirmation de la personnalité féminine, la figure lumineuse et sainte de la Mère du Seigneur montre que c'est seulement en se donnant et en s'oubliant soi-même pour les autres qu'il est possible de parvenir à une réalisation authentique du projet divin sur notre vie.

La présence de Marie encourage donc chez les femmes les sentiments de miséricorde et de solidarité pour les situations humaines douloureuses, et suscite la volonté d'alléger les peines de ceux qui souffrent : les pauvres, les malades et tous ceux qui ont besoin de secours.

En vertu de son lien particulier avec Marie, la femme a souvent représenté, au cours de l'histoire, la proximité de Dieu aux attentes de bonté et de tendresse de l'humanité blessée par la haine et le péché, semant dans le monde les germes d'une civilisation qui sait répondre à la violence par l'amour. ■

La présence de Marie au Concile Vatican II

Audience générale du 13 décembre ()*

1. Je voudrais réfléchir aujourd'hui sur la présence particulière de Marie dans un événement ecclésial qui est sûrement le plus important de notre siècle : le Concile œcuménique Vatican II, ouvert par le Pape Jean XXIII le matin du 11 octobre 1962, et conclu par Paul VI le 8 décembre 1965.

Une tonalité mariale particulière caractérise en effet les Assises conciliaires dès leur indiction. Déjà dans sa Lettre apostolique *Celebrandi Concilii œcumenici*, mon vénéré prédécesseur, le Serviteur de Dieu Jean XXIII, avait demandé que l'on recoure à la puissante intercession de Marie, « Mère de la grâce et Patronne céleste du Concile » (11 avril 1961, AAS 53 [1961], 242).

(*) Texte italien dans *l'Osservatore Romano* du 14 décembre. Traduction de la DC.

Puis, en 1962, en la fête de la Purification de Marie, le Pape Jean XXIII fixait l'ouverture du Concile au 11 octobre ; il expliquait qu'il avait choisi cette date en souvenir du grand Concile d'Éphèse qui, précisément à cette date, avait proclamé Marie : « *Theotokos*, Mère de Dieu » (Motu proprio *Concilium* : AAS 54 [1962], 67-68). Et dans son discours d'ouverture, le Pape confiait le Concile à celle qui est le « Secours des chrétiens, le Secours des évêques », et il implorait son assistance maternelle pour un heureux déroulement des travaux conciliaires (AAS 54 [1962], 795).

C'est également vers Marie que les Pères conciliaires dirigent expressément leur pensée dans leur Message au monde, à l'ouverture du Concile. Ils affirment : « Nous, successeurs des Apôtres, tous unis dans la prière avec Marie, la Mère de Jésus, nous formons un seul Corps apostolique » (*Acta synodalia*, I, I, 254), se rattachant ainsi, par cette communion avec Marie, à l'Église des origines qui attendait l'Esprit Saint (cf. Ac 1, 14).

2. Lors de la seconde session du Concile, on proposa d'introduire l'exposé sur le Bienheureuse Vierge Marie dans la Constitution sur l'Église. Une initiative qui, bien qu'elle fût expressément recommandée par la Commission théologique, suscita des opinions divergentes.

Certains, considérant que cette initiative était insuffisante pour souligner la mission tout à fait spéciale de la Mère de Jésus dans l'Église, soutenaient que seul un Document à part pouvait exprimer la dignité, la prédominance, la sainteté exceptionnelle et le rôle singulier de Marie dans la Rédemption accomplie par son Fils. Plaçant en outre Marie, d'une certaine manière, au-dessus de l'Église, ils craignaient que ce choix d'insérer la doctrine mariale dans le traité sur l'Église ne mette pas suffisamment en évidence les privilèges de Marie, et ramène sa fonction au niveau de celle des autres membres de l'Église (*Acta synodalia*, II, III, 338-342).

Au contraire, d'autres se prononçaient en faveur de la proposition de la Commission théologique visant à inclure en un unique Document la doctrine sur Marie et sur l'Église. Selon ces derniers, ces réalités ne pouvaient être séparées dans un Concile qui se proposait de redécouvrir l'identité et la mission du Peuple de Dieu, et qui devait donc montrer leurs liens étroits avec celle qui est le type et l'exemple de l'Église par sa virginité et sa maternité. En effet, en sa qualité de membre éminent de la communauté ecclésiale, la Bienheureuse Vierge occupe une place spéciale dans la doctrine de l'Église. De plus, en mettant l'accent sur le lien existant entre Marie et l'Église, on rendait la doctrine mariale proposée par le Concile plus compréhensible pour les chrétiens de la Réforme (*Acta synodalia*, II, III, 343-345).

En exprimant des positions doctrinales différentes, les Pères conciliaires, animés d'un même amour pour

Marie, tendaient ainsi à privilégier des aspects différents de sa personne. Les uns contemplaient Marie principalement dans sa relation au Christ, les autres la considéraient plutôt comme membre de l'Église.

3. Après une discussion doctrinalement riche, attentive à la dignité de la Mère de Dieu et à sa présence particulière dans la vie de l'Église, on décida d'inclure le traité marial dans le Document conciliaire sur l'Église (cf. *Acta synodalia*, II, III, 627).

Le nouveau schéma sur la Bienheureuse Vierge Marie, élaboré afin qu'il fût intégré dans la Constitution dogmatique sur l'Église, manifeste un réel progrès doctrinal. L'accent mis sur la foi de Marie, ainsi que la préoccupation plus systématique de fonder la doctrine mariale sur l'Écriture, constituent des éléments importants et utiles pour enrichir la piété et le respect du peuple chrétien pour la Bienheureuse Mère de Dieu.

En outre, avec le temps, le danger de « réductionnisme », que redoutaient certains Pères, s'est avéré sans fondement : la mission et les privilèges de Marie ont été très largement réaffirmés ; sa coopération au plan divin de salut a été mise en relief ; l'harmonie de cette coopération avec l'unique médiation du Christ est devenue plus évidente.

De plus, le Magistère conciliaire proposait pour la première fois à l'Église un exposé doctrinal sur le rôle de Marie dans l'œuvre de la Rédemption accomplie par le Christ et dans la vie de l'Église.

Nous devons donc considérer ce choix des Pères conciliaires, qui s'est révélé très fécond pour le travail doctrinal qui a suivi, comme une décision vraiment providentielle.

4. Les sessions conciliaires ont montré le souhait de nombreux Pères d'enrichir encore la doctrine mariale par d'autres affirmations sur le rôle de Marie dans l'œuvre du salut. Le contexte particulier dans lequel se déroula le débat mariologique au Concile Vatican II ne permit pas de répondre à ces vœux – bien qu'ils fussent argumentés et assez largement partagés – mais l'ensemble de la réflexion conciliaire sur Marie demeure vigoureux et équilibré, et ces thèmes, même s'ils n'ont pas été pleinement accueillis, ont occupé une place importante dans l'ensemble de la réflexion.

Ainsi, les hésitations de certains Pères face au titre de « Médiatrice » n'ont pas empêché le Concile d'utiliser une fois ce titre et d'affirmer en d'autres termes la fonction médiatrice de Marie, de son consentement donné à l'annonce de l'Ange jusqu'à sa maternité dans l'ordre de la grâce (cf. *Lumen gentium*, 62). De plus, le Concile affirme sa « coopération absolument sans pareille » à l'œuvre qui restaure la vie surnaturelle dans les âmes (*LG*, 61). Enfin, même s'il évite d'employer le titre de « Mère de l'Église », le texte de *Lumen gentium* souligne clairement la vénération que l'Église porte à Marie en tant que Mère très aimante.

De tout l'exposé du chapitre VIII de la Constitution dogmatique sur l'Église, il ressort clairement que les précautions employées en matière de terminologie n'ont pas empêché que l'on expose une doctrine fondamentale très riche et très positive, expression de la foi et de l'amour que l'Église porte à celle qu'elle reconnaît comme Mère et Modèle de sa vie.

Par ailleurs, les différents points de vue des Pères, qui sont apparus au cours du débat conciliaire, se sont révélés providentiels car, se fondant en une composition harmonieuse, ils ont donné à la foi et à la dévotion du peuple chrétien, une présentation plus complète et plus équilibrée de l'admirable identité de la Mère du Seigneur et de son rôle exceptionnel dans l'œuvre de la Rédemption. ■

Noël est la visite de Dieu par excellence

Audience générale du 20 décembre ()*

1. La Nativité du Seigneur, à laquelle nous nous préparons en ces jours de l'Avent, est désormais toute proche. La fête de Noël évoque en nous des souvenirs de tendresse et de bonté, et suscite toujours une attention nouvelle aux valeurs humaines fondamentales : la famille, la vie, l'innocence, la paix, la gratuité.

Noël est *la fête de la famille* qui, réunie autour de la crèche et du sapin, symboles traditionnels de Noël, redécouvre qu'elle est appelée à être le sanctuaire de la vie et de l'amour. Noël est *la fête des enfants*, parce qu'il révèle « le sens plénier de toute naissance humaine, et la joie messianique apparaît ainsi comme le fondement et l'accomplissement de la joie qui accompagne la naissance de tout enfant » (*Evangelium vitae*, 1). La naissance du Sauveur amène par ailleurs à redécouvrir la valeur de *l'innocence*, en invitant les adultes à se mettre à l'école des enfants pour s'approcher avec étonnement et pureté de cœur du berceau du Sauveur nouveau-né.

Noël est *la fête de la paix*, car « la vraie paix descend pour nous du ciel » et « sur toute la terre, les cieux répandent la douceur » (*Liturgie des Heures, Office des Lectures de Noël*). Les anges chantent à Bethléem : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la

(*) Texte italien dans *l'Osservatore Romano* du 21 décembre. Traduction et titre de *la DC*.

terre aux hommes qu'il aime » (Lc 2, 14). En ce temps qui invite à la joie, comment ne pas penser avec tristesse à tous ceux qui, malheureusement, en tant d'endroits du monde, sont encore pris dans des tragédies inhumaines? Quand pourront-ils célébrer un vrai Noël? Quand l'humanité pourra-t-elle vivre Noël dans un monde complètement réconcilié? Grâce à Dieu, certains signes d'espérance nous encouragent à poursuivre infatigablement la recherche de la paix.

Ma pensée va naturellement vers la Bosnie où l'accord auquel on est parvenu, malgré ses limites compréhensibles et des sacrifices importants, constitue un grand pas en avant sur la route de la réconciliation et de la paix.

Noël est encore *la fête des dons*: j'imagine la joie de tous ceux, enfants et adultes, qui, en recevant un cadeau de Noël, se sentiront aimés et poussés à se transformer eux-mêmes en don, comme l'Enfant que la Vierge Marie nous montre dans la crèche.

2. Mais ces considérations n'expliquent qu'en partie le climat de fête de Noël. Comme on le sait, pour les croyants, le fondement authentique de la joie de cette fête réside dans le fait que *le Verbe éternel*, parfaite image du Père, *s'est fait « chair »*, fragile enfant solidaire des hommes faibles et mortels. *En Jésus, Dieu lui-même s'est fait proche de nous, demeure parmi nous*, don incomparable à accueillir avec humilité dans la vie de chaque jour.

Dans la naissance du Fils de Dieu engendré virginalement par une humble jeune fille, Marie de Nazareth, les chrétiens reconnaissent la condescendance infinie du Très-Haut pour l'homme. Cet événement constitue, avec la mort et la résurrection du Christ, le sommet de l'histoire.

Dans la Lettre de l'apôtre Paul aux Philippiciens, nous trouvons un hymne au Christ par lequel l'Église des origines exprimait sa gratitude et sa stupeur devant le sublime mystère de Dieu qui se fait solidaire de l'histoire humaine: « Ayant la condition de Dieu, il ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur. Devenu semblable aux hommes, reconnu homme à son aspect, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix » (Ph 2, 6-8).

Au cours des premiers siècles, l'Église a défendu ce mystère avec une particulière ténacité contre diverses hérésies qui, niant, selon les cas, l'humanité véritable de Jésus, ou sa réelle filiation divine, ou sa divinité, ou l'unité de sa Personne, tendaient à en vider le contenu exceptionnel et surprenant, et à déprécier le message inouï et consolant qu'il apporte à l'homme de tous les temps.

Le *Catéchisme de l'Église catholique* nous rappelle que « l'événement unique et tout à fait singulier de l'Incarnation du Fils de Dieu ne signifie pas que

Jésus-Christ soit en partie Dieu et en partie homme, ni le résultat du mélange confus entre le divin et l'humain. Il s'est fait vraiment homme en restant vraiment Dieu. Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme » (CEC, 464).

3. Quelle signification a pour nous l'événement extraordinaire de la naissance de Jésus-Christ? Quelle « bonne nouvelle » nous apporte-t-elle? Vers quoi nous pousse-t-elle? Saint Luc, l'évangéliste de Noël, dans les paroles inspirées de Zacharie, nous présente l'Incarnation comme *la visite de Dieu*: « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui *visite et rachète son peuple*. Il a fait surgir la force qui nous sauve dans la maison de David, son serviteur » (Lc 1, 68-69).

Mais, cette « visite de Dieu », que produit-elle dans l'homme? La Sainte Écriture montre que, lorsque le Seigneur intervient, il apporte le salut et la joie, il libère de l'affliction, il donne espérance, il améliore la condition de celui qui est visité, il ouvre des perspectives nouvelles de vie et de salut.

Noël est la visite de Dieu par excellence: en effet, par cet événement, il se fait tout proche de l'homme dans son Fils unique, qui manifeste sous le visage d'un enfant sa tendresse pour les pauvres et les pécheurs. Dans le Verbe incarné, est offerte aux hommes la grâce de l'adoption comme fils de Dieu. Luc a la préoccupation de montrer combien l'événement de la naissance de Jésus change vraiment l'histoire et la vie des hommes, surtout de ceux qui l'accueillent avec un cœur sincère: Élisabeth, Jean le Baptiste, les bergers, Syméon, Anne et surtout Marie sont les témoins des merveilles que Dieu opère par sa visite.

En Marie, particulièrement, l'Évangéliste présente non seulement un modèle à suivre pour accueillir Dieu qui vient à notre rencontre, mais aussi les perspectives exaltantes qui s'ouvrent pour celui qui, après l'avoir accueilli, est appelé à *devenir*, à son tour, *un instrument de sa visite* et un annonciateur de son salut: « Lorsque j'ai entendu tes paroles de salutation, l'enfant a tressailli d'allégresse au-dedans de moi », s'exclame Élisabeth en s'adressant à la Vierge qui lui apporte, par sa présence même, la visite de Dieu (Lc 1, 44). La même joie envahit les bergers: s'étant rendus à Bethléem à l'invitation de l'ange, après avoir vu l'enfant avec sa mère, ils reviennent « en glorifiant et en louant Dieu » (Lc 2, 20), parce qu'ils savent qu'ils ont été visités par le Seigneur.

À la lumière du Mystère que nous nous apprêtons à célébrer, j'adresse à tous le souhait que, en ce Noël, nous accueillions, comme Marie, celui qui vient « nous visiter d'en-haut » (Lc 1, 78) avec un cœur ouvert et disponible, pour que nous devenions des instruments de la joyeuse visite de Dieu pour tous ceux que nous rencontrons sur notre route quotidienne. ■

L'Église en France

La proposition de la foi. Vers une nouvelle étape

Rapport établi sous la responsabilité de Mgr Claude Dagens, évêque d'Angoulême, à l'Assemblée des évêques de France

Mgr Claude Dagens, évêque d'Angoulême, avait présenté à l'Assemblée des évêques de France réunis à Lourdes en 1994 un important Rapport : « Proposer la foi dans la société actuelle » (DC 1994, n° 2105, p. 1042-1059). À partir des nombreuses réponses et réactions que ce texte a suscitées, Mgr Dagens a présenté pour discussion, le 8 novembre 1995, lors de la récente Assemblée des évêques à Lourdes, le second Rapport que l'on lira ci-dessous (*). Celui-ci, intitulé « Vers une nouvelle étape », ainsi qu'un certain nombre d'autres réflexions (dues notamment au P. Henri-Jérôme Gagey, à Sœur Geneviève Médevielle, au P. Hippolyte Simon), vient d'être publié par les Éditions du Cerf (126 p., 35 F.). Ces textes, mais aussi l'ensemble des Actes de l'Assemblée de Lourdes (avec notamment la réflexion des évêques sur le diaconat) seront par ailleurs publiés prochainement aux Éditions Bayard/Centurion.

**On notera que ce deuxième Rapport de Mgr Dagens peut faire l'objet d'études et de réflexions à adresser, avant le 31 mai 1996, au :
Secrétariat de l'Épiscopat,
Proposition de la foi, 106 rue du Bac,
75341 Paris Cedex 07.**

(*) Texte original du Secrétariat de l'Épiscopat français.

LE TRAVAIL ACCOMPLI

I. D'UNE PREMIÈRE À UNE SECONDE ÉTAPE. RAPPORT DE SYNTHÈSE

Ce n'est qu'un début ! Continuons le travail !

Proposer la foi dans la société actuelle : c'est le titre d'un rapport (1), qui a été présenté à l'Assemblée plénière des évêques de France, en novembre 1994, et qui, depuis lors, a été assez largement diffusé, discuté, critiqué.

Mais, à travers ce texte, c'est surtout un projet qui est en jeu : ce projet fondamental, qui s'enracine dans l'Évangile et dans la tradition apostolique et qui consiste à révéler et à communiquer au monde le don de Dieu en Jésus-Christ. Cela s'appelle la mission chrétienne ou l'évangélisation.

On ne peut pas séparer ce rapport de ce projet missionnaire, ni du travail qu'il implique. Un an après la diffusion de ce rapport, est-il possible de mesurer le travail qui s'est accompli ?

1. Effectuer un premier bilan

Tel est le premier but de ce dossier : effectuer un premier bilan au sujet de la « réception » de notre rapport et de la première étape du travail entrepris. Pour effectuer ce bilan, on dispose de plusieurs éléments : avant tout, des diverses réactions écrites qui ont été adressées au Secrétariat général de l'épiscopat ; ensuite des commentaires et des appréciations publiées dans un certain nombre de revues ; enfin des nombreuses interventions demandées à ceux qui ont collaboré à la rédaction du rapport de Lourdes.

À partir de ces divers éléments, nous allons donc chercher à comprendre comment notre rapport a été « reçu », quel travail de discernement il a permis au sujet de la situation de la foi chrétienne dans notre société, et, encore plus largement, quel débat il a suscité, quelles critiques et quels souhaits il a fait surgir. Car il y a des enseignements à tirer dès maintenant de ces échanges, de ces prises de conscience et de parole qui ont eu lieu depuis un an, en n'oubliant pas que ces réactions au sujet de la « proposition de la foi » ont croisé, dans des proportions diverses, celles

qu'a suscitées, durant la même période, la révocation de Mgr Gaillot.

2. Profiler la seconde étape

En même temps que nous ferons le point sur cette première étape, il nous semble utile de profiler la seconde étape, autant que cela est possible.

Il faut préciser tout de suite que le but de ce travail n'est pas de parvenir à l'établissement d'un nouveau texte, qui deviendrait un document conclusif.

Ce qui semble souhaitable, c'est de concentrer notre attention sur l'acte même qui consiste à « proposer la foi dans la société actuelle ». Que cherchons-nous ainsi ? Qu'avons-nous à dire et à manifester ? À quoi appelons-nous ? Et pourquoi cette proposition de la foi doit-elle être approfondie et renouvelée, en tenant compte du discernement déjà effectué, des questions posées, des critiques formulées ?

En d'autres termes, pouvons-nous dégager les lignes de force de l'expérience chrétienne et de la proposition de la foi dans la société actuelle, et envisager une sorte de charte de l'évangélisation pour les temps qui sont les nôtres, au seuil du XXI^e siècle ?

Il est évident que ces perspectives sont liées également à la célébration du Jubilé de l'An 2000, à laquelle nous invite le Pape Jean-Paul II. C'est une raison de plus – et elle est capitale – de poursuivre notre travail et de baliser le chemin pour l'année qui vient.

I. UNE PREMIÈRE ÉTAPE

A. Un an après, où en sommes-nous ?

Il y a un an, dans le texte qui présentait notre rapport sur « la proposition de la foi dans la société actuelle », se trouvaient soulignées les grandes lignes du projet qui inspire et justifie une telle entreprise. Il n'est pas inutile de rappeler ces intentions originelles (2) :

- d'abord, prendre la mesure des conditions relativement nouvelles dans lesquelles la foi au Dieu de Jésus-Christ est aujourd'hui accueillie, pratiquée et annoncée ;
- ensuite, faire de cette proposition de la foi une priorité pastorale, susceptible de mobiliser de multiples acteurs de l'Église, avec leurs expériences et leurs ressources propres ;
- en même temps, établir un dialogue avec des responsables de la société civile, avec lesquels il est bon de débattre librement au sujet de la place spécifique des croyants dans cette société.

Un an après, alors que de nombreux échos ont pu être recueillis du travail entrepris à partir de ce texte, on peut préciser où nous en sommes par rapport à ces intentions originelles.

1) D'abord et avant tout, l'appel à prendre la parole et à effectuer une démarche de discernement a été entendu, même si les réponses données sont inégales.

Un débat a été ouvert dans de nombreux groupes sur la façon de vivre sa foi. Un certain nombre de personnes ont pu dire librement de quelle manière la relation au Christ a façonné et façonne leur existence humaine. Des hommes et des femmes ont été souvent heureux (et ils le disent) de prendre ainsi la parole pour exprimer leur expérience chrétienne, avec tout ce qu'elle comporte de convictions, et aussi de craintes, de questions, d'inquiétudes.

Le fait de cette prise de parole mérite d'être souligné. Un travail en profondeur a ainsi commencé, qui demande à être poursuivi, approfondi, parfois soutenu ou relancé. Il faut faire entendre à ces personnes ou à ces groupes que leurs réflexions particulières s'inscrivent dans un projet d'ensemble qui est celui de toute notre Église.

2) La deuxième intention initiale concernait les acteurs d'un tel projet. On les souhaitait aussi divers que possible, et pas seulement liés aux activités spécifiques qui contribuent à la formation de la foi.

L'engagement a été tenu, si l'on en croit les réactions reçues. L'éventail du débat engagé sur la base de notre rapport est largement ouvert. Des personnes et des groupes très divers se sont intéressés à cette « proposition de la foi dans la société actuelle ». D'abord ceux et celles qui ont une expérience plus directe de la transmission de la foi : catéchistes, accompagnateurs de catéchumènes ou de recommençants, éducateurs de l'enseignement public et de l'enseignement catholique. Mais aussi de nombreuses personnes très diversement situées dans la vie chrétienne et dans l'Église : des militants d'Action catholique (spécialement dans la Mission ouvrière), des membres des communautés nouvelles, un grand nombre de groupes paroissiaux, habituels ou informels, des prêtres, aussi, exerçant des ministères très variés (curés de paroisse, aumôniers d'Action catholique, prêtres ouvriers), sans oublier des conseils épiscopaux et des conseils presbytéraux.

Le courrier reçu provient aussi d'hommes et de femmes sans appartenance particulière, qui ont ainsi l'occasion de confier leur histoire personnelle de croyants, leurs découvertes, leurs blessures, leurs espoirs.

En prenant connaissance de tous ces messages reçus au Secrétariat de l'Épiscopat, on se trouve comme plongé dans le grand courant de la foi vécue. Sauf exception, ces messages, même quand ils sont critiques, même quand ils expriment des déceptions et des souffrances, traduisent un attachement certain à la foi et à l'Église. Il y a très peu de jugements portés de l'extérieur, mais au contraire une assez forte implication des personnes qui ont tenu à réagir ainsi.

Autrement dit, la seconde intention affirmée en novembre 1994 n'a pas été démentie. Le débat est large. Il témoigne des multiples formes de rattachement à la foi et à l'Église.

3) *La troisième perspective ouverte par notre rapport concerne les relations avec la société civile et ses divers responsables. Il faut reconnaître que, dans ce domaine-là, on est resté très loin des intentions originelles.*

Faut-il attribuer cela au contexte électoral de 1995, qui laissait peu de place à ce genre de rencontres ? Ou bien faudrait-il en tirer des conséquences plus graves, et en déduire que la privatisation de la foi est devenue irrémédiable ?

Comme il n'est pas possible, pour l'instant, d'interpréter des silences ou des absences de dialogues réels, mieux vaut continuer à garder fermement le cap annoncé par le titre de notre rapport : c'est bien dans la société actuelle, avec ses fragilités et ses incertitudes de tous ordres, notamment d'ordre économique et social, que nous sommes appelés à proposer la foi.

Raison de plus pour oser le dialogue et les libres confrontations avec des responsables de la vie civile, afin de comprendre « non pas l'utilité sociale du christianisme et de l'Église, mais la place spécifique et irremplaçable des croyants dans une société laïque et démocratique comme la nôtre » (3).

B. La « réception » du rapport

Le terme « réception » est employé ici dans son sens théologique : il s'agit de ce processus par lequel une déclaration, un texte, un message provenant d'une autorité de l'Église est effectivement compris, assimilé, mis en œuvre. En parlant ainsi de « réception », on veut faire comprendre que la valeur d'un tel document est inséparable de la façon dont le peuple de Dieu se l'approprie. Ce n'est pas la réception qui juge de la valeur, mais la réception est révélatrice de toutes les implications et de toutes les conséquences de ce document.

Notre « rapport » sur la proposition de la foi n'est qu'un rapport. Il n'a rien d'un document conclusif, ni d'un texte de référence, ni d'une déclaration officielle. Mais dans la mesure même où il a été présenté et rédigé comme un document de travail, il appelle une évaluation du travail qu'il a suscité, des réactions qu'il a provoquées, des questions qu'il a soulevées.

Il nous semble donc honnête, après avoir pris connaissance des multiples réactions reçues, de rendre compte des degrés et des modes de « réception » qu'elles impliquent.

1. Les divers niveaux de la réception

Cette « réception » de notre rapport se situe en effet à des niveaux assez différents.

Nous nous appuyons avant tout sur les indications écrites dont nous disposons, et qui sont elles-mêmes très variées : d'un côté, il existe un certain nombre d'articles de presse parus dans les journaux nationaux ou dans des revues, spécialement des revues de formation et de réflexion chrétiennes ou des bulletins

diocésains ; d'un autre côté, nous disposons de très nombreux textes (environ 3 000 pages) envoyés au Secrétariat de l'Épiscopat et provenant soit d'individus, soit de groupes eux-mêmes extrêmement variés.

Mais, même s'il s'agit là d'une évaluation évidemment aléatoire, nous savons aussi que notre rapport a été lu, discuté, travaillé par des groupes qui n'en ont pas rendu compte. Soit parce qu'ils ont à peine commencé le travail, soit parce qu'ils n'ont pas jugé utile de communiquer les résultats de leur recherche.

Cette remarque est à nos yeux importante : elle veut faire entendre que tout n'est pas contenu dans ce qui est dit et écrit. Ces réactions exprimées ne représentent qu'une part du travail entrepris. Et nous-mêmes, tout en essayant d'interpréter tous les textes reçus, nous ne prétendons pas rendre compte de façon exhaustive, et encore moins définitive, de toutes les réflexions engagées sur la base de notre rapport.

2. Les circonstances de la réception

Notre rapport a été publié en décembre 1994. La révocation de Mgr Gaillot comme évêque d'Évreux est intervenue le 13 janvier 1995. L'interférence était inévitable entre ces deux événements, et beaucoup des réactions reçues, surtout entre janvier et mars 1995, le disent avec vigueur, souvent sur le ton de la souffrance, parfois aussi avec des accents de révolte.

On ne peut évidemment pas doser ces réactions, où s'exprime un attachement réel à l'Église, même quand cet attachement est blessé. Mais on peut noter que, dans des proportions diverses, deux jugements émergent de l'ensemble de ces réactions.

Premier jugement : il y a une espèce de contradiction entre la révocation de Mgr Gaillot, qui apparaît comme une décision autoritaire, et cet appel à « proposer la foi dans la société actuelle », où l'on perçoit un acte de confiance dans la liberté des croyants. On s'étonne. On a du mal à comprendre. On nous accuse d'être victimes d'une contradiction insoutenable. On refuse de poursuivre un travail que l'on estime compromis ou démenti par une décision extérieure. « C'est la crédibilité de l'Église qui est en jeu. C'est la liberté de la foi qui est en cause ».

Nous pouvons cependant le dire clairement : derrière ces réactions quelquefois très violentes, à travers elles, on perçoit la plupart du temps un attachement très profond à l'Évangile du Christ, et souvent à l'Église, qui s'accompagne d'une réelle volonté missionnaire. Et l'on redoute d'autant plus que la proposition missionnaire impliquée par notre rapport ne soit vouée à l'échec.

Second jugement : il coexiste parfois avec le précédent, ou bien il constitue une sorte de réaction au second degré. Après l'expression de la souffrance et du scandale, il y a l'expression confirmée et même redoublée d'une volonté missionnaire : même si la déci-

sion concernant Mgr Gaillot est difficile ou impossible à accepter, il faut d'autant plus tenir au projet de « proposer la foi dans la société actuelle ». Précisément pour surmonter la crise suscitée par cette révocation, il est indispensable de poursuivre le travail, de persister dans cette direction. Plus les difficultés s'accumulent à l'intérieur de l'Église, plus il est urgent de voir large et « d'aller au large », en déployant les ressources de l'Évangile et en répondant aux attentes de notre société.

Autrement dit, l'interférence inévitable entre notre rapport et « l'événement Gaillot » apparaît à beaucoup comme n'étant pas seulement une épreuve. C'est aussi comme un appel à redoubler de liberté dans la foi et dans la proposition de la foi. C'est une confirmation, comme en creux, de notre projet initial : l'Évangile du Christ est attendu dans notre société inquiète, et attendu d'une façon relativement nouvelle, non pas comme un code de bonne conduite, mais comme une ressource pour vivre et pour servir la vie de tous. C'est donc l'heure de garder le cap de la mission, en proposant cet Évangile de vérité et d'amour avec encore plus de liberté et de résolution.

3. Les diverses « lectures » du rapport

Il nous semble utile de distinguer les diverses façons dont notre rapport a été lu et « reçu ». On ne doit pas s'étonner de la diversité de ces lectures, qui correspond non seulement à la diversité des personnes et des groupes qui ont réagi, mais aussi à la diversité des intérêts à partir desquels notre texte a été déchiffré, compris, discuté. On peut donc se risquer à préciser les principaux « genres littéraires » des réponses reçues, au moins pour donner une certaine idée de cette variété et au mieux pour comprendre comment peut s'exprimer l'expérience de la foi vécue.

a) *un instrument de confession*

Notre texte a été reçu par un certain nombre de personnes comme une instrument de confession : ces personnes saisissent l'occasion de se confier, de raconter le cheminement de leur foi, avec des phases de rupture et de recommencement. On trouve ainsi, assez souvent, des confidences très profondes sur des moments de brisures et d'épreuves, sur des découvertes ou des dialogues. On trouve aussi quelquefois des développements pittoresques, voire des pamphlets ou des poésies.

b) *Un instrument d'analyse*

Dans un grand nombre de cas, notre rapport a été utilisé comme un instrument d'analyse concernant la situation actuelle de la foi. On se réfère alors à tel ou tel des trois chapitres, plus particulièrement au chapitre I dont on apprécie le caractère réaliste, et encore davantage au chapitre II au sujet des métamor-

phoses de l'individualisme et du besoin de fonder la responsabilité du sujet personnel. Ce sont souvent des groupes qui s'expriment ainsi, des groupes liés soit à des mouvements, soit à des paroisses.

Assez souvent, les analyses du chapitre III au sujet de la pratique française de la Laïcité sont jugées soit trop optimistes, soit trop sommaires. On souhaite dans ce domaine des analyses plus approfondies.

c) *Un instrument de dialogue*

À bien des reprises, et dans des situations très diverses (groupes paroissiaux, groupes informels de foyers, de retraités, notamment dans le milieu enseignant), notre rapport a été lu et reçu comme un instrument de dialogue et de communication d'expériences.

Des croyants, qui se sont réunis dans ce but, souvent à plusieurs reprises durant cette année, rendent compte de la manière dont la foi chrétienne les aide et les a aidés à vivre, à surmonter des épreuves, à prendre des responsabilités. Ils ont retenu de notre texte l'appel à comprendre la foi sur le registre de l'expérience, et d'une expérience située, d'une expérience qui n'est jamais uniforme, qui rencontre soit des obstacles, soit des éléments favorables.

Certaines de ces communications d'expériences sont d'une très grande richesse, surtout quand les personnes transcrivent en totalité leurs confrontations au sein d'un groupe. Quelquefois, ces personnes sont allées interroger des amis sur leur expérience chrétienne et elles rendent compte également de ces échanges.

Nous ne pouvons pas publier tous ces dialogues où s'expriment des réalités multiples, liées à l'expérience chrétienne : l'ancrage dans la prière, les moments de conversion, l'engagement dans des activités sociales, la découverte d'autres formes de vie chrétienne, soit à travers l'accompagnement des catéchumènes, soit à travers la participation à une communauté nouvelle, soit à travers les libres échanges d'un groupe informel d'amis.

Nous saisissons alors la belle diversité de l'expérience croyante et ce dynamisme profond qui n'exclut sans doute jamais les passages difficiles, les moments de doute et de découragement, mais qui traverse la totalité des existences humaines.

Nous mesurons alors à quel point l'espace de la foi déborde les frontières visibles de l'Église et comment l'expérience vécue est plus large que les prises de parole officielles.

En tant que lecteurs de tous ces témoignages, nous pouvons attester qu'il y a là comme une source qui doit peut-être demeurer cachée...

d) *Une réelle souffrance*

Même si l'autre catégorie est différente de la précédente, elle n'en est pourtant pas si éloignée. Il s'agit

des prises de parole à travers lesquelles s'exprime une réelle souffrance à l'égard de l'Église.

On nous dit: «Nous apprécions votre rapport et votre appel à dire librement comment la foi chrétienne façonne notre vie. Mais cette liberté d'expression nous semble justement entravée par l'Église, ou du moins rendue difficile par un contexte institutionnel qui semble briser les initiatives». C'est évidemment dans ce genre de réponses que la relation est établie, parfois de manière très critique, entre notre rapport et la révocation de Mgr Gaillot.

Nous devons ici rendre compte de ce qui est transmis à travers ces critiques.

C'est, dans la plupart des cas, un attachement certain et quelquefois passionné à l'Église, mais un attachement déçu et blessé. On estime que les espoirs de renouveau suscités par le Concile Vatican II sont compromis. On oppose «l'institution» à l'Évangile et à la pratique de Jésus. Ceux qui s'expriment ainsi sont souvent des personnes qui ont eu, ou qui ont des responsabilités dans l'Église, dans tel ou tel service, dans tel ou tel mouvement.

Ces réponses critiques laissent également percevoir une vigoureuse volonté missionnaire. On croit à la force transformante de l'Évangile par rapport à la crise économique, aux relations sociales, aux diverses formes de précarité. On voudrait que l'Église soit plus audacieuse pour s'appuyer d'abord sur cette force de l'Évangile. On dénonce ou on craint des peurs, des inerties, des silences.

On trouve aussi assez souvent l'expression d'une vive inquiétude pour l'avenir. Est-il encore temps? N'y a-t-il pas une urgence à réveiller dans l'Église le courage et l'audace missionnaires?

Nous devons le préciser encore: ces interventions sont faites, dans la grande majorité des cas, de l'intérieur même de l'Église; elles proviennent de prêtres et de militants expérimentés, qui ont du mal à surmonter leurs regrets et leurs craintes, mais qui n'ont pas hésité à les dire explicitement.

e) Un instrument de discernement

La dernière catégorie que nous voulons mentionner croise les précédentes et en particulier les deux dernières: il s'agit de ceux qui ont entendu notre appel au discernement et qui ont utilisé notre rapport précisément comme un instrument de discernement, sur la base des questions posées dans l'introduction (4): «Dans les évolutions actuelles, qu'est-ce qui s'efface et qu'est-ce qui émerge? Comment des croyants ont-ils, de fait, déjà relevé ces défis?».

Beaucoup des textes qui ont été envoyés montrent que ce discernement n'est pas facile, parce qu'il ne s'exprime pas seulement par des éléments quantitatifs. Il demande un certain recul, qui passe généralement par des travaux de groupe, ou par l'appartenance à un mouvement ou à une communauté.

Il y a trois secteurs de l'Église qui ont, dans une large mesure, utilisé notre rapport pour effectuer ce discernement et pour tenter de comprendre les métamorphoses de l'expérience chrétienne dans la société actuelle et les défis relevés par les croyants.

C'est d'abord la Mission ouvrière, avec la diversité de ses acteurs (prêtres ouvriers, aumôniers, militants d'ACO et de JOC). Sur le plan national, et aussi, assez souvent, dans le cadre des diocèses, notre rapport a effectivement permis d'évaluer le travail de la foi dans la pratique de la Mission ouvrière. On reproche alors à notre texte de ne pas accorder une place suffisante aux cultures populaires et aux conditions objectives de l'existence, en particulier au chômage et à la crise économique. Mais on saisit l'occasion ainsi donnée de montrer comment la Mission ouvrière suscite et soutient cette expérience chrétienne vécue dans les mutations actuelles du monde ouvrier. On insiste notamment sur la fécondité des groupes de lecture de la Bible et sur la pratique de la liturgie pour de nombreux militants, jeunes et adultes.

L'autre secteur très directement intéressé par notre appel au discernement est celui de la catéchèse et du catéchuménat, avec les questions posées par l'accueil des catéchumènes et des néophytes au sein de nos groupes et de nos communautés. On nous demande alors de ne pas survaloriser ou idéaliser le phénomène de l'augmentation du nombre des catéchumènes. On souligne que «les chrétiens par héritage» ont souvent du mal à comprendre ces formes relativement nouvelles d'accès à la foi. On témoigne aussi de la joie qu'il y a à entendre les appels au renouveau qui viennent de ces nouveaux croyants.

Le phénomène ou l'existence des «recommandants» est aussi mentionné à plusieurs reprises. On demande de le distinguer du catéchuménat et de prendre des initiatives nouvelles pour accueillir et initier ces personnes, notamment dans le domaine de la vie spirituelle, en montrant que les communautés ordinaires sont aussi des lieux d'expérience spirituelle.

Enfin, le monde enseignant, et plus spécialement des équipes et des responsables de la Paroisse Universitaire, ont réagi à notre rapport, en exprimant le souhait que le débat autour de la pratique de la laïcité à la française soit plus largement ouvert et approfondi.

La Commission épiscopale pour le monde scolaire et universitaire a établi un rapport très substantiel sur ce thème. Ce rapport complète et parfois corrige le troisième chapitre du nôtre. C'est évidemment un appel à poursuivre la réflexion et le travail sur ce terrain-là, avec tous les acteurs concernés.

En mentionnant ces diverses interventions, nous ne pouvons nous empêcher de penser que c'est une chance véritable de susciter des échos aussi variés et de pouvoir établir ainsi des passerelles entre de multiples responsables de la mission chrétienne, dans des secteurs divers de la société actuelle.

C. Un devoir de restitution

Au-delà de la distinction nécessaire entre les divers « genres littéraires » des réactions reçues, nous avons aussi un devoir de « restitution ». Il nous semble normal et honnête de dire la façon dont nous interprétons nous-mêmes cette réception, en ce qui concerne le contenu, la structure et les orientations majeures de notre rapport.

Si nous voulons que le débat ouvert continue, il est indispensable de réagir nous-mêmes aux remarques positives ou négatives qui sont faites, aux questions posées, aux compléments demandés, aux absences signalées, aux contestations qui nous sont adressées par rapport au contenu et à la finalité de ce rapport.

Pour rendre compte aussi largement que possible de l'ensemble des réactions enregistrées, nous évoquerons successivement : les accords et les adhésions, les absences et les manques, les critiques sur la rédaction, la structure et la thématique du rapport, les propositions exprimées, les évolutions perçues.

Nous espérons ainsi restituer fidèlement et largement le sens des textes et des témoignages qui nous ont été adressés, en vue de poursuivre le débat sur la proposition de la foi dans la société actuelle.

1. Accords et adhésions

Ce qui a été le plus généralement apprécié, c'est l'appel à prendre la parole sur ce terrain de la foi vécue. Beaucoup de personnes et de groupes expriment une réelle reconnaissance à ce sujet, avec la joie de prendre part ainsi à une sorte de consultation large et ouverte.

Beaucoup disent leur accord substantiel par rapport à l'analyse de la situation, telle qu'elle est faite dès le début. Ils reconnaissent la justesse des constats à la fois négatifs (les indices préoccupants de désaffection) et positifs (une nouvelle disponibilité au message chrétien). Certains ne cachent pas leur satisfaction de trouver dans notre rapport un écho direct à leur expérience : « Ce sont bien nos difficultés que vous soulignez, ce sont nos expériences que vous évoquez », nous disent-ils. Le dialogue s'établit souvent sur la base de cette parenté des expériences et des convictions.

On souligne assez souvent le caractère accessible et lisible du texte, et la présentation réaliste des problèmes qu'il soulève. C'est la démarche même de notre rapport qui est également l'objet d'une assez large adhésion : on insiste sur la foi comme expérience vécue et située, dans une histoire personnelle et dans un contexte social. L'intérêt essentiel est tourné vers les sujets croyants et vers la manière dont l'adhésion au Dieu de Jésus-Christ renouvelle et façonne leur existence.

On insiste également sur la foi comme don de Dieu qui se propose à des libertés personnelles et qui les structure durablement.

Un bon nombre de réactions font écho aux « ruptures de traditions » soulignées surtout dans le premier chapitre. Cela, nous dit-on, permet de prendre une conscience réaliste de la situation de l'Église dans un monde qui nous échappe, au lieu de regarder exclusivement le monde à partir de nous-mêmes.

En prenant acte, de façon sereine, de ces ruptures, on devient plus libre pour apprécier la chance et la joie d'être chrétiens. Et cette perspective réaliste donne des points de référence qui ne se réduisent plus à des données statistiques.

D'une manière générale, beaucoup des témoignages reçus disent leur accord avec cette démarche qui ne consiste pas à distinguer le positif et le négatif, mais à présenter la foi et l'expérience chrétienne comme un défi déjà relevé par bien des personnes.

2. Absences et manques

De multiples reproches nous ont été également adressés. Nous devons les mentionner et en tenir compte pour la suite.

Très souvent, il nous est reproché de n'avoir presque jamais souligné la dimension œcuménique de la proposition de la foi. Ce reproche est justifié. *Il nous faudra dorénavant tenir le plus grand compte de cet appel à proposer l'Évangile du Christ, et à annoncer le kérygme d'une façon aussi solidaire que possible avec les chrétiens des autres Églises.* Mais ce reproche est lui-même dépassé par les faits : car beaucoup d'instances des Églises protestantes ont déjà fait largement écho à notre travail et l'utilisent elles-mêmes pour leur propre réflexion.

Seconde absence signalée et regrettée : celle qui concerne les autres religions (judaïsme, islam, bouddhisme) et la pratique du dialogue interreligieux. Ce reproche est également justifié, car il faut reconnaître que la proposition de la foi chrétienne se fait aujourd'hui dans un nouveau paysage religieux, où la montée de l'indifférence coexiste avec de multiples autres propositions religieuses. *C'est en réalité et en profondeur l'évangélisation de l'expérience religieuse qui est en jeu dans un contexte difficile* : parce que, d'un côté, les aspirations religieuses ne sont plus refoulées par la culture ambiante, mais qu'en même temps les religions sont souvent accusées d'être sources d'intransigeance et de violence. Un travail relativement nouveau est donc à entreprendre, notamment avec le Service national qui s'occupe de la pastorale des sectes et des nouvelles religiosités.

Par rapport à l'analyse de la société, qui se trouve esquissée au premier chapitre, de nombreuses lacunes nous sont signalées : le contexte européen et mondial est quasiment oublié, l'allusion aux exclus et aux formes sociales de précarité est très insuffisante, les remarques sur la place des femmes dans la société et dans l'Église sont beaucoup trop succinctes, rien n'est dit sur l'écologie et la sauvegarde de la création,

et jamais ne se trouve mentionnée l'analyse sociologique des milieux, telle qu'elle est pratiquée par l'Action catholique spécialisée.

Nous prenons acte de ces critiques, mais nous devons rappeler ceci : ce rapport n'a jamais prétendu être un texte complet de référence, ni proposer une analyse globale de la société actuelle. Sans doute aurions-nous pu être plus précis et moins allusifs par rapport aux réalités sociales et économiques. Mais nous étions tenus par notre objectif : concentrer l'attention sur l'expérience chrétienne, ses difficultés et ses chances, dans la société actuelle, en laissant à chacun, individus et groupes, la liberté de préciser l'analyse et le contexte de ses propres engagements.

Assez souvent aussi, il nous est reproché de ne pas établir de liens entre les difficultés de la proposition de la foi et les dysfonctionnements du pouvoir dans l'Église. On voudrait qu'il soit fait nettement allusion à tout le « passif » de l'Église : impact négatif de certains textes du Magistère, décisions autoritaires, absences de véritables débats sur des questions éthiques controversées, retombée de l'élan missionnaire. On souhaite que l'appel à la libre proposition de la foi dans la société ne soit pas séparé de l'appel à l'exercice effectif de la liberté dans l'Église.

Ces remarques critiques et ces interpellations rejoignent évidemment ce qui a été dit plus haut sur le contexte de la « réception » de notre rapport. Elles appellent certainement une poursuite du travail entrepris dans la ligne du discernement proposé : les difficultés rencontrées dans l'Église n'empêchent pas la foi d'être donnée et reçue comme une source de liberté.

Enfin, on nous rappelle bien des fois que la proposition de la foi ne peut pas faire abstraction des médias et que les chrétiens ne doivent pas avoir peur de manifester leur foi sur la place publique.

3. Critiques sur la rédaction, la structure et le contenu du rapport

a) Sur la rédaction

Si beaucoup constatent la clarté d'exposition et de style du texte, certaines personnes trouvent cependant le langage trop dense, difficile d'accès aux plus humbles, pas assez nourri par des exemples.

Le titre choisi surprend aussi et on demande ce que « proposer » veut dire, ou bien on souhaite des indications plus précises sur la manière de proposer la foi chrétienne.

Le questionnaire qui accompagne notre rapport est assez souvent critiqué, parce qu'on le trouve inadapté à des laïcs, et mal fait pour susciter de véritables échanges d'expériences.

On s'étonne aussi parfois des auteurs cités, comme s'ils n'étaient pas une bonne référence pour des catholiques.

b) Sur la structure

On trouve généralement qu'il existe une réelle homogénéité entre le chapitre I et le chapitre II, mais on ne comprend pas toujours l'intérêt du chapitre III qui semble trop autonome et qui ne suscite pas le même travail de discernement.

À l'inverse, certaines des réactions reçues ne font allusion qu'au chapitre III, en estimant qu'il rend compte d'une nouvelle figure de la laïcité et qu'il appelle de nombreux développements.

c) Sur le contenu

C'est évidemment sur le contenu que nous sont adressées les critiques les plus fondamentales.

La première, et la plus forte de ces critiques, nous reproche notre optimisme excessif. Cet optimisme, qui nous est reproché, porte d'abord sur la situation de la foi et de l'Église dans la société. On attire notre attention sur la remontée de certains antagonismes, sur l'action sournoise de groupes hostiles au christianisme en général, et à l'Église catholique en particulier.

On trouve aussi que nous exagérons la capacité de l'Église à être « catéchuménale » et à accueillir vraiment d'autres manières de croire.

Mais, plus fondamentalement, ce sont les racines théologiques de cet optimisme qui sont surtout mises en question. Pourquoi faudrait-il à tout prix éviter l'affrontement de la foi avec les réalités du monde, si ce monde est fermé sur lui-même ? Ne risque-t-on pas d'entretenir l'illusion d'une sorte de morale commune, faite pour des gens à l'aise dans la société, mais inadaptée pour des pauvres ? C'est le mystère de la Croix qui risque ainsi d'être mis entre parenthèses. Ne doit-on pas parler aussi de la réalité du péché, et dire à temps et à contretemps ce qui est difficile à faire admettre ? Ne doit-on pas évoquer le salut de l'homme par la Croix de Jésus-Christ ?

Ces critiques sont graves. Elles portent sur les fondements mêmes de la foi et de la vie chrétiennes. Nous devons y répondre au moins ceci :

– D'abord que l'on ne respecte pas le genre littéraire de notre rapport en le traitant et en le critiquant comme un document de référence théologique. Il nous faut rappeler ici ce qu'a été notre projet, conforme à ce qui nous a été demandé : fournir un instrument de travail, c'est-à-dire de réflexion et de discernement, pour comprendre les exigences actuelles de l'expérience chrétienne. Nous sommes donc en droit de demander aux lecteurs de tenir compte de la finalité et des limites d'un tel instrument de travail, où l'on ne doit pas chercher une somme doctrinale sur l'acte de foi et la morale chrétienne ;

– Cela étant précisé, quand on nous reproche de minimiser les exigences de l'affrontement chrétien, nous devons rappeler ce qui est affirmé dès le début, à propos du discernement spirituel : c'est du défi de la foi qu'il est question en permanence, ce qui veut dire que,

dans des conditions difficiles qui comportent des résistances, des entraves et des obstacles, il s'agit de montrer et de vérifier que la foi reçue de Dieu est vivable et effectivement vécue, qu'elle transforme des existences et construit des libertés.

Il est vrai que nous ne faisons pas directement allusion au « martyr », mais que nous insistons sur le courage qui est aujourd'hui nécessaire aux chrétiens pour témoigner de la nouveauté du Christ et de son Évangile.

Insister ainsi sur la nouveauté du Christ et de son Évangile et sur l'engagement à la vie nouvelle, dans la foi, est aussi une manière de manifester la fécondité du mystère pascal. *Si optimisme il y a dans notre texte, c'est dans la vérité du mystère pascal qu'il s'enracine.*

La deuxième critique assez fondamentale consiste à dire que notre rapport ne fait pas une place suffisante aux médiations communautaires de la foi, et à l'Église elle-même. Il faudrait montrer davantage que la vie chrétienne a besoin de points d'appui sociétaux et de repères institutionnels. Plus largement encore, que le sacrement de l'Église est indispensable à la vie des baptisés.

Cette réaction est tout à fait compréhensible, mais on peut constater que les échanges et les débats suscités par notre texte ont précisément permis de vérifier cette relation constitutive entre la foi et l'Église, aussi bien en négatif qu'en positif.

Une dernière critique fondamentale apparaît dans quelques-unes des réactions reçues. *On exprime la crainte que la foi apparaisse comme la seule réponse aux problèmes des hommes.* On n'admet pas alors que les croyants parlent et agissent comme s'ils avaient le monopole de l'humain.

Il y a là, évidemment, une question essentielle qui touche à l'immense problème théologique des rapports entre la nature et la grâce. Il est trop évident – faut-il le redire ? – que notre réflexion ne s'est pas engagée sur ce terrain-là. Nous avons simplement voulu dire que la foi était en elle-même une expérience humaine, et non pas une réalité extérieure à la vie humaine, et nous avons cherché à montrer que, dans le contexte actuel de pluralisme, elle était proposée et proposable non pas comme une solution aux problèmes humains, mais comme une ressource pour vivre et donner sens à nos vies.

4. Propositions

Dans les témoignages reçus, nous trouvons non pas des propositions pastorales au sens strict, mais des insistances qui reviennent souvent et qui méritent d'être relevées.

On demande que la foi soit proposée plus habituellement, et pas seulement pour les enfants ou les catéchumènes, *comme une initiation*, avec une part de connaissances nouvelles et une part d'apprentissage à de nouvelles façons de vivre et de regarder le monde.

À plusieurs reprises, on signale, dans cette perspective, l'importance de la prière, de la vie sacramentelle, de la participation à la liturgie de l'Église, et on demande d'inclure plus explicitement ces éléments dans la proposition de la foi.

On souligne aussi l'urgence d'initier à l'expérience spirituelle, en montrant qu'il ne s'agit pas d'un secteur réservé à une élite. On reconnaît le rôle joué par des communautés charismatiques dans ce domaine, mais on souhaite que les communautés ordinaires de type paroissial puissent apparaître aussi davantage comme des lieux offerts à cette expérience spirituelle.

Plusieurs des échos reçus, émanant de groupes, soit paroissiaux, soit informels, font valoir aussi l'importance de ces petites communautés où des personnes peuvent s'aider mutuellement à discerner la présence de Dieu dans leur existence.

Plus largement encore, on demande à toutes les communautés de prendre des initiatives pour multiplier ces lieux où l'on a la liberté d'échanger librement sur ce qui fait vivre.

Dans la même direction, on exprime le désir que le langage de la foi soit simplifié, allégé, rendu plus accessible à des gens qui ne sont pas familiarisés avec les « mots de la tribu ».

Plus largement encore, on souhaite que l'Église de France s'interroge sur son avenir, qu'elle se fixe des priorités et qu'elle concentre son attention et ses efforts sur des secteurs qui appellent de nouvelles prises de conscience et de nouveaux engagements missionnaires (les exclus, les jeunes en situation de précarité) : l'Église doit pratiquer plus résolument l'option prioritaire pour les pauvres et, dans ce domaine, il faut apprendre à collaborer avec les instances publiques pour former les citoyens.

5. Les évolutions perçues

Tout ce qui a été mentionné précédemment indique dans quels domaines notre rapport a servi à effectuer ce travail de repérage et de discernement. Nous ne pouvons ici que souligner les principales évolutions auxquelles il est fait le plus souvent allusion directe ou indirecte.

Très souvent, *il est question des catéchumènes et des recommençants.* On ne les confond pas mais on les considère les uns et les autres comme une chance et un appel pour le renouvellement de l'Église, ou plus exactement pour que l'Église entière se mette plus résolument en état de foi et d'initiation à la foi, en écoutant et en accueillant ces nouveaux croyants.

De nombreux témoignages disent *l'importance des groupes de prière et d'entraide fraternelle dans la redécouverte de la foi* : on voudrait que ces groupes ne se sentent pas marginalisés et qu'eux-mêmes s'engagent dans la proposition de la foi dans la société actuelle, en n'oubliant pas les évolutions de cette société.

C'est précisément par rapport à cette situation de la foi dans la société actuelle que l'on signale des évolutions très sensibles. La plupart des témoignages reçus et interprétés disent que les points d'appui institutionnels et sociaux de la foi s'affaiblissent, que l'appartenance résolue à l'institution est devenue plus rare et que, par conséquent, c'est l'exigence d'une appropriation ou d'une réappropriation personnelle de la foi qui est aujourd'hui l'exigence majeure.

Les éducateurs, les catéchistes, les formateurs insistent sur cette question éducative qui semble plus importante que tout le reste. L'acte de « proposer la foi » correspond à cette option dominante.

De nombreux témoignages établissent aussi *une relation forte entre la proposition de la foi et la présence de l'Église aux pauvres de notre société*. Car il s'agit bien de proposer cette foi chrétienne qui agit par l'amour, qui se manifeste par des actes de service et de solidarité. On demande alors de manifester davantage le lien vital entre ces deux orientations également missionnaires : *l'annonce de l'Évangile et le service des pauvres*.

En ce qui concerne la laïcité et sa pratique, les échos reçus sont limités et parfois difficiles à interpréter. Le plus souvent, nous constatons que les croyants n'ont pas à craindre les conditions actuelles de la laïcité, tout en refusant toute marginalisation du fait religieux dans l'enseignement et l'éducation.

Mais on se montre préoccupé par rapport à d'autres défis relativement nouveaux. La présence de l'islam et la montée du communautarisme ne risquent-elles pas de mettre en question une laïcité réduite à l'acceptation molle des différences ?

Et surtout, ne faut-il pas prêter attention à un nouveau paganisme, qui a totalement rompu avec le christianisme et qui récusé tout repère précis, dans un contexte idéologique très flou de religiosité et de savoir plus ou moins ésotériques ?

Notre rapport n'a ouvert qu'un certain nombre de pistes. Nous pressentons, de bien des côtés, qu'il demande à être complété et que cela exige un travail élargi et renouvelé.

II. VERS UNE SECONDE ÉTAPE

Autant que cela dépend de nous et sur la base du travail déjà entrepris, de la réception réalisée et interprétée, des critiques émises et des questions posées, il est possible de profiler la seconde étape qui est devant nous.

A. Des rappels nécessaires

L'expérience montre que l'on ne peut rationaliser artificiellement un tel travail de discernement. Il faut absolument respecter les divers degrés de participation à la réflexion qu'a voulu susciter notre rapport.

Déjà beaucoup de groupes ont « reçu » et utilisé l'instrument de travail que nous avons cherché à leur donner. Quand ce travail est ainsi commencé, il doit pouvoir continuer, en étant élargi et approfondi grâce, notamment, aux indications contenues dans ce rapport de synthèse. On pourra en particulier, après la phase des premières constatations et des réactions immédiates, s'arrêter davantage sur les deux points dont nous avons fait état dans le chapitre précédent : *à savoir les propositions à faire pour progresser dans l'annonce de l'Évangile, et les évolutions nouvelles qui demandent une attention particulière*.

Mais il est probable et souhaitable que d'autres groupes se mettent au travail à partir de l'année qui vient. Pour de multiples raisons, ils n'avaient pas eu connaissance de notre rapport, ou ils avaient manqué de temps ou de motifs pour l'étudier et pour y réagir.

L'étape que constitue notre Assemblée de Lourdes peut être pour ces groupes un appel à participer au travail déjà entrepris par d'autres. Des instances diocésaines, des mouvements et des services ont souvent les moyens de relayer cet appel et de provoquer comme une relance du travail.

Pour être encore plus clair, il faut préciser que, cette année, il n'y a aucun autre rapport à étudier. Il y a à poursuivre, à approfondir, et parfois à commencer, l'effort de discernement qu'appelle le rapport initial.

Si nous voulons vraiment que la « proposition de la foi dans la société actuelle » devienne une priorité pastorale, qu'elle mobilise de multiples acteurs de l'Église, qu'elle suscite de multiples échanges et aussi des confrontations avec des responsables de la société civile, il n'y a pas à craindre cet étalement et cet élargissement de notre travail.

D'autant plus que ce travail se situe aussi dans la perspective du Jubilé de l'An 2000 et qu'il est une de nos manières à nous, catholiques de France, de contribuer à la célébration de ce Jubilé, en comprenant et en relevant les défis auxquels est affrontée notre foi dans la société actuelle.

B. Des options fondamentales

En vue de poursuivre et d'approfondir ce travail, il est bon de préciser quelques-unes des options fondamentales qui inspirent notre rapport. Tous les échos que nous avons reçus, qu'ils soient positifs ou négatifs, mettent davantage en relief l'importance de ces options.

Première option

Celle qui consiste à partir avant tout de la foi, et plus précisément de la foi comme expérience située, située en même temps dans une histoire personnelle et dans un contexte social. C'est sur ce terrain-là, ce terrain de l'expérience personnelle de Dieu, de l'adhésion à

Jésus-Christ, avec les décisions qu'elle implique et les engagements qu'elle suscite, avec l'ancrage dans la prière et avec les tâches concrètes de service et de solidarité, que nous voulons provoquer non seulement des échanges, mais des actes de discernement.

Comment notre existence d'hommes et de femmes est-elle façonnée du dedans par la façon dont nous accueillons la Parole de Dieu, par la façon aussi dont l'Église, dans ses diverses communautés, nous permet (ou ne nous permet pas suffisamment) de nous confronter et de nous encourager dans ce domaine-là, celui de la foi reçue, pratiquée et annoncée ?

Deuxième option

Celle qu'exprime *la catégorie du défi de la foi* que notre rapport met surtout en relief dans le premier chapitre, mais qui traverse les deux autres. Parler de défi, c'est laisser entendre qu'il existe pour la foi des conditions défavorables, des obstacles, des résistances, des entraves plus ou moins graves, et notre rapport évoque ces conditions défavorables dans chacun des trois domaines que recouvrent ses trois chapitres (le domaine culturel et social, le domaine subjectif et moral, le domaine institutionnel et politique).

Mais la réalité du défi implique en même temps que ces conditions défavorables ou même négatives peuvent constituer comme des appels, des provocations et même des chances. Il s'agit en effet de comprendre et de vivre l'expérience chrétienne sous le signe du défi, dans chacun des trois domaines envisagés.

Les statistiques préoccupantes n'empêchent pas une nouvelle disponibilité au message chrétien, telle qu'elle se manifeste chez des catéchumènes, des jeunes qui demandent le baptême ou la confirmation, ou des recommençants.

La montée en puissance d'un individualisme inquiet s'accompagne d'un besoin vital de fonder la responsabilité des sujets personnels et de proposer l'Évangile du Christ comme un appel adressé à des libertés qui doutent d'elles-mêmes.

La pratique de la laïcité à la française peut aboutir à la marginalisation du fait religieux. Mais elle peut aussi permettre à la tradition chrétienne de jouer un rôle spécifique dans une société incertaine, en contribuant au vouloir-vivre de cette société.

Il faut le rappeler encore une fois : le discernement auquel nous appelons ne consiste pas à faire un bilan en distinguant des éléments négatifs et des éléments positifs. Il consiste à comprendre pourquoi et comment la foi au Christ Jésus, Seigneur et Sauveur, est effectivement attendue et pratiquée comme une source de liberté, comme une force constructive, à l'intérieur même des conditions qui l'entravent ou qui la dévaluent.

Si nous tenons tellement à cette catégorie du défi, c'est parce qu'elle nous oblige à sortir des examens de

conscience décourageants, qui se réfèrent à des modèles trop idéaux de la vie et de la mission chrétiennes. D'une certaine façon, nous voudrions que chaque baptisé et que le peuple entier des baptisés puissent vérifier l'expérience de la grâce du Christ dans la faiblesse humaine, telle que l'apôtre Paul en parlait pour lui-même : « Ma grâce te suffit ; ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse » (2 Co 12, 9). Car c'est en définitive la grâce de Dieu en Jésus-Christ qui vient relever en nous les défis personnels, moraux et sociaux auxquels nous sommes affrontés.

Troisième option

Ce terme et cette catégorie du défi, alors même qu'ils s'enracinent dans l'expérience apostolique, ont aussi un autre enjeu. *Ils permettent de ne pas situer la société civile et l'Église dans la seule perspective d'un face à face.* Car les défis sont substantiellement les mêmes pour l'une et pour l'autre. Une réponse des chrétiens et de la communauté chrétienne est plus qu'une solution interne. C'est aussi une réponse donnée à toute la société, notamment dans le domaine de l'éducation à la liberté et au sens de la vérité.

Nous touchons ainsi à ce que le troisième chapitre cherche à faire entendre, peut-être d'une manière incomplète : la foi chrétienne effectivement vécue entretient dans la société un climat spirituel qui importe à la démocratie, qu'il s'agisse de fonder la responsabilité des sujets personnels, dans une société fragile, ou bien de communiquer à des jeunes des raisons de vivre dans un environnement rempli d'incertitudes.

Un chantier extrêmement étendu est ouvert ici : il demande des confrontations loyales, notamment dans le domaine de l'éducation. Il ne s'agit pas de tout de réhabiliter le christianisme en prouvant son utilité sociale. Il s'agit de montrer que la foi comme telle est une expérience éducative qui a ses ressources propres et qui, avec ses ressources propres, participe à la construction des personnes qui constituent notre société.

Quatrième option

Cette dernière option va sans doute plus loin que les précédentes. Elle ressort déjà du débat qui a commencé, dans la mesure où l'on peut caractériser quelques « notes » théologiques qui marquent ce débat. Il s'agit de *quelques points forts de l'expérience chrétienne*, tels qu'ils émergent de tous les témoignages reçus.

1) *L'expérience chrétienne peut être mise résolument sous le signe de l'engendrement.* Car l'entrée dans la foi est comme une nouvelle naissance, surtout quand cette nouvelle naissance intervient dans des circonstances qui ont vérifié auparavant la violence du mal, sous toutes ses formes. On n'oublie évidemment pas que la foi est reçue comme un don de Dieu, mais

justement, en devenant croyant, en se convertissant au Christ, l'être humain est comme mis au monde d'une façon nouvelle, saisi par la force vive de l'Esprit Saint, introduit dans l'Alliance de Dieu avec nous.

Mettre l'Église entière sous le signe de cette nouveauté de vie est une tâche permanente. De nombreux témoignages nous disent que cette tâche est attendue, par des recommençants, mais aussi par des fidèles qui ne se résignent pas à la routine ou à l'inertie.

2) *L'expérience chrétienne est une expérience pascale.* On peut le dire clairement, à la manière des Apôtres : c'est une expérience qui nous met en relation et en communion avec l'acte pascal de Jésus-Christ « quand il passe de ce monde à son Père en aimant les siens jusqu'au bout » (Jn 13, 1).

La Pâque du Christ apparaît ainsi dans toute sa vérité : elle est la victoire de l'Amour réalisée au plein cœur de la violence et du mal. On ne doit pas avoir peur de ce caractère abrupt de la foi, de ce radicalisme de l'expérience chrétienne. Contrairement à ce que l'on imagine souvent, cet « abrupt » de la foi rejoint en profondeur beaucoup d'expériences humaines qui n'osent pas toujours se dire.

Plus les points d'appui institutionnels de la foi s'affaiblissent, plus il est possible et urgent d'aller aux sources de la foi, c'est-à-dire au mystère de Jésus-Christ crucifié et ressuscité.

Cette concentration théologique et pascale ne peut pas être réservée à une élite spirituelle ou théologique. Elle est ouverte à tous. C'est la profondeur même de la proposition de la foi qui est ici en cause. « Le connaître, Lui, avec la puissance de sa résurrection, et la communion à ses souffrances » (Ph 3, 10) : ce désir de l'apôtre Paul doit devenir le désir de tous le peuple des baptisés, d'autant plus que beaucoup de baptisés, sans le dire, vérifient la fécondité de ce désir.

3) *Nous parlons beaucoup de foi et de foi vécue. Il faut aussi parler de charité et de charité vécue.* C'est l'autre point fort de l'expérience chrétienne qui demande à être mise en relief, non pas de façon volontariste, mais parce qu'il ressort de beaucoup de témoignages reçus.

Ceux qui se convertissent au Christ sont appelés à vivre de son Amour. Car « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jn 3, 16). Si nous sommes baptisés, marqués du signe de Jésus-Christ, c'est dans ce but primordial : révéler ce don de Dieu qui peut renouveler toute existence humaine.

Il y a aujourd'hui tant de vies humaines fragiles, menacées, inquiètes. Des jeunes et des adultes posent la question vitale du « pourquoi ? », de ce que l'on appelle le « sens » : « Pourquoi vivre. Et pourquoi aimer la vie ? Pourquoi lutter ? Pourquoi servir la vie des autres ? ». C'est à ce niveau-là, ce niveau de la vie et de la mort, de la joie de vivre ou de la peur de vivre que la révélation de Dieu en Jésus-Christ devient parlante,

comme un message libérateur et efficace, comme une énergie pour vivre.

Nous devons tout faire pour révéler, et d'abord pour redécouvrir nous-mêmes, le christianisme comme une expérience de vie nouvelle, à cause de l'Amour du Père. Dans cette lumière-là, on peut aborder autrement ces questions actuelles qui portent sur les relations amoureuses au temps du sida, sur le dialogue entre mari et femme, entre jeunes et adultes, et sur tout ce qui entrave ou favorise l'amour de la vie dans notre société parfois si dure. « Qui nous séparera de l'Amour du Christ ? », demandait l'apôtre Paul (Rm 8, 35). On peut actualiser sa question : « Les ruptures familiales ? Les dialogues impossibles ? Le sida ? Le chômage et les multiples formes d'exclusion ? ».

Tous ceux qui travaillent dans les hôpitaux, les prisons, les quartiers périphériques, avec les phénomènes de drogue et de violence, ou au service des handicapés et des exclus, savent que l'Amour du Père est en nous une force pour aller à la rencontre de l'humanité réelle et pour reconnaître dans cette humanité le travail caché de l'Esprit Saint.

Toute proposition de la foi dans la société actuelle ne peut qu'être une proposition de l'Amour qui vient du Père et qui veut passer par nous pour répondre aux attentes profondes de nos contemporains.

C. Des instruments de travail

Quand nous insistons sur la poursuite et l'élargissement du travail déjà engagé, nous ne voulons pas en rester à un vœu pieux et sans conséquences. C'est pourquoi nous offrons aussi quelques instruments de travail, afin de « passer aux actes ».

Le premier instrument de travail demeure *le rapport originel, maintenant accompagné de ce rapport de synthèse*. On peut espérer que tous les échos recueillis et communiqués dans ces pages constitueront une incitation effective, soit à poursuivre et à préciser dans telle ou telle direction le travail déjà entrepris, soit à rejoindre des groupes déjà constitués, soit à provoquer de nouvelles initiatives d'échanges, de réflexions et de discernement. L'expérience montre que d'assez nombreuses instances, dans les Églises diocésaines, sont prêtes à participer à cette proposition de la foi dans la société actuelle, en bénéficiant des initiatives partielles prises l'année dernière.

Le deuxième instrument de travail consiste en un « mode d'emploi » relatif au texte et aux orientations du rapport lui-même. Sur la base même des réponses reçues et aussi des incompréhensions ou des malentendus constatés ici ou là, nous avons voulu dégager les lignes de force de notre rapport, dans chacun de ses chapitres. Et nous suggérons de manière explicite des directions de recherche, des pistes de travail, des terrains de dialogue et de réflexions. Il n'est pas obligatoire de se limiter à ce mode d'emploi, mais il peut

être très utile de s'y référer pour correspondre davantage aux intentions du travail engagé et peut-être pour renouveler certaines problématiques.

Le troisième instrument de travail porte sur les motivations de notre recherche : il s'agit de dégager les enjeux théologiques de l'entreprise que nous voulons accompagner et soutenir. C'est une manière simple et théologiquement argumentée de souligner les grandes intentions et orientations contenues dans notre rapport : l'acte de proposition, le contenu essentiel de cette foi à proposer, les appels que cette proposition implique dans le contexte actuel de notre société.

Nous nous situons ainsi sur le terrain des motivations. Nous voudrions que l'on comprenne aussi exactement que possible où se situent les enjeux théologiques du travail engagé. Ce texte cherche à éclairer le sens de notre démarche. Il doit pouvoir, à sa manière, remettre en perspective les démarches particulières accomplies par des individus ou par des groupes.

D. Vers quoi allons-nous ?

Il n'est évidemment pas possible de décider à l'avance et de façon artificielle, ni des résultats et des fruits de la démarche entreprise, ni des décisions et des orientations auxquelles elle devrait aboutir.

Pour l'instant, il est important de savoir que le travail a effectivement commencé, qu'il manifeste sa fécondité réelle et qu'il doit continuer, avec tous les élargissements, les compléments, les confrontations que cela suppose.

En tant que chargés de mission, en vue de susciter et de suivre ce travail, nous avons la liberté d'indiquer sinon le but, du moins la direction dans laquelle il nous paraît bon d'avancer. Si nous voulons que ce travail porte des fruits, nous pouvons souhaiter qu'il permette effectivement à l'Église de France de s'interroger sur son avenir, en s'interrogeant sur le présent et l'avenir de la foi chrétienne dans notre société. Mais les interrogations et même les débats ne peuvent pas se suffire à eux-mêmes. *On peut espérer que ces interrogations et ces débats déboucheront sur des orientations, sur des choix aussi cohérents que possible et portant sur quelques grandes priorités de la vie et de la mission chrétiennes, à l'aube du XXI^e siècle, sur une sorte de « charte de l'évangélisation ».*

Il n'est pas possible de décider à l'avance d'un tel aboutissement. Mais on peut cependant estimer et espérer dès maintenant, en raison même du travail déjà commencé, qu'il y a un grand service à rendre à notre Église et à notre société, en précisant les points forts de l'expérience chrétienne et de la proposition de la foi dans les conditions qui sont les nôtres.

Au-delà des textes eux-mêmes, c'est la vitalité de notre foi qui est en jeu. C'est la volonté missionnaire de tous les baptisés qui est en cause. Comment servir

cette vitalité et cette volonté d'une façon conforme à la Vérité de l'Évangile et à la Tradition apostolique ?

II. MODE D'EMPLOI DU RAPPORT « PROPOSER LA FOI... »

1. Le rapport sur la proposition de la foi dans la société actuelle : de quoi s'agit-il ?

Ce rapport ne propose pas une analyse complète du devenir de la société, de la culture ou de l'Église. Il n'est donc pas une suite de thèses à discuter afin de vérifier si on est d'accord ou non avec elles. Il ne s'agit pas non plus de le modifier ou de le compléter sur tel ou tel point. Il ne propose pas non plus les nouvelles orientations à mettre en œuvre dans les diocèses.

Il est bien plutôt une invitation adressée aux communautés chrétiennes – dans leur diversité – pour qu'elles se mettent en attitude d'observation et d'évaluation de ce qui est en train de leur arriver. *Le rapport propose des éléments de discernement à partir desquels on peut essayer d'observer ce qui se passe réellement au plus près de la vie de ces communautés.* Par là, le rapport invite à ne pas s'en tenir à un affrontement entre des convictions. Il suggère de procéder à un discernement communautaire au sujet de ce qui survient dans l'Église. Au besoin, en faisant se rencontrer des gens qui n'ont pas l'habitude de dialoguer sur ces points. Il peut être utile et fécond, en effet, de croiser les points de vue, pour analyser ce qui se renouvelle dans les pratiques diverses des communautés. Que chacun dise comment il voit se réaliser cette mission de « proposer la foi ».

2. Comment travailler ce rapport ?

Dans cette perspective, le plus important pour travailler ce rapport de manière féconde, n'est sans doute pas de passer beaucoup de temps à tenter de l'améliorer. Ce serait, bien sûr, faisable sur bien des points. Ce n'est pas non plus d'y ajouter ce qui manque (car il manque des choses, mais il ne prétendait pas tout dire !). Il s'agit, pour les groupes qui le liront, de faire pour leur propre compte et au sujet de leur propre communauté, la même recherche que les évêques ont faite à Lourdes en 1994. Naturellement, il ne faut pas être naïfs. Pour procéder à cette recherche, il convient de s'accorder sur une certaine compréhension de l'évolution vécue en même temps par l'Église et par la société française dans son ensemble.

Des transformations culturelles considérables se sont produites en France et dans le monde entier. Certaines de ces évolutions mettent l'Église en situation de faiblesse, il faut bien le reconnaître. En effet, le savoir-faire qui était celui de l'Église à l'époque précédente est, pour une part, disqualifié. Ce qui

« marchait » ne marche plus. Cela est dur à vivre, et peut à bon droit inspirer de l'inquiétude.

Dans cette situation, le rapport *Proposer la foi dans la société actuelle* prend effectivement le parti de considérer qu'une figure de l'Église est en train de passer. Mais il dit aussi qu'une autre advient sous nos yeux. Il faut donc discerner les traits de celle-ci, pour mieux en accompagner la croissance.

Dans ce contexte de mutation où l'on ne voit pas clair et où tout le monde tâtonne, le rapport propose de soumettre ce que nous faisons à un discernement ecclésial. *Regardons honnêtement ce qui marche, ce que nous apprenons à vivre et à faire vivre pour proposer la foi.*

Dans les évolutions en cours, le rapport ne prend en compte que deux facteurs culturels. Ils ont paru les plus déterminants pour comprendre ce que devient l'Église aujourd'hui. Le rapport privilégie la laïcité et l'individualisme parce que ce sont deux facteurs qui jouent sur l'Église.

Devant les évolutions de mentalités induites par ces deux facteurs culturels, les catholiques de France ont, pendant longtemps, entretenu des attitudes hostiles. Ils ont fait comme si la foi avait été plus « évidente à vivre » dans l'état antérieur de la société. Il faut sortir de cette hostilité systématique. Notre rapport considère que ces évolutions sont irréversibles. De toute façon, que nous le voulions ou non, elles déterminent la société à laquelle nous voulons nous adresser. Or, elles ne présentent peut-être pas que des inconvénients. Il faut donc discerner et voir si elles ne constituent pas, aussi, un appel à redécouvrir la nouveauté d'une vie selon l'Évangile.

3. Propositions de pistes de travail

Les pistes de travail reproduites pages 89 à 93 de l'édition du Cerf étaient une première ébauche. Elles peuvent évidemment orienter notre propre réflexion. Il est sans doute possible de les adapter au contexte dans lequel chaque groupe de lecteurs est engagé dans la proposition de la foi. D'où quelques suggestions :

Pour le chapitre 1

Que vérifions-nous des « indices préoccupants » rapidement énumérés ? Quelles caractéristiques particulières présentent-ils dans les lieux où nous sommes ? Quelles interrogations, tensions, débats suscitent-ils ? Sommes-nous témoins de ce qui est décrit ici concernant le catéchuménat, les recommandants, la formation, etc. ? Si oui, prenons le temps de nous dire ce qu'il en est :

– qu'arrive-t-il à ceux qui ainsi trouvent ou retrouvent le chemin de la foi ?

– et chez ceux qui les accompagnent, dans les communautés d'accueil, quel renouveau, quel approfondissement notons-nous ?

– c'est seulement après avoir pris le temps de prendre en compte cette nouveauté que pourront être analysées de manière féconde les questions qui ne peuvent pas ne pas se lever : fragilité de certaines conversions, difficultés pour les communautés de faire leur place aux « nouveaux venus », etc.

Où en sommes-nous dans l'apprentissage de la collaboration dans la mission de l'Église ? Comment et à quelles conditions des personnes réussissent-elles à prendre place dans les structures ecclésiales de concertation ?

Sans pour autant réclamer pour la foi chrétienne un quelconque monopole de l'humain, le rapport insiste sur l'efficacité de la foi dans la construction d'existences libres et responsables. Il nous invite ainsi pour le moins à nous en expliquer, chacun en fonction de son expérience personnelle. Occasion sans doute pour les communautés de découvrir l'étonnante diversité des chemins qu'ouvre la rencontre du même Seigneur. Il nous invite sans doute aussi à envisager sous cet angle les pratiques plus habituelles et perçues spontanément comme « routinières », dans la vie de l'Église (pastorale sacramentelle ou catéchèse). Mesurons-nous ce que cela apporte à nos vies ?

Chapitre 2

Le rapport évoque un « pluralisme » grandissant des réactions et des comportements à l'intérieur de l'Église. Sur quels « terrains » en sommes-nous particulièrement témoins ? Quelles tensions engendrent ce pluralisme ? Là où elles sont assumées convenablement, comment s'y prend-on ? En constatons-nous les effets positifs suggérés par le chapitre II ?

Il est dit, dans ce chapitre, que la foi oriente l'existence en se faisant « instance critique », « en fournissant des principes de discernement », « en jouant un rôle d'unification »... Cela éclaire-t-il des fonctionnements dont nous sommes témoins ? Tous sont-ils sensibles aux mêmes aspects ?

Le rapport insiste sur le fait qu'aujourd'hui, pour être chrétien, il faut une prise de position personnelle plus marquée que naguère. Le vérifions-nous et en quoi ?

Le chapitre II met l'accent sur la nécessité d'enraciner la vie morale dans la foi au Dieu créateur et sauveur. Comment cela éclaire-t-il nos diverses manières d'annoncer l'Évangile ?

Chapitre 3

Relevons-nous des évolutions en cours dans le domaine des rapports entre l'Église et la société telles que les exprime ce rapport ? À travers quels faits concrets les mesurons-nous (par exemple les mouvements ou paroisses devenant plus ou moins « partenaires sociaux ») ? Quelles chances et quels risques a-t-il à nos yeux dans cette évolution ?

Le chapitre met l'accent sur la culture et l'éducation. Il y a d'autres domaines où la présence des chrétiens est importante. Quels sont-ils ? Peut-on en mesurer la fécondité ?

Quelles initiatives peuvent être prises pour aborder ces questions avec des responsables de la société civile (élus locaux, responsables économiques, syndicaux, associatifs...)?

III. INSTRUMENT DE TRAVAIL THÉOLOGIQUE

Introduction

Le rapport présenté à Lourdes en novembre 1994 invitait tous ceux qui le voulaient à entreprendre un discernement en Église sur la situation de la foi chrétienne dans la société actuelle, afin que les communautés s'engagent résolument dans la proposition de cette foi. Les nombreuses réactions parvenues au Secrétariat de l'épiscopat manifestent que l'axe du rapport exprimé par son titre, *Proposer la foi*, rejoint les préoccupations et les attentes de beaucoup de ceux qui se sont associés à cette démarche.

Mais, en vertu même de l'intérêt qu'il a rencontré, ce rapport soulève des questions et entraîne des débats qui méritent d'être poursuivis. Des réponses et réactions obtenues, il ressort que doivent être mieux précisés : d'une part, l'objectif de la démarche de discernement engagée ; d'autre part, les présupposés, les conditions et les visées de la proposition de foi.

C'est dans cet esprit qu'a été rédigé cet « instrument de travail théologique ». Destiné à favoriser la poursuite et l'approfondissement de ces débats, et non à les conclure, il donne quelques points de repères théologiques pour les éclairer. Lui aussi appelle échos et réactions.

Il ne constitue pas une autojustification globale du rapport, en réponse aux contestations ou objections qu'il a soulevées. *Il est un moyen pour poursuivre ou relancer le dialogue qui s'est effectivement entamé.* Il comporte trois brèves parties, qui prennent cependant en compte certaines des réactions les plus notables qui ont été reçues. La première précise comment il convient d'entendre l'acte de proposition de la foi dont il est question. La deuxième envisage la proposition de la foi du point de vue de son contenu. La troisième aborde les appels qui sont adressés aux croyants dès lors qu'ils entrent dans cette démarche. Chacune de ces étapes s'ouvre sur une évocation rapide des réactions qui lui ont donné occasion. L'emploi du « nous » veut manifester que les points de repère ici exposés le sont au titre d'une foi qui n'a de sens que si elle est vécue, partagée et vérifiée en Église.

I. Pourquoi « proposer la foi » ?

Une première clarification s'impose, eu égard à deux types d'interrogations fréquemment exprimées par ceux qui ont réagi au rapport.

– comment comprendre une invitation à « proposer la foi » s'il est vrai qu'elle est avant tout don de Dieu ? Cet aspect de gratuité ne s'en trouve-t-il pas méconnu ou masqué ?

– plus fondamentalement, entreprendre de proposer la foi, n'est-ce pas adopter à l'égard des destinataires de la proposition une attitude prétentieuse, d'autant plus choquante que les croyants font eux-mêmes preuve de nombre d'insuffisances ?

1. Nous nous reconnaissons nous-mêmes croyants

Avant d'affronter ces questions, il importe de nous centrer sur l'élément le plus fondamental : notre engagement personnel et ecclésial dans la foi, car c'est là et nulle part ailleurs que la volonté de proposer la foi peut s'enraciner. Sans cela, une telle volonté devient désir de conquête. Sans cela, les questions touchant l'Église, institution de la foi, ne sont plus que de pesantes affaires d'appareil. Le premier impératif est donc de prendre conscience de notre propre condition de croyants. Il se trouve qu'un trésor nous a été transmis, nous a été confié, a été remis entre nos mains. Gratuitement, sans aucun mérite de notre part. Il se trouve que, de fait, ce trésor nous fait vivre. Il éclaire notre existence « à la vie et à la mort ». Il nous rassemble en un peuple heureux de croire en un Dieu qui est celui de tous les hommes.

Cela nous suffit pour justifier le désir et l'envie de communiquer une telle richesse, de la partager avec qui voudra. Malgré nos déficiences, nous avons, individuellement et collectivement, acquis la conviction que ce trésor-là ne s'accroît que comme on perd tous les autres : en le donnant. Nous estimons ne pas pouvoir adresser à nos semblables un meilleur signe de fraternité que de leur offrir, précisément de leur « proposer », ce qui nous tient le plus à cœur.

2. La foi que nous professons s'adresse à des hommes libres

Proposer la foi, ce n'est ni chercher à l'imposer, ni supposer que tout le monde l'a. Proposer, c'est « mettre-là-devant ». C'est présenter en offrant, offrir en invitant. Bref, qu'il n'y ait aucune équivoque : nous ne visons à « propager » personne. Notre souci de la liberté n'est pas une concession à « l'esprit moderne », il est la loi même de l'Évangile dont nous nous réclamons, et donc de sa transmission. Toute autre attitude n'est que dérapage ou dérive. Car il n'est pas possible que l'Évangile se répande par des moyens qui

lui seraient contraires. Nous croyons en un Dieu qui a créé l'homme et la femme à son image et à sa ressemblance. Nous sommes disciples d'un Seigneur qui, pour être Seigneur, s'est fait Serviteur. Pour notre Tradition, c'est le oui du cœur qui importe, et l'amour qui décide de tout.

« Venez, voyez, décidez » : telle est la loi à laquelle nous souhaiterions n'avoir jamais failli et à laquelle, en tout cas, nous déclarons vouloir nous référer. C'est de cette seule manière que notre Maître rassembla ceux qui le suivirent.

3. Nous partageons la condition commune

Offrir en invitant ne nous met pas en position de domination. Appelés à répondre d'une Parole de vie au sein de notre société, nous n'en partageons pas moins, avec tous nos contemporains, la condition commune des hommes. En effet, nous habitons ce monde. Nous en sommes citoyens à part entière. Du même coup, nous n'avons ni le désir, ni l'intention, ni d'ailleurs les moyens, de surplomber la condition qui est normalement celle de tous nos contemporains et semblables.

Nous partageons leurs perplexités et leurs angoisses, car nous n'en sommes nous-mêmes aucunement dispensés. Nous nous réjouissons des avancées scientifiques et des réussites techniques, dans lesquelles sont d'ailleurs engagés nombre de chrétiens. Conquêtes de la science, moyens de la technique : les fiertés et les perspectives des hommes et des femmes de ce temps sont les nôtres. Leur patrimoine culturel et leur mémoire historique, de même. C'est bien pour quoi nous pensons que l'Église et les cultures contemporaines sont engagées dans un dialogue dans lequel elles ne se situent respectivement ni en extériorité, ni en opposition.

4. Nous avons conscience de nos insuffisances

Dans ce contexte, nous avons conscience de nos manquements historiques, des incompréhensions et parfois des graves malentendus qui ont pu en résulter. À cause d'eux, nous nous sommes éloignés, parfois même coupés, de ceux qui, sans partager notre foi, ne cessent pas d'être plus que nos concitoyens, nos frères et nos sœurs.

Soyons honnêtes, dans notre Église n'ont pas manqué les contre-témoignages. Le message évangélique qui devrait être notre inspiration et notre règle y a parfois été dénaturé. Mais nous admettons, en tout cas, qu'il soit notre juge : nous prions qu'on veuille bien ne pas porter à son compte ce qui n'a sa source que dans nos erreurs, notre manque de générosité et de résolution – notre péché, pour tout dire. L'invitation à un tel examen de conscience lucide nous est adressée aujourd'hui par Jean-Paul II lui-même (voir la Lettre apostolique *Tertio millennio adveniente* sur la

célébration du Jubilé de l'An 2000, spécialement les n. 32 à 36, dans *la Documentation catholique*, n° 2105, p. 1025-1027).

Plus que cela encore : même lorsque nous ne lui sommes pas trop infidèles, nous avons bien conscience que nous sommes loin d'être, en nos paroles et par nos actes, véritablement accordés au Mystère dont nous avons à témoigner. Ce trésor, comme dit saint Paul, nous le portons toujours « dans des vases d'argile » (2 Co 4, 7). C'est d'ailleurs pour nous-mêmes une source d'étonnement d'avoir été, malgré tout, jugés dignes d'une telle mission. Nous reconnaissons là l'un des signes les plus manifestes de la miséricorde et de la confiance de Dieu à notre propre égard. Sans nous complaire dans nos limites, nous souhaitons au moins que leur spectacle soit le signe qu'un autre nous porte et nous conduit. C'est ce qui nous permet aussi de croire et de dire que nul, si pauvre ou démuné qu'il s'estime soi-même, ne saurait être tenu pour méprisable aux yeux de Dieu. Car c'est aussi par la pauvreté des moyens et des témoins auxquels il a recours que Jésus manifeste sa prédilection pour les pauvres, les petits, les pécheurs.

II. Qu'avons-nous à proposer ?

Une deuxième série de réactions enregistrées mérite de retenir spécialement l'attention. Elle concerne davantage les contenus de la proposition de la foi. Le rapport invite à un discernement portant sur les conditions de la proposition de la foi. Mais alors ne court-on pas un double risque ?

– À force de s'interroger sur les conditions, on en reste indéfiniment aux préalables, et on sous-estime du même coup les réelles capacités d'accueil des hommes de ce temps à l'égard de la Parole qui vient parfois à temps et à contretemps.

– Ne risque-t-on pas aussi d'estomper les difficultés, l'abrupt même du message chrétien ? N'en vient-on pas à négliger le caractère d'obscurité, voire de « folie » qu'il garde toujours, y compris pour ceux qui ont choisi d'y adhérer ?

La foi que nous voulons proposer ainsi n'est pas seulement démarche subjective d'adhésion, d'engagement, puis de fidélité. Elle a aussi un contenu propre. Elle s'énonce en « propositions » précises qui s'adressent à l'intelligence, et peuvent l'éclairer. L'essentiel en est ramassé dans le Credo : tant celui du baptême, le Symbole dit « des Apôtres », que celui de nos Eucharisties dominicales, le Symbole dit de Nicée (325) - Constantinople (381). Nous y référer globalement, après avoir dit « pourquoi nous proposons la foi », permettra de définir et délimiter quelque peu « ce que nous proposons ».

Par les réactions qu'il pourra susciter à son tour, ce bref rappel permettra, ainsi que plusieurs l'ont déjà souligné, de passer à une étape ultérieure de la ré-

flexion engagée à Lourdes 1994. À cette dernière étape, il reviendra en effet, dans la suite et l'esprit de notre Catéchisme, de dégager à la fois : les points forts de l'expérience chrétienne à mettre en valeur dans et pour le monde d'aujourd'hui ; des orientations, voire des priorités pour la proposition de la foi dans la société actuelle.

1. Nous proposons la foi que nous avons reçue

À strictement parler, nous n'avons rien d'autre à proposer que la foi reçue des Apôtres et l'espérance qu'elle a fait lever en nous. Cette foi est foi en Dieu : en un Dieu qui s'est très précisément révélé comme un « Dieu-pour-nous », comme Dieu de l'Alliance et du Salut. Autant dire, par conséquent, que nous ne dissociations pas la « cause » de Dieu de la « cause » de l'homme. Autant dire aussi que, dans la foi en Dieu, c'est pour nous la vie humaine et le sens qu'elle peut trouver qui sont en jeu : la vie dans toutes ses dimensions, vie de l'âme et de l'esprit, vie du corps et du cœur, vie inscrite dans le monde actuel et dans l'histoire des hommes.

Cela dit, cette foi est décision, acte de confiance qui comporte aussi une part de risque. Nous ne nous le cachons pas et nous n'en faisons pas mystère. Et si elle est lumière, elle ne l'est ni dans l'évidence, ni sans une part d'obscurité, ni même à certains moments, de ténèbres.

Mais, dans l'ordre proprement humain, peut-il se faire quelque chose de grand et de juste hors d'une telle attitude de confiance risquée ? Cela nous autorise à estimer que, confiance faite et engagement tenu, la foi est un comportement d'homme qui a aussi ses raisons, et qui est, dans son ordre, indépassable.

2. Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur

Le Dieu en qui nous croyons s'est livré à la rencontre et à la connaissance des hommes en Jésus-Christ. Nous croyons qu'en cet homme, le Dieu de tous les peuples s'est proprement révélé. C'est-à-dire qu'au cœur de notre histoire, et comme l'un de nous, il s'est « rendu visible à nos yeux », il s'est approché de nous, il nous a parlé, et nous a ainsi manifesté son amour.

Le témoignage qu'ont porté sur lui ses premiers disciples, les Apôtres et les évangélistes, nous a conduits, de génération en génération, à reconnaître en la vie, la mort et la résurrection de Jésus, non seulement l'œuvre de Dieu, mais sa présence. De sorte que le Grand Mystère « que les hommes nomment Dieu » et sur lequel ils ne cessent de s'interroger, a désormais pris pour nous un nom et un visage : Jésus nous l'a révélé comme Père, et sur son visage d'homme, la gloire divine elle-même a resplendi.

Nous mesurons l'audace, la folie et le scandale qu'il y a à reconnaître en un homme, né pauvre dans le peuple d'Israël et mort crucifié sur la terre de Palestine, le Dieu souverain, créateur et tout-puissant, maître des temps et de l'histoire. Mais nous avons reconnu ceci : Dieu est Amour. Dès lors, l'Absolu est à comprendre dans l'ordre de l'Amour : c'est là où il est le plus livré, sur la Croix, que l'Amour est le plus absolu.

Nous voyons bien qu'à s'approcher ainsi de nous, à entrer totalement dans notre condition humaine, jusqu'à porter le poids de nos péchés et partager nos souffrances et notre mort même, il demeure le Dieu caché. C'est du dedans même de notre humanité qu'il se révèle comme le Seigneur.

3. Dieu, le monde et les hommes

Cette reconnaissance de l'humanité de Dieu en Jésus-Christ est toujours nouvelle. Elle vient renouveler sans cesse notre compréhension non seulement de Dieu, mais également de l'homme, du monde et de leur histoire.

Dieu n'est pas « seulement Dieu », mais Père du Fils auquel il se donne et qui se donne à lui dans un esprit d'amour. Il est ce Père de qui tout vient, et à qui tout retourne. Il est le Fils révélé dans la chair et dans l'histoire des hommes pour associer à sa propre filiation tous ceux qui s'ouvrent à son Esprit.

Ainsi Dieu apparaît Amour en lui-même avant de se manifester tel pour nous. Précisément parce qu'il est Amour, il a pu susciter un monde qu'il a voulu associer à sa propre vie, et maintenir sa bienveillance à l'égard de l'humanité alors qu'elle s'est écartée de lui.

Il en résulte que le monde entier, toute l'humanité et chacun de ses membres sont sans cesse portés par son Amour. Tel est le cœur du Credo quand il confesse Dieu comme Celui qui intervient « pour nous les hommes et pour notre salut ». Les trois « je crois » qui jalonnent le Symbole de Nicée débouchent sur le « j'attends » de la fin. Fragile et pécheur, mortel, l'homme est promis à la rémission de ses péchés et à la communion des saints, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle.

À partir de là se déploie cette espérance, pour « maintenant et toujours ». La misère et la mort, l'injustice et la haine n'auront pas le dernier mot. Tout péché sera pardonné et toute larme effacée de nos yeux. De tout peuple, langue et nation sera rassemblé un peuple joyeux de se voir constitué de tant de frères, et heureux de son Dieu. Ce que nos yeux n'avaient pas pu voir, ce que nos oreilles n'avaient pas su entendre, ce qui n'était pas monté à notre cœur : voilà ce que Dieu a d'ores et déjà préparé « pour nous les hommes et pour notre salut ». Car il nous aime.

III. À quoi sommes-nous appelés ?

Un troisième ensemble de réactions concerne moins le rapport et son contenu, que le type de travail

et de réflexion auquel il convie, l'esprit qui paraît l'animer, le mode d'être-en-Église qu'il voudrait servir et le contexte dans lequel il est intervenu et a été reçu. Proposer la foi est une chose, mais comment le faire de manière « non ecclésio-centrée » : de manière vraiment tournée vers le monde et tout intéressée à lui ? Comment le faire en vivant le mystère de l'Église, selon la mission reçue du Seigneur ?

1. Le premier appel qui nous est adressé est une invitation à aimer le monde en vérité

Les idéologies meurtrières ne manquent pas : elles ont couru à travers toute l'histoire et elles continuent sous nos yeux leur œuvre de mort. L'inattention à l'autre, son exclusion, le mépris de ce qu'il est menacent de tous côtés, et il n'est pas rare qu'ils se donnent des motivations religieuses. Pour beaucoup, le monde est devenu dur, et la vie difficile.

La foi en un Dieu qui s'est fait homme nous enseigne qu'il n'y a de vie humaine véritablement digne de son nom que là où la confiance mutuelle est possible, où le service d'autrui est pratiqué et reconnu comme une valeur fondatrice pour la vie en société. « Nous sommes passé de la mort à la vie parce que nous aimons nos frères » (1 Jn 3, 14).

Il est clair que, selon l'Évangile lui-même, un tel amour ne peut en rester à la pure intention : il doit se traduire « en actes et en vérité », par toutes les formes d'engagements possibles. Il est tout aussi clair que nous ne prétendons ici à aucun monopole ou privilège : il n'est pas besoin de la foi chrétienne pour s'engager au service de ses frères en ce monde. Les croyants se réjouissent de n'être pas seuls à servir et aimer le monde que Dieu a créé et veut sauver.

2. Le deuxième appel : aller à la source

Mais puisque l'amour peut perdre cœur et se perdre, il est indispensable d'en nourrir la pratique parmi nous en allant sans cesse – c'est le deuxième appel – à sa source : foi en l'homme parce que foi en Dieu, qui croit lui-même en l'homme et qui lui fait confiance envers et contre tout. Deux moyens essentiels permettront cet indispensable retour à la source de la foi : la prière et la réflexion.

a) *La prière*, parce que la foi est grâce et que la meilleure manière de s'y disposer est de la chercher dans la prière. L'expérience chrétienne est soutenue et renouvelée en permanence par l'accueil du don de Dieu. Pour beaucoup de croyants, la prière, pratiquée selon des formes très diverses, est comme un courant qui irrigue toute leur existence.

b) *La réflexion* ensuite. La foi est le culte que l'intelligence rend à la vérité de Dieu, et la réfléchir selon ce qu'elle est n'est pas la compromettre, mais la promouvoir dans l'une de ses dimensions essentielles.

Nous sommes convaincus que cette pratique de l'intelligence et de la formation ouvre aujourd'hui à la foi chrétienne les chemins d'une estime renouvelée parmi nos contemporains.

3. Le troisième appel est pour l'Église

Nous la reconnaissons appelée à être tout entière en état de foi. Ce n'est ni l'or ni l'argent qui la préoccupent. Sa seule voie est celle de la foi à laquelle elle a la tâche d'appeler : sa seule crédibilité est là. Deux attitudes sont requises pour nous situer à la hauteur de cet enjeu primordial.

a) Tout d'abord une attitude d'action de grâces

Nous voyons bien la rudesse de certains débats qui sont engagés dans l'Église en ce moment. Nous mesurons aussi l'intensité des souffrances qui peuvent en résulter. Les réponses que nous avons reçues au terme de cette première année sont là pour nous le rappeler. Mais tout ceci ne doit pas nous détourner de l'attitude foncière qui consiste à remercier Dieu pour tout ce que, par l'Église, il a voulu nous donner. Car s'il est vrai que nous recevons l'Église, il est vrai aussi que nous nous recevons d'elle et en elle. Rien de ce que nous avons reçu de plus précieux n'aurait pu parvenir jusqu'à nous sans cette transmission, que nous appelons Tradition, du trésor de la foi. Nous pouvons être tentés d'opposer l'Évangile à la pratique concrète de l'institution. Les raisons de le faire ne manquent pas. Mais nous devons nous rappeler en toute occasion que cet Évangile, nous l'avons reçu. Et de cela, sachons toujours rendre grâces.

Ceci ne nous évitera pas l'âpreté de certaines discussions entre frères dans la foi. Mais ceci nous évitera du moins de nous enfermer dans des querelles indéfinies, comme si l'Église était en elle-même notre ultime préoccupation. L'appel à nous décentrer sans cesse vers Celui qui est à l'origine et au terme de notre foi et de nos pratiques ecclésiales nous permettra de garder un peu de distance par rapport à nos propres options pastorales.

b) Ensuite une hantise du service à rendre à l'humanité

Pas plus qu'elle n'est sa propre origine, l'Église n'est à elle-même son propre but. Elle n'a de sens que par le service qu'elle doit rendre à tous les hommes, et en particulier à tous ceux-là dont nous pouvons dire qu'ils sont « comme des brebis sans berger ». La foi que nous avons reçue nous fait une ardente obligation de ne pas nous enfermer sur nous-mêmes. N'attendons pas un fonctionnement parfait de nos institutions et de nos communautés pour proposer la foi à ceux qui ne connaissent pas le Christ. N'oublions jamais ce que dit l'apôtre Paul : « Et comment l'invoqueraient-ils, sans avoir cru en lui ? Et comment croiraient-ils en lui

sans l'avoir entendu ? Et comment l'entendraient-ils si personne ne le proclame ? Et comment le proclamer sans être envoyé ? » (Rm 10, 15).

À bien des égards, certains de nos débats ecclésiaux seront jugés comme des « querelles de riches » au regard de tous ceux qui auront attendu en vain que nous allions à eux pour leur proposer cette foi qui aurait pu les aider à construire leur existence dans la liberté et l'amour. Il est donc urgent que, tous ensemble, nous procédions à ce discernement de nos pratiques ecclésiales. En nous mettant en état de mieux servir nos frères, nous serons nous-mêmes provoqués à redécouvrir de l'intérieur toute la richesse de cette foi. Alors même que nous avons conscience, redisons-le avec l'Apôtre, de la porter « dans des vases d'argile ». ■

(1) On a parlé assez souvent du « rapport Dagens ». Il faut rappeler que ce rapport est une œuvre commune à laquelle ont collaboré plusieurs personnes : le P. Joseph Doré, Mgr Claude Cesbron, le P. Henri-Jérôme Gagey, Sœur Geneviève Médevielle, le P. Hippolyte Simon, le P. Jean-Michel Maldamé. C'est le même groupe de travail, sous la responsabilité de Mgr Dagens, qui demeure chargé de suivre l'ensemble de ce dossier et qui a élaboré les divers documents qu'il comporte.

(2) Voir introduction au rapport, « Servir la liberté de la foi », Paris, éd. du Cerf, 1994, p. 14.

(3) *Ibid.*, p. 17.

(4) *Ibid.*, p. 16.

« Voici venir des jours de justice et de paix » (Ps 71)

*Déclaration du Comité épiscopal
de la Mission en Monde ouvrier (*)*

Évêques du Comité pour la Mission en Monde Ouvrier, nous avons été attentifs aux événements sociaux qui ont bouleversé la France ces dernières semaines. Cette crise révèle des appels et des attentes qu'il nous semble important d'entendre au titre de notre responsabilité pastorale.

Déjà beaucoup parmi les croyants nous ont dit les sens variés qu'ils donnent à leurs engagements militants, les analyses diverses qu'ils font de la situation et les différentes formes de solidarité vécues à cette occasion.

(*) Texte du Secrétariat de l'épiscopat.

Nous avons vu et entendu les actions et les réactions de très nombreuses personnes.

- des étudiants inquiets de leur avenir et préoccupés des moyens nécessaires à leur formation,
- des travailleurs déterminés, engagés avec leur famille dans une grève longue. Ils ont peur de voir modifiées à la baisse les prestations sociales qui sont leur seule sécurité face à l'avenir,
- des travailleurs, avec ou sans emploi, qui manifestent pour réclamer d'être considérés comme des acteurs des réformes qu'on s'accorde à reconnaître comme nécessaires,
- des personnes gênées dans leur vie familiale, mises en difficulté dans leur vie professionnelle ; pourtant certains ont exprimé leur solidarité et leur sympathie aux grévistes,
- un peu partout des personnes ont pris la parole, individuellement ou collectivement pour suggérer des solutions à la crise, proposer des réformes, envisager des évolutions plus justes.

Nous avons vu et entendu des remises en question sur la vie et les finalités de notre société.

Comment à travers les institutions qui bougent, maintenir des solidarités vitales entre tous les citoyens ?

- La sécurité sociale permet à chacun quels que soient ses moyens financiers d'avoir accès à tous les soins disponibles. Sans elle, beaucoup ne pourraient plus se soigner. Elle s'est progressivement organisée, depuis ses origines, grâce à de multiples débats. Elle doit franchir un nouveau seuil pour se réformer. Comment se traduira la solidarité qui la fonde ? Qui financera ? À côté des salariés, n'est-il pas juste que les profits et l'argent de la spéculation apportent leur part ?
- Les services publics permettent à chacun d'avoir sa part des biens sociaux créés et gérés par la collectivité. Comment tout en assurant une gestion rigoureuse, garantir des services de qualité, ne pas sacrifier au seul critère de la rentabilité, et pénaliser ainsi la population la plus pauvre ?

– Les citoyens aspirent à être responsables : il est légitime qu'ils soient associés aux choix qui définissent les finalités de la vie en société et leur mise en place. À côté des experts et des hommes politiques, ils veulent manifester leurs responsabilités. Les corps intermédiaires, les associations collectives, les syndicats, les partis politiques favorisent cette participation.

– La société française, avec beaucoup d'autres pays d'Europe et du monde vit des mutations importantes. La situation actuelle nous appelle à redéfinir nos raisons de vivre ensemble. Dans un monde où le taux de croissance diminue et où le chômage devient endémique, la solidarité exige un meilleur partage des biens culturels, économiques et financiers générés par notre société pour que chacun ait sa part de reconnaissance sociale et sa dignité respectée.

À travers les cris, les paroles, les prises de positions de beaucoup de jeunes, d'hommes et de femmes, nous avons entendu des angoisses et des incertitudes face à l'avenir. Pour un grand nombre, il est préoccupant. Déjà aujourd'hui en France, plusieurs millions d'hommes et de femmes, de jeunes et d'enfants sont exclus de la vie sociale, n'ayant plus accès aux biens indispensables pour vivre : le travail, le logement, les soins. Ces personnes n'ont pas souvent les moyens de se faire entendre, elles sont isolées et sans poids réel dans la société.

À nos yeux, leur visages habitent la conscience de beaucoup : que deviennent ces hommes et ces femmes frappés d'exclusion ? Combien seront-ils demain ? Qui seront-ils ? Vous ? Nous ? Vos enfants ?

Ces événements nous invitent à nous rappeler l'Évangile.

Comment dans une situation, où l'humain est tellement engagé, ne pas nous laisser rejoindre par Dieu lui-même ? Dieu, en effet, est venu à la rencontre des hommes, sur leur terrain. Par la personne de Jésus, à Noël, il manifeste à nos yeux sa tendresse et son amour pour chaque homme.

Jésus a choisi sa façon d'être homme au milieu de nous : sa vie fut animée par un amour de l'autre aussi fort que l'amour d'un frère ; sa préférence est allée aux enfants, aux pauvres et aux pécheurs. La qualité évangélique de la vie sociale est jugée à ce critère : que fais-tu de ton frère qui a faim, qui est pauvre, malade, étranger, emprisonné ?

Depuis ce jour où Jésus est venu habiter parmi nous, des hommes et des femmes se sont laissés habi-

ter par son Esprit. Ils sont de ceux qui aujourd'hui encore, veulent construire une société de solidarité effective, de justice sociale, d'accueil de l'étranger, un monde de paix sans vainqueur, ni vaincu.

La tâche est immense. Chacun est appelé à y apporter son énergie, ses capacités, ses idées, ses propositions, sa foi. Tous sont invités à prendre part à la construction de cette terre où règne l'amour et où triomphe la vie. À travers les conflits, les tensions, les risques, les échecs, les difficultés pour enfanter un monde nouveau, l'Évangile nous propose un chemin de création et de réconciliation, un horizon toujours ouvert sur l'avenir, une espérance à partager.

Jésus confie à notre liberté le choix des décisions qui permettent d'emprunter ce chemin. Il en appelle à notre responsabilité pour inventer l'avenir. Saurons-nous choisir ce qui favorise l'amour entre tous les hommes, ce qui construit la justice, ce qui respecte la dignité et favorise l'insertion de ceux que la société marginalise ?

La crise présente ravive ces questions radicales. Croyants, laissons-nous transformer par les appels de l'Évangile. Avec tous les hommes de bonne volonté, unissons nos efforts pour que viennent des jours de justice et de paix.

25 décembre 1995

Daniel LABILLE, *évêque de Soissons,*
président du Comité épiscopal de la Mission
en Monde ouvrier,
Marcel PERRIER,
évêque auxiliaire de Chambéry, membre du Comité.

L'Église dans le monde

La culture française au sein de l'Église

Conférence du cardinal Paul Poupard

À l'occasion du cinquantenaire de la fondation du Centre d'Études Saint-Louis-de-France à Rome, par Jacques Maritain, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, le cardinal Paul Poupard, président du Conseil pontifical de la Culture, a prononcé, le 25 novembre, la conférence ci-après (*) :

Nous célébrons le cinquantenaire de la fondation du *Centre d'Études Saint-Louis-de-France* à Rome par Jacques Maritain, nommé par le Général de Gaulle ambassadeur de France auprès du Saint-Siège. Ces cinquante premières années d'activité sont pour nous un motif de joie et de reconnaissance pour le travail culturel de très haute tenue intellectuelle qui s'y accomplit et notre très vive gratitude va au regretté et inoubliable Père Darsy, l'initiateur de 1945 à 1967, et à vous, cher Père de la Brosse, qui dirigez le Centre depuis 1967. Cher Père, nous vous félicitons de tout cœur pour ces riches et fécondes années et nous vous remercions d'avoir fait de ce Centre un Centre incomparable, connu par ses intervenants et ses auditeurs dans le monde entier et attestant indissociablement par son exceptionnel rayonnement, le renom conjoint de la France et de l'Église. Vous témoignez avec éloquence, en digne fils de saint Dominique et vrai frère de saint Thomas, de votre amour de la culture française et de l'Église. « Notre position, dites-vous, est austère, assez exigeante, maintenant le cap sur la pensée religieuse française » (*Revue de l'Union des Français de Rome*, avril 1995, p. 21). Vous nous conduisez ainsi au cœur de la question que vous m'avez demandé d'aborder ce soir à cette tribune où vous m'avez si souvent fait l'honneur et l'amitié de me convier depuis un quart de siècle.

(*) Texte original français.

Nous nous souvenons tous de la question cruciale posée par le Pape Jean-Paul II dès son arrivée en terre française, lors de son premier voyage apostolique en notre pays : « France, Fille aînée de l'Église, es-tu fidèle aux promesses de ton Baptême ? ». Et Jean-Paul II précise sa question, quelques heures plus tard, avec une insistance nouvelle, devant les évêques de France : « Le christianisme n'appartient-il pas au génie de votre nation ? ».

La haute estime de son prédécesseur Paul VI pour la culture française est bien connue. Voici trente ans, il me confiant, au terme de la mise au point de son discours en français devant l'Assemblée des Nations Unies à New-York, dont il s'enchantait, et il me le rappelait dans un dernier entretien quelques semaines avant sa mort : « Le français exerce la magistrature de l'universel ». Pie XII soulignait : « Répandre sur le monde la vérité, la justice, la bonté, l'amour, dans la lumière : telle est la noble mission de la vraie France. Encore faut-il qu'elle fasse briller chez elles ces dons divins dans l'ordre et la paix ». Tel est le jugement, mais aussi comme un avertissement, que lançait Pie XII en 1946.

Je voulais lui faire écho ce soir, en évoquant quelques-uns de ces acteurs qui ont fait l'éclat et la grandeur de la France, l'honneur et la fierté de l'Église. Je présenterai ces témoins de la culture française au sein de l'Église, comme une galerie de portraits de famille, la famille de France au sein de l'Église, avec son apport spécifique dans la politique, les arts, les sciences, les lettres, et la sainteté, en particulier la Sainteté de l'intelligence.

I. Foi et politique

La culture française marquée par la foi a sans nul doute suscité, depuis le baptême de Clovis voici quinze siècles, une certaine manière d'être politique, de *Clovis* à Robert Schuman.

La Gaule romaine est divisée, l'hérésie arienne sévit dans le midi, le schisme règne à Rome avec l'antipape Laurent. Providentiellement, les Francs sont restés païens, donc étrangers aux doctrines hérétiques. Vainqueur à Soissons, Clovis restituée à saint Rémi un vase sacré, première marque de son respect pour les évêques. Il cultive des relations admiratives avec sainte Geneviève. L'influence de son épouse, la reine sainte Clotilde, est prépondérante, mais, même après la victoire de Tolbiac en 496, Clovis ne se convertit toujours pas.

Sa conversion est une démarche lente, graduelle et réfléchie, une authentique conversion sous la double influence de l'évêque saint Rémi et l'ermite saint Vaast. Le roi bute sur le mystère d'un Christ crucifié et en même temps tout-puissant : le valeureux guerrier victorieux ne peut accepter cette humiliation, cette faiblesse d'un Dieu vaincu. Il lui faut pour l'accepter, et ce sera bien français, la double intelligence de la foi et du cœur, la relation personnelle à un Dieu dans la prière et la réflexion dans sa langue maternelle. Les fêtes en l'honneur de saint Martin à Tours, avec les guérisons extraordinaires, et les manifestations de foi des fidèles le bouleversent et emportent sa décision. Il est baptisé solennellement à Reims, la nuit de Noël, et ce Baptême transforme l'histoire : suivi des autres rois européens, Clovis devient le chef de file d'une longue lignée de princes chrétiens, réalité historique plus belle que la légende des siècles.

Dès lors, à travers des événements providentiels, c'est l'État qui crée la nation française et non, comme en d'autres pays, la nation qui crée l'État. Sans trop forcé l'anachronisme, Pie XI pourra dire avec acuité : « Le grand évêque saint Rémi jetait les bases d'une société chrétienne lorsque, baptisant Clovis, il baptisait la nation française elle-même ».

Celle-ci, à vrai dire, avait déjà reçu l'Évangile et porté ces géants dans l'esprit et de la la foi que son *saint Irénée de Lyon*, premier évêque théologien en notre pays, *saint Hilaire de Poitiers*, théologien de la Trinité, *saint Honorat* et *saint Césaire d'Arles*, du monastère de Lérins, cette pépinière l'évêques, qui permettra au Concile d'Orange II en 529 de commencer à préciser la doctrine sur la grâce et le péché originel, et dont la Règle monastique ne sera supplantée que par celle de saint Benoît. Pétri d'Écriture sainte, Césaire aimait à dire « Comme notre corps meurt s'il n'est pas alimenté, ainsi notre âme s'éteint si elle ne reçoit pas la Parole de Dieu ». Dès lors, la Bible imprègne lentement mais durablement la culture française. Victor Hugo lui-même ne cessera de puiser dans ce prodigieux réservoir d'images.

Passons, d'une enjambée, au XIII^e siècle qui brille de l'éclat de nombreux saints. *Saint Louis* règne sur le pays de 1236 et 1270. Homme d'État incomparable, son souci légendaire de justice et de paix, éclate dans les manuels scolaires les plus laïcisés. Création du parlement de Paris, d'un corps de contrôleurs qui surveillent les fonctionnaires et corrigent leurs abus, interdiction des guerres privées et du duel judiciaire, rigueur monétaire : ces décisions courageuses favorisent la paix intérieure, le progrès économique, le développement urbain et finalement l'autorité royale. La vie privée du roi en tout point exemplaire est même quasi-monastique par la place donnée au jeûne et à la prière. Son *Testament*, qui témoigne de sa délicate humanité et de sa charité héroïque envers les faibles, a dignement pris place parmi les Lectures de l'Office divin

de l'Église lors de la réforme liturgique du Pape Paul VI. Avec saint Louis, la fonction royale acquiert en France un surplus de sacré qui traverse victorieusement les siècles et la sainteté laïque entre dans les palais nationaux.

Le mystère de *sainte Jeanne d'Arc* dans sa mission surnaturelle au cœur du temporel marque l'histoire de France de telle manière que les non-croyants eux-mêmes la reconnaissent comme exemplaire dans une mémoire étonnamment vivante ; j'en fus le témoin émerveillé en présidant les fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans. Avec elle, le pays se réunit, se fédère contre l'envahisseur. Pittoresque, la savoureuse réponse de Jeanne est porteuse d'une vérité profonde : « Dieu hait-il les Anglais ? ». Non pas, répond la Pucelle, mais il les préfère chez eux. Et ils ne lui en tiennent pas rigueur. Savez-vous quel est le saint le plus populaire en Grande-Bretagne, dont la statue est dans toutes les églises ? Aussi étonnant qu'il paraisse, c'est sainte Jeanne d'Arc ! Et si nous faisons remarquer à nos amis anglais qu'ils l'ont tout de même brûlée, ils répondent bien sûr que non, que les responsables sont les Français, à savoir l'évêque de Beauvais, Cochon, de sinistre mémoire. Notre héroïne nationale est aussi vénérée par nos amis russes que par les Américains et quatre fois cité dans le *Catéchisme de l'Église catholique* : elle dépasse le saint Curé d'Ars, saint Maxime le Confesseur et même saint Ignace de Loyola ! Symbole du rayonnement de Jeanne, choix délibéré et éclairant de l'Église, dont elle affirmait avec tant de force et de clarté : « De Jésus-Christ et de l'Église, m'est avis que c'est tout un ».

Un nouveau saut de plusieurs siècles, pour vérifier que la sève est toujours vivante.

Robert Schuman, « Père de l'Europe », était, selon l'expression de Pierre Pfimlin, un « homme de vie intérieure, que les circonstances ont poussé sur la scène du monde ». Toute sa vie fut le service d'un « homme consacré » (le socialiste André Philip). D'une ténacité pugnace, rien ne pouvait l'empêcher d'accomplir ce qu'il estimait être le meilleur. Adversaire résolu d'un laïcisme réducteur, il lutte victorieusement pour que l'Église retrouve une pleine et réelle liberté d'action dans un État laïc. Schuman était de ces hommes d'État pour qui la laïcité n'est pas le laïcisme et une démocratie s'honore et se conforte de l'apport conjoint de ses diverses familles spirituelles.

Lorsque j'ai reçu le Prix Robert Schuman à Strasbourg, j'ai voulu le citer : « L'Europe ne saurait se limiter à la longue à une structure purement économique. Il faut qu'elle devienne aussi une sauvegarde pour tout ce qui fait la grandeur de notre civilisation chrétienne. Une telle mission culturelle sera le complément indispensable et l'achèvement d'une Europe, qui jusqu'ici a été fondée sur la coopération économique. Elle lui confèrera une âme, un anoblissement spirituel et une véritable conscience commune ».

Avec celle de Robert Schuman, j'ai eu aussi la joie de postuler l'ouverture de la cause de béatification d'*Edmond Michelet*, ce résistant de première heure, inspiré par Péguy, déporté à Dachau dont il est le saint laïque sans peur et sans reproche. Ministre de la République, il concilie sans dichotomie sa vie privée de chrétien et sa vie publique d'homme d'État. Son ami Malraux, agnostique en quête de transcendance dont il partageait les fulgurations étonnantes sur la foi au sortir d'un conseil des ministres du Général de Gaulle, – c'est de Michelet lui-même que je tiens cette confiance – l'a parfaitement portraituré en cette formule lapidaire : « Il a été toute sa vie l'aumônier de la France ». Cet hommage authentiquement laïc symbolise de nos jours mêmes le rayonnement d'une culture politique aussi millénaire que le vieux chant venu du fond des âges : « Catholique et français toujours ».

II. Foi et arts, sciences et lettres

La culture est l'expression incarnée dans l'histoire de cette identité qui constitue l'âme d'un peuple. Elle façonne l'âme d'une nation qui se reconnaît dans des valeurs, s'exprime dans des symboles, communique par des signes.

L'admiration contemple émerveillée la *floraison de l'art* médiéval, roman, gothique, la foi de tout un peuple pour les yeux et le cœur. Cluny, Le Puy, Paray-le-Monial, Fontenay, Saint-Germain-des-Prés, Notre-Dame-de-Jumièges, Fontevault, Conques, Vézelay, Saint-Nectaire, Saint-Sernin de Toulouse, Saint-Bertrand-de-Comminges, Saint-Martin-du-Canigou, et, pour le gothique, Notre-Dame de Paris, Reims, Saint Denis, Sens, Amiens, Bourges, Chartres, Rouen, Saint-Denis, Strasbourg... Après le roman, le gothique, le *temps des cathédrales* est ce temps lumineux qui arrache la nation à la pénombre des millénaires et ouvre leur pesanteur à la lumière de la grâce. Ces miroirs de pierre restituent le dur labeur des hommes, transfiguré dans cet art épris de beauté éternelle. Long, patient, tenace effort, parfois de huit, voire de douze générations successives. Construire une cathédrale, c'est donner une âme à la société. Nos cathédrales sont prières, s'exclamaient, la voix vibrante d'émotion, le cardinal Eugenio Pacelli, futur Pie XII, sous les voûtes de Notre-Dame : « Au milieu de la rumeur incessante de la ville, parmi l'agitation des affaires et des plaisirs, dans l'âpre tourbillon de la lutte pour la vie, Notre-Dame, toujours seraine en sa calme et pacifiante gravité, semble répéter sans relâche à tous ceux qui passent : *Orate Fratres*. Priez mes Frères. Elle semble, dirais-je volontiers, être elle-même un *Orate Fratres* de pierres, une invitation à la prière ». Appel même pour les non-croyants, présence transcendante, mystérieuse source de paix indicible, de silence intérieur et de douceur ineffable.

Le temps des cathédrales prolonge le *temps des Abbayes*. Le monachisme médiéval a créé une véri-

table identité culturelle : *ora et labora*. Il a préservé de l'oubli et parfois de la perte irréparable, les grands textes antiques. Les Bénédictins, par leur lent, aride, persévérant, patient travail de copistes ont sauvé de la disparition les trésors de la pensée. La Congrégation de saint Maur, avec Dom Mabillon, a donné au travail intellectuel ses lettres de noblesse.

Le *monde des sciences* n'est pas en reste. Il n'est pas hors de propos de le rappeler en notre temps qui court après le temps : l'horloge fut inventée ou du moins perfectionnée, aux alentours de l'an 1000, par Gerbert d'Aurillac, plus connu sous le nom de Sylvestre II. Inventeur d'un orgue à vapeur, il construit un globe terrestre et écrit un Traité sur l'astrolabe, tout en enseignant la dialectique. Cet esprit curieux et ouvert, dont nous célébrerons bientôt le millénaire, illustre le climat intellectuel exceptionnel de l'époque.

La vraie culture est humble et se moque de l'inculture. De la pléiade de grands *savants* qui ont honoré la culture française au sein de l'Église, du *bienheureux Alcuin*, au chirurgien *Ambroise Paré* et à ce prodigieux inventeur que fut *Ampère* (†1836), je ne retiens volontairement qu'un épisode savoureux. Lors d'un voyage en train, un jeune étudiant voit son voisin, âgé réciter son chapelet. Pris de pitié, il explique à cet esprit rustique que l'essor des sciences va supplanter la religion et apporter toutes les solutions désirables. Après un long discours, écouté avec attention et patience, le jeune homme désireux d'adresser quelques textes scientifiques pour corroborer ses dires, demande au vieil homme son adresse. Celui-ci, dans un grand sourire, lui tend sa carte de visite. L'étudiant se tait et lit, stupéfait et abasourdi : « *Louis Pasteur*, de l'Académie française, Paris ».

Du monde des sciences, évoqué à grands traits, j'en viens aux *lettres* avec le XVII^e siècle, « le grand siècle des âmes » comme l'appelait Daniel Rops.

Pascal, selon le beau livre de Romano Guardini, « le drame de la conscience chrétienne » : Port-Royal, l'apologiste enflammé, l'ennemi des jésuites laxistes et de la casuistique exagérée, le mystique et les trois ordres de grandeur : la distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité » (*Pensées*, n. 793). Pascal est déchiré, partagé entre le don total au Christ et sa propre grandeur dans le siècle. Cet esprit génial meurt comme un pauvre. L'éclat de ses *Pensées* rayonne le Dieu caché dont la révélation mystérieuse en Jésus-Christ est celle d'un mystère d'amour. « Dieu seul parle bien de Dieu » (*Pensées*, n. 799). « L'homme passe infiniment l'homme » (*Pensées*, n. 434).

Cornille et *Racine* l'expriment au théâtre, *Bossuet* et *Fénelon* dans la chaire, avec le même génie et le même éclat contrasté. Esprit rigoureux, Bossuet puise aux sources de l'esprit de finesse français et l'Aigle de Meaux porte haut la clarté de la langue : « L'Église, c'est Jésus-Christ continué, répandu et communiqué »

travers le temps et l'espace ». Tout est dit. Et pourtant son compagnon et adversaire Fénelon le complète : « L'Église seule, malgré les tempêtes du dehors et les scandales du dedans, demeure immortelle. Pour vaincre, elle n'a pas d'autre arme que la Croix de son Seigneur ». Sous sa plume, les mots prennent une saveur de vécu riche d'émotion contenue.

Très longtemps ignoré, découvert en 1842 par le bibliothécaire de Saint-Laurent-sur-Sèvre, le *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge de saint Louis Marie Grignon de Montfort*, traduit en plus de quarante langues, connaît un immense retentissement, jusqu'en notre temps magique, où un jeune employé de Solvay à Cracovie, appelé à un grand avenir, le méditait au cœur de la nuit nazie. Prédicateur et missionnaire infatigable de l'Ouest de la France, le Père de Montfort, par ses cantiques populaires composés sur des airs profanes, que j'ai chantés dans mon enfance angevine, pratiquait l'inculturation avant la lettre.

Nous parlons de *Notre-Dame* : « Toute terre chrétienne est une terre mariale, mais cette vérité prend un relief saisissant quand on évoque l'histoire de la France », écrivait Pie XII aux cardinaux et évêques de France en 1957. L'ancien adage *Regnum Galliae, regnum Mariae* est très assuré. Depuis les premiers siècles jusqu'à notre temps, Irénée et Eucher, Hilaire et Anselme, Bernard et François de Sales, et beaucoup d'autres docteurs ont célébré Marie et contribué à promouvoir son culte. Dès le XIII^e siècle, la Sorbonne proclame Marie conçue sans péché. Les monuments sacrés attestent l'antique dévotion : 34 cathédrales jouissent du titre de la Vierge Mère de Dieu. Selon la tradition, Clovis édifie sur les ruines d'un temps païen, les fondements de l'église Notre-Dame, achevée par son fils Childebert. Charlemagne construit plusieurs églises dédiées à Marie. Pie XI dira : « La Vierge Mère en personne, trésorière auprès de Dieu de toutes les grâces, a semblé, par ses apparitions répétées, approuver et confirmer la dévotion du Peuple français ». La Consécration du royaume de France à Marie par le pieux roi Louis XIII est commémorée selon son Vœu chaque année. « Marie, selon le titre de son Assomption dans le ciel, principale patronne de toute la France », selon les termes de la Lettre apostolique *Galliam Ecclesiae filiam, La France fille de l'Église*, du Pape Pie XI, en 1922. Partout dans le monde, Notre-Dame de Paris et Notre-Dame de Chartres, la Médaille Miraculeuse de la rue du Bac et le pèlerinage de Lourdes témoignent de manière incomparable du rayonnement de la culture française au sein de l'Église.

Au lendemain de la tourmente révolutionnaire, l'influence de *Chateaubriand* fut considérable. Son apologétique romantique renverse les préjugés, bouleverse l'opinion. Le *Génie du christianisme* célèbre sa grandeur, ses beautés, ses mérites dans tous les domaines de l'activité humaine. Tout un chacun peut désormais

se dire catholique sans passer pour un rustre ignorant. Car « il n'y a point de honte à croire avec Newton et Bossuet, Pascal et Racine ».

Notre XX^e siècle, parmi tant d'autres, en donne l'impressionnant témoignage. *Charles Péguy*, chantre incomparable du pèlerinage du peuple de France vers Notre-Dame de Chartres :

« Ainsi nous naviguons vers votre cathédrale,
Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre
Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux
Mille ans de votre grâce ont fait de ces travaux
Un reposoir sans fin pour l'âme solitaire ».

Chantre de Notre-Dame, Péguy célèbre aussi le mystère de Pierre. J'aime redire ces mots du Poète, que j'ai placés en exergue de mon ouvrage sur le Pape :

« Et nous sommes tombés dans le filet de Pierre,
Parce que c'est Jésus qui nous l'avait tendu ».

Là encore, tout est dit. « C'est embêtant, dit Dieu, quand il n'y aura plus ces Français. Il y a des choses que je fais, il n'y aura plus personne pour les comprendre... ». Y aura-t-il un temps sans Français ?

Paul Claudel, arraché au baigne matérialiste, retrouve la Foi à Notre-Dame un soir de Noël 1886. Une tentative de vie monastique à Ligugé en 1900 le marque profondément. Diplomate réaliste et poète mystique, l'auteur de *Partage de midi* et de *L'annonce faite à Marie*, porte au théâtre et ses faiblesses, et sa foi qui éclaire tout d'un sens spirituel. *Le Soulier de satin, les Cinq Grandes Odes, L'Art poétique* chantent Dieu présent en toute chose, en tous lieux. Dans ses longues promenades et ses *Conversations dans le Loir-et-Cher*, il rumine l'Écriture sainte comme la seule Parole qui vaille, cette Parole dont Léon Bloy nous a restitué toute l'incandescence de lave volcanique.

Ennemi juré de la tiédeur, le *Mendiant ingrat* vomit la religion mesquine des bien-pensants au nom du radicalisme du Christ. *Léon Bloy*, en visionnaire, décrypte en tout événement un de ces signes des temps que depuis lors, le Pape Jean XXIII nous a habitués à scruter. Son cri d'angoisse et d'espérance nous transperce : « Il n'y a qu'une tristesse : c'est de n'être pas des saints ». Et je dédie cette fulgurante pensée aux féministes de notre temps : « Plus une femme est sainte, plus elle est femme ».

Romancier et polémiste, *le chrétien Bernanos*, si justement relu par Urs von Balthasar, de sa voix fraternelle et véhémement, dénonce *les Grands Cimetières sous la lune*, la religion du progrès, escroquerie de l'espérance, l'avilissement des valeurs, la dévaluation des mots et il fustige, avec *L'Imposture*, les catholiques mondains. L'honneur, la fidélité, le sens de la tradition, le sacrifice, ne sont pas de vains mots ni des concepts creux. Ses héros, les saints, Mouchette, le Curé de campagne, vivent une expérience de dérélition, une

kénose qui les configure à l'agonie du Christ du *Dialogue des carmélites*. Son inspiration, il la puise dans son amour de l'Église: «Je ne vivrai pas cinq minutes hors de l'Église, et si l'on m'en chassait, j'y rentrerais aussitôt, pieds nus, en chemise la corde au cou». Notre Église est celle des saints, de la Vierge Marie «au visage d'enfant», et de l'immense cohorte des pauvres remis à la «douce pitié de Dieu». *La liberté: pour quoi faire?* Cette question abyssale continue de nous tarauder... Car le «seul malheur au monde est de ne pas savoir assez aimer». Mais la déréliction de la paroisse morte de *Monsieur Ouine* et l'abîme du désespoir *Sous le soleil de Satan* s'engloutissent dans un océan de miséricorde: «Tout est grâce».

Si les troubles parfums des *Fleurs du mal* ne cessent, comme chez *Julien Green*, de nous fasciner de leur beauté ténébreuse, *François Mauriac*, de la *Pharisienne* à *Thérèse Desqueyroux*, pourrait reprendre lui aussi en un parfait contraste la confiance de *Marcel Pagnol* qui, avec *Marius*, a toujours du cœur dans son jeu provençal savoureux: «J'ai mis un sermon dans la plupart de mes films et pièces...». Ainsi va, contrastée, la culture française au sein de l'Église. La clarté, le style enchanteur et savoureux de Pagnol s'y conjuguent avec l'ardeur âpre et tourmentée de mon ami le Poète métaphysique et mystique, le regretté *Pierre Emmanuel*, fustigeant notre culture «obsédée par la poursuite de l'avoir» et qui «ne sait plus ce que signifie le mot être». «Les gens ont faim de l'être. Toute éducation est la découverte d'un héritage. Du sens de cet héritage, naît l'amour. Sans verticale, l'homme s'effondre». «L'athéisme est l'hiver du monde; la foi en est le printemps».

Poète, dramaturge, memorialiste, romancière, polémique, la culture française au sein de l'Église est aussi historienne. *Daniel Rops*, dont *l'Histoire sainte, Jésus en son temps* et *l'Histoire de l'Église de Jésus-Christ* ont un retentissement universel, Daniel Rops fut l'ami de Jean XXIII. Jacques Maritain et Jean Guitton le furent de Paul VI. Et Jean-Paul II me confiait, voici quelques semaines: en un an, j'ai perdu deux grands amis et ils étaient français l'un et l'autre: Jérôme Lejeune et André Frossard.

Jérôme Lejeune, le combat pour la vie. «Dieu existe, le j'ai rencontré». *André Frossard*. Polémiste né, cet écrivain de génie nous a donné un autre chef d'œuvre, qui, comme les *Dialogues* de Jean Guitton *Avec Paul VI*, a fait le tour du monde: *N'ayez pas peur*, recueil d'entretiens avec le Pape Jean-Paul II. Son talent de polémiste, sa plume flamboyante et acérée, ses paroles scintillantes, son style iconoclaste, il les a mis, dans sa *Défense du Pape*, au service de Jean-Paul II et de l'Église, comme un chevalier antique qui défend son prince des attaques injustes d'une horde de détracteurs barbaresques.

La culture française au sein de l'Église, en notre temps tragique et angoissé, où Sisyphe puis Narcisse

succèdent à Prométhée, c'est aussi cette littérature d'âpre combat face à une vague médiatisée qui déferle et semble engloutir son héritage de sagesse venu du fond des âges. «France, fille aînée de l'Église, es-tu fidèle à ton alliance avec la Sagesse éternelle?». C'est la question posée, voilà déjà quinze ans, par Jean-Paul II au Bourget, dans sa mémorable homélie à la Messe du peuple de Dieu.

III. La France, mère des saints

La France est la «mère des saints», selon la belle expression d'un Pape qui lui aussi aima beaucoup notre pays, au point de déclarer qu'«il regrettait de n'être français que par le cœur», Benoît XV.

Premier moine venu de Pannonie et devenu évêque de Tours, fondateur de l'Abbaye de Ligugé en 361, premier monastère en Gaule centrale et foyer actif d'évangélisation, *saint Martin* fut le premier à être vénéré comme un saint sans être martyr. Quatre cent quatre-vingt cinq communes et trois mille six cent soixante sept paroisses portent son nom, et les manuels laïques de nos écoles continuent à diffuser l'image du saint militaire qui partage son manteau en deux un jour d'hiver pour en offrir la moitié à un mendiant qui était nu: le Christ.

Humble fils de saint Benoît, disciple de saint Martin à travers les âges, *Bernard de Clairvaux* reprend leur idéal de vie austère, de méditation de la Parole de Dieu, de travail manuel, de vie commune dans le silence interrompu par le chant très pur d'une liturgie sobre et recueillie. Lutteur de Dieu par la plume et le glaive de la Parole de Dieu, avec la fougue du chevalier et la patience persévérante du moine, Bernard rappelle à tous les exigences du radicalisme évangélique, fussent-ils rois, évêques ou même Pape! Pour lui, la prière est action et ne saurait s'en séparer. Bâtitteur de la chrétienté, initiateur de l'art médiéval, agronome de l'Europe, inventeur du premier parlement européen par le Chapitre général des moines, défenseur de l'orthodoxie, apôtre des laïcs, fondateur de Clairvaux, il est le fervent cithariste de Notre Dame, «Étoile de la mer, et le nom de la Vierge était Marie», et le chantre mystique de l'amour de Dieu: «Qui ne sait pas le grec ne comprend pas celui qui parle grec; qui n'aime pas, ne comprend pas le langage de l'amour». Apparue, presque en réaction aux riches flamboyements de Cluny, l'art cistercien, tout de simplicité et d'intériorité, comme la liturgie monacale dont il est le cadre, rend visible l'invisible: art paisible de foi simple et recueillie, où l'ombre tempère la lumière et où l'espace et le volume sont accueil de la Présence de Dieu revêtue d'un manteau de beauté». *Ultimus inter patres, sed primis certe non impar*: «Dernier des Pères, mais comparable aux plus grands», selon l'expression de Mabillon reprise par Pie XII dans son Encyclique sur saint Bernard,

homme de pacification mais prédicateur de la croisade, *Doctor egregius, Doctor illustris* (Innocent III), le docteur melliflue, pour Henri Bremond dans son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, « est ce saint exceptionnel qui influe aujourd'hui sur notre vie autant que saint Augustin ».

Le saint évêque de Genève, *François de Sales*, par son humanisme d'une douceur inimitable, où culture et foi forment une symbiose indissociable, comme son imitateur italien, saint Alphonse-Marie de Liguori, « voulait faire des saints des cochers de fiacres », de « la compagnie des soldats, la boutique des marchands, la cour des princes, le ménage des gens mariés ». Ses *Lettres spirituelles*, de cette onction salésienne irremplaçable, aident l'âme à cheminer aimablement et doucement vers Dieu. « Une vérité qui n'est pas charitable procède d'une charité qui n'est pas véritable », « on attrape plus de mouches avec une pincée de miel qu'avec un baril de vinaigre ». Seul Docteur de l'Église qui ait écrit en Français, Patron des écrivains et de la presse catholique, cet apôtre de la sainteté au quotidien, dont la maman de Gian Battista Montini lisait chaque jour une page en français à ses enfants – je tiens la confiance de son jeune frère, dans la maison familiale de Brescia – est un lointain précurseur de l'enseignement du Concile Vatican II sur le caractère universel de la vocation à la sainteté.

De tous les saints français, son contemporain et grand ami, *Monsieur Vincent*, comme nous l'appelons familièrement, est sans doute le plus populaire avec Jeanne d'Arc et Thérèse de Lisieux. Il n'est guère d'église française qui ne conserve sa statue, aussi vénérée que ses *Filles de la Charité* sont aimées. « Le pauvre peuple meurt de faim et il se damne ». Ce cri d'angoisse de Monsieur Vincent transcrit dans son amour des pauvres la double marque de son génie, la charité qui en notre temps inspire la création, par Mgr Rodhain, du populaire *Secours catholique*, et la formation des prêtres.

C'est un humble prêtre, chargé d'une minuscule paroisse française qu'il a fait connaître au monde entier, qui est donné comme exemple et patron à tous les prêtres du monde : le *saint Curé d'Ars*.

Plus cachée encore et plus rayonnante, la petite *Thérèse de Lisieux* est sans doute celle qui porte le plus loin en notre temps le visage aimé de la France. « Au cœur de l'Église, ma mère, je serai l'Amour ». Cette confiance de la carmélite de Lisieux n'émane pas d'une mièvre confite en dévotion, mais d'une âme trempée par l'épreuve du doute, qui témoigne de la force de l'amour évangélique, de la compassion mystique pour le monde de l'incroyance. Comme le confie à Mère Agnès : « Ce qui s'impose aujourd'hui à mon esprit, c'est le raisonnement des pires matérialistes ». Alors que depuis son enfance, elle avait grandi dans la paisible certitude de vivre un jour auprès de Dieu, tout un coup « tout a disparu ». Une conviction lui permet

de persévérer et demeurer fidèle : elle est aimée. Avec vaillance, elle affronte l'angoisse liée à la mort, le drame de l'humanisme athée. Dieu existe-t-il et existe-t-il un paradis ? Sans la foi, nous confie-t-elle, je me serais suicidée. Elle retourne la situation : elle vit l'état de ténèbres pour les incroyants eux-mêmes, par amour. En cette petite carmélite sans expérience, déficiente de santé, à la culture modeste, Dieu choisit ce qui est le plus faible pour confondre les forts. L'Amour, un amour crucifié, un amour immolé, un amour infini : « On obtient tout de Dieu, autant qu'on en espère ».

IV. La pensée française aujourd'hui, ou la sainteté de l'intelligence

Je ne puis conclure sans évoquer ici avec une particulière émotion, la haute et emblématique figure de *Jacques Maritain*, dont Etienne Gilson disait : « Il a su créer un climat spirituel comparable à celui du XIII^e siècle, où chacun disait la vérité d'une manière telle, qu'aussitôt dite, elle cessait de lui appartenir ». Jacques Maritain, croyant et penseur engagé, « maître des arts de la pensée, de la vie et de la prière » comme le décrivait Paul VI qui me le fit connaître à la clôture du Concile voici trente ans, ne cessa de combattre « un christianisme décoratif », pour promouvoir une « foi réelle, pratique, vivante ». « Croire en Dieu signifie, écrivait-il, vivre de telle manière, que la vie ne pourrait être vécue si Dieu n'existait pas, loin de « ces chrétiens pour qui, savoir que le Christ a racheté le monde, est une information de même type noétique que savoir que la température était ce matin de 12 degrés centigrade ». Thomiste engagé, l'auteur de *l'Humanisme intégral* sut à Mexico donner à l'UNESCO naissante l'inspiration nécessaire pour assurer, aussi loin du sectarisme que du scepticisme, dans le respect du pluralisme des cultures, une présence qualifiée aux préoccupations angoissantes de notre temps. Inspirateur à la fois avec René Cassin de la *Déclaration universelle des Droits de l'Homme*, et avec Jean Guitton du *Message aux intellectuels et aux hommes de la pensée* à la clôture du Concile, Jacques Maritain est de ceux qui virent en mai 68 un signal d'alarme devant un déficit d'espérance. Il ressentit profondément l'immense attente de jeunes, leur soif d'idéal et leur besoin de témoins. « La société dans laquelle ils se préparaient à vivre était leur implacable ennemie... », car « la jeunesse contemporaine a été systématiquement privée de toute raison de vivre ». Une philosophie qui fonde l'existence ; une foi qui porte à l'héroïsme, forte, qui mérite d'engager sa vie, toute sa vie.

Lacordaire répétait : « La vérité ne gouverne les esprits qu'à condition de les conquérir sans cesse ». « Il faut jeter dans le monde qui pense un ferment chrétien » ajoutait Mgr d'Hulst, fondateur et premier Recteur de l'Institut catholique de Paris où Jean-Paul II

venu le visiter, il m'en souvient, le 1^{er} juin 1980, reprenait ses paroles. Quelques témoins encore, voulez-vous, de cet effort de pensée française en notre temps.

Tout d'abord, un religieux humble et effacé, comme caché derrière ses nombreuses publications scientifiques : *Marie Joseph Lagrange*, un savant et un croyant. Celui qui disait de lui : « Je n'ai pas un talent suffisant pour rendre par moi-même des services à l'Église dans l'ordre scientifique », allait devenir le patron des exégètes, selon les mots de Jean-Paul II : « Un pionnier qui a su opérer les discernements nécessaires sur la base de critères sûrs ». Face au drame intellectuel de la critique rationaliste, son ambition est d'arracher son arme à l'ennemi, pour retourner au profit du croyant l'instrument intellectuel qui semblait une menace contre la foi. Il fonde en 1890 la fameuse *École biblique de Jérusalem*, puis en 1892 la *Revue biblique*. Ses principes sont maintenant unanimement admis de l'exégèse historico-critique. Au sein des épreuves qui ne lui ont pas manqué, sa fidélité à l'Église fut exemplaire et il gardait dans son cœur l'approbation reçue de Léon XIII, non comme une garantie administrative, mais comme une expérience spirituelle irréversible. En 1907, il écrivait à saint Pie X : « Il ne me suffit pas d'obéir aux ordres de Votre Sainteté, je suis bien résolu à considérer même ses désirs comme des ordres. Si donc Votre Sainteté estime préférable que je cesse de m'occuper d'études bibliques, j'y renoncerai à l'instant sans hésiter, je ne suis pas de ceux qui se soumettent... et qui continuent ». En 1923, le Père Lagrange aura une émouvante entrevue avec saint Pie X qui le félicita de sa loyale et prompte soumission à l'Église et l'exhorta à poursuivre ses travaux dans le même esprit. Il se souvenait qu'il avait reçu enfant la bénédiction du saint Curé d'Ars ; il priait sa parente sainte Marguerite Marie de qui il attendait un renouveau de dévotion au Sacré Cœur. « Tout est bien quand on a quelque chose à souffrir » écrivait-il en 1912. Sa fidélité, il la puisait dans la prière, particulièrement devant le Saint Sacrement, selon l'émouvant témoignage de son disciple Mgr de Solages, et singulièrement la récitation du rosaire. Il remettait tout à Dieu : « Nous avons créé un mouvement, d'autres en cueilleront les fruits : il nous suffit d'avoir travaillé pour Dieu ».

« Un laïc au service de l'intelligence de la foi » ou « la sainteté de l'intelligence », *Maurice Blondel*... le philosophe d'Aix, nous montre la merveilleuse harmonie qui existe entre la nature et la grâce, entre la raison et la foi, et nous fait comprendre le prix divin de la vie. Il fut « exemplaire par le dynamisme unificateur de sa démarche, son réalisme, son sens de l'essentiel » (Paul VI). Le Pape Jean-Paul II écrit dans la Lettre autographe du 19 février 1993 que j'ai eu le privilège de remettre à Mgr Bernard Panafieu, pour le Centenaire de *L'Action* : « Dans sa pensée et sa vie, Blondel sut faire coexister la critique la plus rigoureuse et la re-

cherche philosophique la plus courageuse avec le catholicisme le plus authentique, en puisant aux sources de la tradition dogmatique, patristique et mystique » dans la « double fidélité à certaines exigences de la pensée philosophique moderne et au magistère de l'Église ». Philosophe qui ne craint pas d'aborder les questions décisives de la vie humaine, morale et spirituelle ; théologien capable d'exprimer le donné révélé pour éclairer les fidèles mais aussi les non-croyants. Son ex-libris en témoigne : *per ea quae videntur et absunt, ad illa quae non videntur et sunt*. Par ce qui se voit et qui n'est pas, à ce qui ne se voit pas mais qui est. Maurice Blondel a vécu intensément ce qu'il a pensé : comme nos trois cardinaux théologiens contemporains.

Jean Daniélou, Henri de Lubac, Yves-Marie Congar, théologiens et aussi éditeurs en particulier les grandes collections de *Sources chrétiennes* et *Unam Sanctam*. C'est là sans nul doute l'un des apports irremplaçables de la culture française au sein de l'Église, ce travail immense accompli par les auteurs des grandes collections. À la suite de l'œuvre titanique de l'Abbé Migne, le *Dictionnaire de Théologie catholique*, le *Dictionnaire de la Bible* et son *Supplément*, le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, le *Dictionnaire de droit canonique*, l'*Histoire de l'Église* de Fliche et Martin et le *Dictionnaire de spiritualité*.

Le même Paul VI, qui me demandait de veiller à compléter ses Collections, selon les rythmes de publication, venait, le 1^{er} juin 1964, l'occasion du huitième centenaire de Notre-Dame de Paris, déclarer à Saint-Louis-des-Français : « Dans la pastorale et la liturgie, comme dans les sciences sacrées, les noms français se présentent nombreux à notre esprit, ces hommes qui se signalent par la valeur de leurs travaux, et qui ne sont pas étrangers, en collaboration féconde avec leurs évêques, au bon succès du Concile. Si la France cuit le pain intellectuel de la chrétienté, ce pain est partagé de mille façons dont le Pape se réjouit et vous félicite. Il y a chez vous comme une effervescence, un aiguillon permanent qui suscite dans le domaine religieux comme en celui des choses profanes, une réflexion sans cesse approfondie, peut-être parfois sans assez d'égards pour la valeur des institutions chrétiennes, qui demandent certes à être adaptées aux exigences de notre temps, mais n'en demeurent pas moins indispensables au rayonnement de l'Évangile ».

Ces paroles pourraient être longuement commentées, mais il me faut conclure. Je le ferai brièvement. Comment faire de cette Commémoration, pour honorer la requête du Père de la Brosse, « une étape dynamique et prospective sur l'avenir de la culture française dans l'Église de demain » ?

Sainteté du politique, sainteté de l'intelligence et sainteté populaire, chefs d'œuvre des lettres, des arts et des sciences, éclat de la pensée, la culture française depuis quinze siècles brille d'un vif éclat au sein de

l'Église, jusqu'en ce couchant de ce siècle dont le crépuscule obscur nous fait espérer l'aurore d'un nouveau millénaire.

Monsieur l'ambassadeur,

En présentant vos Lettres de créance au Saint-Père, vous avez vous-mêmes mentionné « l'action du Centre de Saint-Louis-de-France – fondé il y a cinquante ans par Jacques Maritain – qui apporte une contribution non négligeable à la vie intellectuelle de la Rome pontificale ». Et vous avez rappelé combien « la grande tradition française de spiritualité – au XVII^e siècle notamment – n'a pas peu contribué à façonner le style même et l'exigence qui caractérisent la vie intellectuelle française ». Et, après avoir souligné que « le christianisme a toujours imprégné l'histoire et les entreprises de notre pays », vous avez aussi marqué combien « l'époque actuelle – il faut en convenir – oppose à la foi de l'Église et aux valeurs humaines des défis plus graves que ceux d'autrefois ».

Cher Père de la Brosse, vous vous en souvenez, voici presque déjà un quart de siècle qu'à votre demande, le 29 mars 1973, j'évoquais moi-même à cette même tribune, « notre situation culturelle présente qui manifeste avec acuité la crise profonde des évidences et des crédibilités, la dispersion du sens dans les domaines cloisonnés du savoir, la contradiction et la discontinuité entre les diverses références culturelles, la contestation de systèmes, le soupçon des représentations, le refus des dogmatismes systématiques et totalisants, de la part d'un monde moderne dont la pente culturelle s'inscrit en opposition tacite ou décidée avec le message des Béatitudes » (P. Poupard, *Église et Cultures*, éd. SOS, Paris, 1980, p. 25).

La culture française occupe sans nul doute dans l'Église une place originale et ce Centre d'études lui-même en témoigne dans sa singularité irremplaçable. Personne mieux que vous, mon cher Père, ne pourrait l'illustrer en feuilletant l'étonnant catalogue de vos invités et de ceux du Père Darsy, votre incomparable prédécesseur. Éminents prélats et illustres agnostiques, savants et artistes, poètes et écrivains, philosophes et théologiens, pasteurs et fidèles, religieux et laïcs se sont succédés depuis un demi-siècle à cette tribune. Contrastés dans leur message, mais unis par une indéniable connivence dans l'expression d'une manière d'être et de penser incontestablement française, et en rapport d'intériorité ou d'extranéité, mais toujours en référence, fût-ce pour la contester, avec l'inspiration évangélique qui a partie liée avec notre culture depuis quinze siècles.

Au vrai, la culture française depuis des siècles est traversée d'une tension vive, souvent larvée, parfois exacerbée, entre les fils de Pascal et les fils de Voltaire, les fervents de Paul Claudel et les disciples de Michel Foucault. « Comment pouvaient-ils se comprendre, écrit Pierre-Henri Simon en 1971, – il s'agit

d'Arthur et de Nathalie, dans la *Sagesse du Soir* – au temps de Gabriel Marcel et de Jean-Paul Sartre, séparés qu'ils étaient par la faille d'une culture ? » (Éd. du Seuil, p. 211). *Le drame de l'humanisme athée* n'est pas seulement un beau titre classique de la culture française au sein de l'Église, c'est aussi l'interrogation poignante qui ébranle l'Église de France, aux avant-postes de l'Église. « Une foi qui ne devient pas culture est une foi qui n'est pas pleinement accueillie, entièrement pensée et fidèlement vécue », écrivait Jean-Paul II dans sa *Lettre autographe* de création du Conseil pontifical de la Culture, dont il me confiait la charge voici treize ans déjà. Peut-être pensait-il à la France en l'écrivant ? Il est de fait que la culture française n'est pleinement elle-même que lorsque la foi s'y épanouit et lui donne, au cœur de sa finitude, un surcroît de plénitude.

Depuis quinze siècles, la sève évangélique a fécondé la culture française, dont les chefs d'œuvre ont enrichi l'Église. Depuis cinq siècles, foi et culture aussi se sont affrontées en des débats où l'intelligence n'a jamais totalement déserté des deux camps. Mais lorsqu'elle semble s'épuiser dans sa fonction critique, par ailleurs indispensable, le génie qui l'habite paraît se lasser, et une foi sans culture s'anémier dans une culture sans foi.

Les crises de la culture française sont aussi des crises de la culture chrétienne. Mais, comme le mot le suggère, la crise est une étape décisive dans l'évolution d'un organisme. Elle peut se solder par un échec ou se dénouer dans une intégration nouvelle allégée des éléments caducs et enrichie d'une nouvelle sève. En notre post-modernité empreinte de morosité – où sont les *Trente Glorieuses* de Fourastié ? – le charme discret de la nostalgie nous envahit. Mais nous saurons transformer le défi en point d'appui et le risque en chance : « L'avenir est entre les mains de ceux qui auront su donner aux générations de demain des raisons de vivre et d'espérer » (*Gaudium et spes*, 31, 3).

Le Saint-Père, quant à lui, en vous répondant, Monsieur l'ambassadeur, le 13 novembre dernier, s'est plu avec noblesse à définir les Français comme « héritiers d'une riche tradition humaniste ».

Ce sera ma conclusion. Nous sommes décidément des héritiers. Serons-nous aussi des ancêtres ?! ■

Vers une vision commune du Mystère trinitaire

Réflexion du Père Boris Bobrinskoy

Le 13 septembre dernier, le Conseil pontifical pour l'Unité des chrétiens rendait public un texte de « Clarification » sur « les traditions grecque et latine concernant la procession du Saint-Esprit » (DC 1995, n° 2125, p. 941-945). Le P. Boris Bobrinskoy, théologien orthodoxe, en fait l'analyse suivante (*) :

La conscience orthodoxe ne peut que se réjouir du désir de S.S. Jean-Paul II, exprimé le 29 juin dernier en présence de S.S. Bartholomée I^{er}, de voir clarifiée la doctrine de la procession du Saint-Esprit, afin d'éliminer une des causes dogmatiques majeures du conflit entre l'Église orthodoxe et l'Église catholique. C'est dans un esprit d'ouverture, de dialogue, de compréhension qu'il convient d'évaluer le contenu de la mise au point doctrinale parue dans *l'Osservatore Romano* du 13 septembre dernier. Une première référence faite dès le début de ce document, à la déclaration de la Commission mixte internationale de dialogue théologique entre l'Église catholique romaine et l'Église orthodoxe (en date du 6 juillet 1982) est importante, car elle reconnaît la valeur des travaux de cette Commission, à l'encontre des récentes déclarations officielles tant du Saint-Père que du cardinal Ratzinger qui les passaient sous silence :

« Sans vouloir encore résoudre les difficultés suscitées entre l'Orient et l'Occident au sujet de la relation entre le Fils et l'Esprit, nous pouvons déjà dire ensemble que cet Esprit qui procède du Père (Jn 15, 26), comme de la seule source dans la Trinité et qui est devenu l'Esprit de notre filiation (Rm 8, 15), car il est aussi l'Esprit du Fils (Ga 4, 6), nous est communiqué, particulièrement dans l'Eucharistie, par ce Fils sur lequel il repose, dans le temps et dans l'éternité (Jn 1, 32) ».

De fait, l'essentiel y est dit : que l'Esprit procède du Père « comme de la seule source dans la Trinité », qu'il est « l'Esprit de notre filiation » et qu'il est communiqué par le Fils « sur lequel il repose dans le temps et dans l'éternité ».

(*) Texte dans BSS, 22 novembre.

Dès le début, le document publié par *l'Osservatore Romano* affirme avec une netteté et une vigueur exceptionnelles la « valeur conciliaire, normative et irrévocable, comme expression de l'unique foi commune de l'Église et de tous les chrétiens, du Symbole professé en grec à Constantinople en 381 par le deuxième Concile œcuménique » et rappelle qu'« aucune profession de foi propre à une tradition liturgique particulière ne peut contredire cette expression de la foi enseignée et professée par l'Église indivise ».

Lisant ces lignes, on pourrait même s'étonner que la question reste encore posée d'un désaccord dogmatique entre nos Églises. Quand le texte dit encore que « le Saint-Esprit tire son origine du Père seul de manière principielle, propre et immédiate », n'y reconnaît-on pas le langage du saint Patriarche Photius qui affirmait dans sa *Mystagogie du Saint-Esprit* que le Saint-Esprit procède « du Père seul » ? Cette formule tellement décriée par l'apologétique romaine fut suivie unanimement par toute la dogmatique orthodoxe, depuis saint Grégoire Palamas, saint Marc d'Éphèse et jusqu'à nos jours.

Le document de *l'Osservatore Romano* rappelle très justement la différence de sens entre l'« *ekporeusis* » (« procession », en grec) et la « *processio* » (« *provenance* », en latin). Le premier terme est réservé au mystère de l'origine éternelle du Saint-Esprit, procédant du Père, tandis que le second a un sens générique plus large indiquant toute provenance divine, dans le temps et dans l'éternité. C'est ainsi que le quatrième Évangile parle du Fils étant « venu du Père » (en latin « *procedere* »).

De là, le malentendu fatal. La théologie orthodoxe suit très fidèlement l'élaboration trinitaire des Cappadociens qui distinguent les propriétés « naturelles », communes aux trois Hypostases, et les propriétés « hypostatiques » qui constituent le « comment » intransmissible de chacune dans leur unicité. La distinction entre « procession » (*ekporeusis*) de l'Esprit et la « procession » (*processio*) commune au Fils et à l'Esprit est donc fondamentale et elle est rappelée très clairement dans la mise au point romaine.

C'est à partir de là que le texte semble minimiser la portée et la gravité des affirmations latines courantes selon lesquelles le Saint-Esprit procéderait éternellement du Père et du Fils. Les références au IV^e Concile du Latran (1215) et surtout au II^e Concile de Lyon (1274) ne sont guère satisfaisantes, malgré l'exégèse lénifiante du *Catéchisme de l'Église catholique*. Celui-ci édulcore les affirmations abruptes de ces Conciles sur la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils comme d'un seul principe. Pour la théologie orthodoxe, le Père ne peut être avec le Fils l'unique principe de la procession du Saint-Esprit.

Un autre point important dans l'élaboration du document de *l'Osservatore Romano*, c'est le rôle du Saint-Esprit dans l'économie du salut et dans la christologie. C'est là une toute nouvelle vision de la pneumatologie qui se présente enfin à nous dans un document

romain. Je suis convaincu que le rôle de l'Esprit Saint dans le mystère du Christ est déterminant pour la théologie de la procession éternelle du Saint-Esprit et que là est le lieu de la véritable convergence des pneumatologies de l'Orient et de l'Occident.

En effet, non seulement le Christ promet et envoie l'Esprit – ce qui, si l'on isole cette assertion, risque de mener à une vision filioquiste unilatérale –, mais l'Esprit repose sur le Christ. À son tour, Jésus Lui est obéissant. Plus encore, l'Esprit « prépare » l'Incarnation, la venue du Fils éternel dans le monde à travers toute l'histoire sacrée et la succession des alliances. Tout cela ressort bien du texte romain, mais les conclusions à en tirer ne sont pas assez nettes. Il me semble que la notion de « repos dans l'Esprit » en Jésus dans le temps et dans l'éternité offre une solution nouvelle et satisfaisante à la question des relations du Fils et de l'Esprit Saint.

Un dernier point qui ne ressort pas du document romain mais qui me paraît important, c'est la notion de « simultanéité » de l'origine éternelle du Fils et de l'Esprit. Saint Grégoire de Nysse disait que l'Esprit « accompagne » le Fils dans son origine éternelle. Saint Jean Damascène proposait l'image de la simultanéité de la parole et du souffle, l'un structurant l'autre, l'autre animant le premier.

C'est ainsi que la doctrine trinitaire de saint Augustin pêche avant tout par la méthode théologique elle-même, c'est-à-dire par une démarche « binaire » qui fait noétiquement se succéder les provenances du Fils et de l'Esprit. Dans un premier temps, il pose la génération du Fils en faisant silence sur l'Esprit. Dans un second temps, il affirme la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils « comme d'un seul principe ».

Deux démarches « successives » qui contredisent gravement toutes deux le principe fondamental d'un langage « ternaire » adéquat au mystère trinitaire. Selon ce langage, on ne peut parler d'une Hypostase divine sans la poser « immédiatement » en relation avec les deux autres, car chacune porte les autres en elle et constitue un pôle de leur unité commune.

Enfin, la notion de l'Esprit reposant sur le Fils est d'une importance majeure pour la vision même de notre salut, car c'est le même Esprit qui repose sur le Fils et qui nous rend conformes, nous aussi, au Fils et qui nous divinise.

Pour conclure, j'ai vraiment le sentiment que le souffle de l'Esprit agit et nous conduit à une vision commune du mystère trinitaire, vécu dans l'œuvre salvifique du Christ et actualisé dans son Corps qu'est l'Église. En celle-ci, l'Esprit repose et à son tour l'Église le communique comme un feu pour embraser le monde.

À partir de cette expérience renouvelée du « repos de l'Esprit » dans le Fils incarné et dans les fils déifiés au sein du Corps du Christ qu'est l'Église, tous nos différends, tant théologiques (primauté, infailibilité, etc.) que pratiques, s'amenuiseront et tendront à disparaître. ■

Déclaration finale du III^e Congrès mondial des « Mouvements pour la vie »

À l'initiative du Conseil pontifical pour la Famille, le troisième Congrès mondial des « Mouvements pour la vie » s'est tenu à Rome, du 2 au 4 octobre dernier. Les participants ont adopté la déclaration finale suivante (*) :

En tant que responsables de Mouvements pour la vie de tous les continents de notre terre, nous avons représenté des millions d'hommes et de femmes de diverses races, cultures et religions, activement engagés dans la défense de la cause de la vie humaine. Conscients de nos graves responsabilités, nous affirmons tout d'abord nos convictions, avant d'adresser un avertissement urgent et un appel à l'action à toute l'humanité.

Nous croyons en la vie !

1.1. Avec le Pape Jean-Paul II, nous célébrons la Bonne Nouvelle de la vie proclamée dans la Lettre encyclique *Evangelium vitae* (EV). Avec lui, nous affirmons avec joie : « La vie est toujours un bien » (EV, 34). Nous sommes convaincus que tous les êtres humains possèdent une dignité innée. Ils sont des personnes d'une valeur unique et ils ont donc le droit de vivre.

1.2. Nous nous sommes engagés à défendre et à promouvoir ce droit à la vie et la valeur et la dignité inhérentes à la personne humaine, de sa conception jusqu'à sa mort naturelle.

1.3. Nous affirmons donc le droit de tout être humain à : une conception naturelle ; à son identité propre et à son héritage génétique, qui ne doit pas être troublé par des manipulations ou des expériences qui violent les droits humains ; à être élevé par ses parents dans une famille stable ; à une mort naturelle, libre de toute menace d'euthanasie.

1.4. Nous sommes convaincus que violer le droit à la vie, à commencer par tuer l'enfant non encore né,

(*) Texte original anglais dans *l'Osservatore Romano* du 22 novembre. Traduction et titre de la DC.

mène à cette société violente de la « guerre du puissant contre le faible » (EV, 12).

1.5. Nous sommes convaincus que la vraie libération des femmes se produit quand elles redécouvrent leur dignité et leur rôle en tant que porteuses de vie, qui ont le souci du plus faible et du plus vulnérable (cf. EV, 99). Nous affirmons que les femmes sont des éducatrices à la paix, à l'amour, la justice et la vérité.

1.6. Dans notre engagement pour la vie, nous sommes impliqués dans un combat plus large et plus profond qui traverse toute l'histoire humaine. C'est le combat entre la culture de vie et la culture de mort.

La menace de la culture de mort

2.1. Alors que nous approchons du troisième millénaire, le combat entre la vie et la mort entre dans une crise. Solidaires du Pape Jean-Paul II, nous mettons en garde toute personne contre ce qu'il a appelé la « culture de mort ».

2.2. Tout autour de nous, cette culture de mort fait une guerre sans répit à la race humaine. Ses acteurs sont riches et puissants; ils sont actifs dans les gouvernements, les organisations internationales, les médias, dans l'éducation et l'industrie. Les victimes de leur « conspiration contre la vie » sont ceux qui se trouvent être le plus sans défense, des êtres humains innocents: ceux qui ne sont pas encore nés, les pauvres, les malades, les handicapés et les personnes âgées (cf. EV, 12).

2.3. La culture de mort consiste en une totale incompréhension de la vraie nature de la personne humaine, en une négation de la dignité innée des personnes. La vérité sur la personne est clairement affirmée par les religions chrétienne, juive, musulmane et aussi par d'autres religions. Elle est proclamée par le Pape Jean-Paul II dans *Evangelium vitae*. Le refus de cette vérité est la cause d'une crise de la morale. Un individualisme égoïste et une idée fausse de la liberté brisent la famille et la société, et ouvrent la porte à d'autres crimes contre l'humanité.

2.4. Avec la plus grande urgence, comme un avertissement à l'humanité, nous dénonçons les activités de la culture de mort.

– Le droit à la vie de tout être humain est en effet nié dans de nombreux pays. Sans ce droit fondamental, les « droits de l'homme » ne sont que ce qu'accordent les autorités publiques.

– Le droit inaliénable du mari et de son épouse à transmettre la vie est mis à mal et ignoré (cf. *Charte des droits de la famille*, art. 3).

– Lors des Conférences internationales des Nations Unies qui se sont tenues au Caire (1994), à Copenhague et à Pékin (1995), certaines nations ont essayé d'imposer une sorte de « droit » international à l'avortement (cf. les *Réserves* du Saint-Siège à ces Conférences).

– Des organisations de contrôle de la population, étroitement liées aux industries œuvrant pour la contraception et l'avortement, travaillent continuellement à éliminer des personnes plutôt qu'à résoudre les problèmes de pauvreté par le développement.

– La stérilisation féminine et masculine est de plus en plus largement répandue, souvent mise en œuvre par des institutions publiques de santé, parfois promue par la ruse, et destinée aux pauvres et aux personnes handicapées mentales.

– Des méthodes chimiques d'avortement, comme la pilule RU 486 et ce que l'on appelle les « vaccins anti-grossesse », élimineront silencieusement des millions d'êtres humains innocents et inconnus, tandis qu'elles ont des effets à long terme, encore inconnus, sur les mères. C'est bien là la « guerre chimique » contre ceux qui ne sont pas encore nés (cf. *Centesimus annus*, 39). L'avortement chimique « absolu » ainsi des hommes de leur responsabilité dans ce crime contre l'humanité.

– Faire de l'avortement un « choix » des femmes prive souvent des hommes de leur droit à la paternité.

– Il est presque impossible de distinguer entre certaines méthodes de contraception et d'avortement (cf. EV, 13). Les femmes et les hommes ont le droit de savoir si oui ou non ils courent le risque de mettre à mort leur enfant non encore né, comme aussi d'être informés des « effets secondaires » nuisibles des contraceptifs.

– L'expérimentation sur les embryons et certaines méthodes de procréation artificielle détruisent des êtres humains non encore nés comme aussi le respect dû à la vie nouvelle.

– On fait souvent un mauvais usage du diagnostic prénatal pour justifier des avortements (cf. EV, 63).

– Nier la valeur de la vie des enfants non encore nés mène à l'infanticide, ou le facilite. En certains pays, l'infanticide se répand, et il est spécialement dirigé contre les petites filles et les enfants handicapés.

– À l'école et dans les médias, les jeunes sont souvent la cible d'une éducation sexuelle contre la vie, qui sépare la sexualité de l'amour et de la famille. Les droits et les responsabilités des parents sont souvent ignorés et, en certains pays, l'avortement est même proposé par des cliniques liées aux écoles.

– Après avoir répandu l'avortement partout dans le monde, les agents de la culture de mort sont en train d'introduire de manière systématique la légalisation de l'euthanasie (cf. EV, 64).

– Les mêmes acteurs de la culture de mort sont activement impliqués dans le contrôle eugéniste de la population, usant de l'avortement sélectif, de l'infanticide, de l'euthanasie et, bientôt, de la manipulation du code génétique humain.

– Les personnels de santé impliqués dans l'avortement et l'euthanasie deviennent des agents de mort plutôt que des personnes qui guérissent et soignent.

L'Évangile de la vie : un appel à l'action

3.1. Face à ces menaces convergentes, nous appelons tous ceux qui aiment la vie humaine à se mobiliser dans ce combat décisif entre la vie et la mort.

3.2. Nous appelons à l'action spécialement par les moyens suivants :

– L'enseignement de la vérité sur la personne, de la véritable anthropologie de la dignité innée et des droits de tous les êtres humains ;

– Les efforts pour restaurer partout une protection légale, très forte et dépourvue d'ambiguïté, du droit à la vie des enfants non encore nés, des handicapés et des personnes âgées ;

– Une plus grande solidarité avec les mères, y compris l'aide préventive pour les femmes sur lesquelles s'exerce une pression afin qu'elles recourent à l'avortement, de la part des services d'aide aux femmes enceintes, et un souci marqué par la compassion à l'égard des femmes qui ont eu recours à l'avortement ;

– L'éducation des pères, afin qu'ils assument leurs responsabilités et encouragent les mères, qui sont porteuses d'une vie nouvelle ;

– L'aide apportée aux parents afin qu'ils exercent leur droit d'éduquer leurs enfants en famille, dans un amour chaste et fidèle ;

– Une éducation systématique des enfants et des jeunes en faveur de la vie, dès les premières années, en famille, à l'école, à l'université et dans les mouvements de jeunesse ;

– Alerter les femmes et les hommes sur les méthodes contraceptives qui, en fait, procurent des avortements prématurés ;

– Un souci plein de compassion à l'égard des mourants, que ce soit en famille ou dans les hospices, pour les protéger de l'euthanasie ;

– La protection légale de l'identité génétique de tous les êtres humains ;

– La protection légale de la conscience de tous ceux qui travaillent dans les services de santé, les pharmaciens et autres, qui choisissent la vie plutôt que la mort, en accord avec l'éthique d'Hippocrate ;

– L'éducation en matière de bioéthique du personnel soignant et des étudiants en médecine, et l'accès d'experts qui se prononcent en faveur de la vie aux Comités et Commissions de bioéthique ;

– La promotion à la base des méthodes naturelles de régulation de la fertilité, et la création d'un fonds équitable pour des recherches ultérieures sur ces méthodes scientifiquement prouvées ;

– Un plus grand encouragement donné aux programmes porteurs d'une culture de vie dans le processus démocratique ;

– Un accès équitable aux médias des mouvements pour la vie, et la fin des mensonges, des préjugés et des fausses représentations ;

– Un plus grand encouragement des jeunes dans leurs activités en faveur de la vie et de projets éducatifs ;

– La fourniture d'informations sur les intérêts financiers qui profitent de la culture de mort ;

– La dénonciation des faussetés de l'idéologie concernant la population, et la révélation de l'identité et des activités des organisations qui promeuvent la culture de mort.

3.3. Les questions et la politique concernant la population peuvent être résolues par une vraie justice, la solidarité internationale et le développement, accompagnés de méthodes naturelles de régulation de la fertilité, lorsque celles-ci sont employées pour des raisons sérieuses. Tout en reconnaissant le problème, en certaines régions, de l'accroissement très rapide d'une population sans ressources adéquates, nous ne devons pas oublier la menace d'un « hiver démographique » qui apparaît dans les pays où il y a plus de cercueils que de berceaux.

3.4. Nous appelons tous ceux qui sont mêlés à la culture de mort à s'en libérer. Nous vous invitons à réfléchir sur les idéologies totalitaires de notre siècle, qui ont causé la mort de millions de personnes, et sur la nouvelle culture de mort à laquelle vous participez (cf. *EV*, 20). Nous en appelons à vous : choisissez la vie !

3.5. Nous demandons à toutes les femmes de reconnaître leur dignité innée et de s'engager à protéger et à chérir la vie de l'enfant non encore né. En travaillant avec les hommes, les femmes sont les vraies porteuses de vie et de paix.

3.6. Nous demandons à tous les hommes politiques, juristes et législateurs, de travailler courageusement à l'élaboration de lois justes qui garantissent le droit à la vie de tous les êtres humains, de la conception à la mort naturelle.

3.7. Nous demandons à tous de se joindre à nous pour bâtir une nouvelle culture de la vie humaine. « L'Évangile de la vie est pour la cité des hommes. Agir en faveur de la vie, c'est contribuer au renouveau de la société par la réalisation du bien commun » (*EV*, 101).

3.8. Nous remercions le Pape Jean-Paul II de son enseignement, spécialement pour *Evangelium vitae* qui inspire des personnes de toutes religions. Nous avons confiance que les Conférences épiscopales et les diocèses répondront à son appel. Nous souhaitons aussi que tous les chrétiens et les membres des autres religions soient encouragés à renouveler leur engagement en faveur de la vie humaine.

3.9. Nous remercions tous ceux qui travaillent infatigablement à la noble cause de la protection de la vie humaine. Nous remercions spécialement le Conseil pontifical pour la Famille qui nous a réunis pour ce Congrès historique en faveur de la vie. Puisse-t-il susciter des congrès nationaux, régionaux et locaux, pour coordonner et renforcer les efforts divers et complémentaires de tous les mouvements en faveur de la vie.

3.10. Nous confions notre travail à Dieu tout-puisant, le Seigneur, Celui qui aime et qui donne la vie car, sans prière, le combat spirituel ne peut pas être gagné.

3.11. Avec une grande joie, nous renouvelons notre engagement de servir le bel Évangile de la vie, un Évangile de libération. En ce moment critique, nous demandons à tous de se joindre à nous pour défendre et promouvoir ce don précieux de Dieu: le don de la vie humaine! ■

Bouddhisme et christianisme : convergences et divergences

*Déclaration finale d'un colloque
interreligieux à Taiwan*

**Le Conseil pontifical pour le dialogue
interreligieux a tenu un colloque
du 31 juillet au 4 août 1995
dans un monastère bouddhiste de Taiwan.
Plusieurs maîtres bouddhistes
et le cardinal Francis Arinze ont participé
au colloque. La déclaration finale
que nous publions ci-dessous donne un
aperçu des convergences et des divergences
entre bouddhistes et chrétiens (*) :**

1. Au vu du désir mutuel ressenti par les bouddhistes et les chrétiens de se rencontrer au niveau international, le Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux a organisé un colloque bouddhiste-chrétien dans les locaux de l'ordre bouddhiste Fo Kuang Shan à Kaohsiung, Taïwan, du 31 juillet au 4 août 1995. Le colloque sur le thème « bouddhisme et christianisme, convergences et divergences », a rassemblé dix intellectuels bouddhistes et dix chrétiens, venant du Japon, de Taiwan, du Sri Lanka, des États-Unis et d'Italie. Inhérentes au succès du colloque ont été l'atmosphère de prière, l'observation monastique rigoureuse,

(*) Texte français dans *Églises d'Asie*, 1^{er} novembre.

l'hospitalité généreuse de la communauté et la sérénité du lieu. De plus, l'ordre bouddhiste Fo Kuang Shan a prêté une collaboration efficace au cheminement sans heurt de ces journées.

L'ordre du jour du colloque incluait quatre sujets : la condition humaine, le besoin de libération, la réalité ultime et le Nirvana, Bouddha et le Christ, le détachement personnel et l'engagement social. Vivant ensemble pendant cinq jours, lisant les contributions et discutant les croyances et valeurs des deux traditions, participant à des dialogues en groupes plus restreints, les participants bouddhistes et chrétiens ont pu arriver à une compréhension réciproque plus profonde des convergences et divergences des deux religions. En communiquant ce qui avait le plus de valeur sur le plan religieux dans leurs cœurs et leurs esprits, les participants du colloque sont arrivés à un respect mutuel plus profond pour leurs traditions réciproques. Beaucoup de malentendus ont été clarifiés par ce processus de dialogue et il y a eu une réelle croissance pour chacun dans la perception et l'appréciation de la religion de l'autre.

2. La condition humaine et le besoin de libération

Bouddhisme et christianisme s'accordent à reconnaître que la condition humaine est en quelque sorte imparfaite, et admettent la possibilité d'une transformation positive. L'approche bouddhiste de la condition humaine est d'examiner l'expérience humaine, d'en présenter une analyse précise, et une méthode pratique qui amène à la libération. L'analyse bouddhiste traditionnelle affirme que l'énergie du karma enracinée dans l'ignorance et l'attachement à soi sont les causes de la souffrance humaine et du mal. Les bouddhistes proposent un chemin hautement moral, une pratique de méditation profonde, et une grande sagesse comme remèdes à cette condition. Selon la tradition chrétienne, chaque être humain est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Cependant, nous expérimentons les limites non seulement à cause de notre statut de créatures mais aussi par suite des conséquences du péché originel. Cet héritage produit des limitations causées par l'ignorance, la concupiscent, l'aliénation de soi, des autres et de Dieu, et même la mort. Au cœur de l'histoire chrétienne du salut, se trouve le mystère pascal de la Passion, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, mystère à travers lequel la condition humaine est définitivement transformée et participe à la vie divine de la grâce.

3. La réalité ultime et l'expérience du Nirvana

Dans leurs traditions respectives, bouddhisme et christianisme proposent un idéal concret de perfec-

tion humaine. Pour les bouddhistes, cet idéal comporte un équilibre subtil, dans l'oubli de soi, pur et détaché, entre une sagesse éveillée et un engagement de compassion dans le monde. Bien que la nature précise du Nirvana ne puisse pas s'exprimer facilement, sa réalisation comporte à la fois une libération de soi et la liberté de vivre pleinement pour le bien des autres. Enraciné dans la révélation biblique et accompli dans la personne de Jésus-Christ, l'idéal chrétien est toujours vu dans une perspective théiste. En tant que pèlerins sur la terre, les chrétiens sont appelés à trouver la perfection dans l'union avec Dieu. Cette union est une participation dynamique et commune dans la vie du Dieu trinitaire. Puisque Dieu est lumière et amour, cette perfection comporte à la fois l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Cette vie d'amour est nourrie par la parole de Dieu et les sacrements.

4. Bouddha et le Christ

Une divergence importante entre les deux traditions se trouve dans les compréhensions respectives des figures de Bouddha et du Christ. Il a été clarifié que le Bouddha est un être humain « illuminé » qui nous montre la perfection de l'être-Bouddha (parfait oubli de soi manifesté comme pureté, compassion et sagesse) et donne aux gens l'espérance qu'ils peuvent eux-mêmes atteindre cet idéal. L'être-Bouddha qui peut être accompli est la condition positive de l'intégralité humaine et la liberté caractérisée par l'amour, la compassion, la joie sympathique, et l'affinité, qui font que l'on peut vivre pleinement pour le bien des autres. Un grand mouvement historique est né (la Sangha) avec un message de libération spirituelle pour tous les êtres sensibles. Il fut aussi compris plus clairement que, pour les chrétiens Jésus-Christ est la manifestation de la volonté salvatrice de Dieu, l'incarnation de la seconde Personne de la Trinité, apportant une fois pour toutes la lumière du salut dans le monde pour toute l'humanité. Par la grâce de cet Événement « qui illumine toutes les personnes » (Jn 1, 9), la signification de l'histoire individuelle et humaine est révélée. Dans la mort et la résurrection de Jésus-Christ, l'amour infini et la miséricorde de Dieu, source du salut, sont aussi révélés. Cet événement central du salut du monde a culminé dans le don du Saint-Esprit à la Pentecôte. L'Église est alors née comme rassemblement de tous les peuples de toutes les langues et de toutes les races pour être la famille de Dieu sur la terre.

5. Détachement personnel et engagement social

Le lien entre pratique spirituelle et engagement social a été pour les chrétiens et les bouddhistes un sujet

de dialogue, mais aussi une occasion de collaboration. Pour les bouddhistes, plus l'esprit est purifié et plus profondes sont la sagesse et la compassion. Dans la sérénité de l'esprit, ils essayent d'amener la paix dans le monde en appliquant les enseignements du Bouddha à leur contexte personnel et social. Il a été noté que Bouddha lui-même s'était engagé dans une mission de renonciation à soi et avait conseillé à ses disciples de vivre de la même manière pour leur bien-être et celui du peuple. Dans l'esprit des enseignements du Bouddha, dans le détachement et la compassion, les bouddhistes d'aujourd'hui s'engagent pratiquement dans de nouvelles formes de service social et spirituel. Dans l'histoire récente du christianisme, il y a eu un renouveau de l'engagement traditionnel pour la justice sociale qui est compris comme inséparable de la vie de foi. C'est le détachement enseigné par Jésus-Christ qui rend quelqu'un libre d'actualiser la libération qu'il a gagnée pour tous. La dimension sociale de cette libération invite le chrétien à se dévouer consciemment et totalement à une vie de charité et de service des autres, avec une option préférentielle pour les pauvres, et développe une perception particulière de l'environnement global.

6. Les participants bouddhistes et chrétiens du colloque ont aussi reconnu qu'ils se réunissaient dans un monde déchiré par les divisions, la pauvreté et l'injustice, la violence et la guerre, l'érosion des valeurs spirituelles et la destruction de la nature. Ils ont réaffirmé le besoin des religions aujourd'hui de promouvoir une transformation personnelle et sociale pour amener un monde plus paisible. Finalement, il y a eu une prise de conscience qu'un dialogue vrai en profondeur peut renforcer une impulsion créative pour travailler ensemble à une authentique amitié interreligieuse pour une unité plus grande entre tous les peuples et nations. L'espoir des participants est que cette réunion nous rendra capables de grandir dans la connaissance et l'expérience de nos traditions propres et celles des autres, ouvrant ainsi la possibilité d'autres rencontres à divers niveaux, locaux, nationaux et internationaux. ■

La majorité de nos demandes sont restées sans réponse

Lettre de la Conférence épiscopale du Vietnam au Chef du gouvernement

La Conférence épiscopale du Vietnam a adressé la lettre suivante, le 1^{er} octobre, à M. Vo Van Kiêt, chef du gouvernement de la République socialiste du Vietnam (*) :

Hanoi, le 1^{er} octobre 1995

MONSIEUR,

Du 26 septembre au 2 octobre 1995, les évêques du Vietnam se sont réunis en congrès pour la sixième fois. Ils tiennent à vous saluer et à vous exposer les suggestions suivantes.

1. Voilà déjà quinze ans, depuis sa fondation, que fonctionne la Conférence épiscopale du Vietnam. Nous vous avons déjà présenté cinq textes contenant nos suggestions et nos desiderata. Ils exposaient les difficultés que nous rencontrions dans l'application de la politique de liberté de croyance du gouvernement. Pour une part, vous avez donné une réponse et une solution aux problèmes exposés dans nos requêtes, comme par exemple, les déplacements des prêtres et des évêques pour leur tâches pastorales, la création du grand séminaire de Huê, la préparation des candidats séminaristes. Cependant, la majorité des problèmes exposés par nous sont restés sans réponse, ce qui a rendu plus difficile notre tâche pastorale ainsi que la vie religieuse des fidèles et a enlevé beaucoup de son pouvoir persuasif à la politique de liberté de croyance du gouvernement.

2. À l'occasion de la cinquantième fête nationale du Vietnam, les organisations et les communautés de la société se sont rénovées dans l'enthousiasme, en se donnant des conditions d'activités nouvelles permettant l'ouverture et faisant espérer l'obtention de ré-

sultats satisfaisants. L'Église catholique du Vietnam désire bénéficier de conditions analogues pour pouvoir développer toutes ses capacités et apporter sa contribution à l'édification d'un Vietnam où régneront la justice, la civilisation et le progrès.

La pastorale

1. Les évêques, grâce à votre aide, devraient obtenir la liberté de nommer et de déplacer les prêtres, les religieux et religieuses dans leurs diocèses en conformité avec le Droit canon et dans l'esprit de la réponse faite par le gouvernement, le 18 février 1994: «La nomination et le changement de poste des prêtres dans les diocèses sont déterminés par les exigences du travail dans le diocèse; cependant pour faciliter la tâche administrative des autorités locales, il convient d'en discuter avec elles et d'obtenir leur assentiment». En réalité, dans de nombreuses régions, loin d'être soumises à la discussion, ces nominations dépendent de la volonté ainsi que du jugement subjectif et arbitraire des autorités locales.

2. Il ne convient pas de faire une distinction entre les activités religieuses ordinaires et extraordinaires, car il n'existe qu'un type d'activité religieuse. C'est pourquoi, toute activité religieuse devrait pouvoir se dérouler sans qu'il soit besoin de la faire enregistrer, en demander l'autorisation, à condition qu'elle soit purement religieuse et ne soit pas opposée à la législation de l'État. Si ce principe était accepté, on éviterait beaucoup de tensions inutiles entre l'Église et les autorités civiles, particulièrement dans les régions reculées.

3. La Conférence épiscopale doit pouvoir éditer une revue d'information, rendant compte de ses activités, et exposant la doctrine de l'Église. Depuis sa fondation, il y a quinze ans, la Conférence épiscopale ne possède pas un journal catholique officiel. Voilà de nombreuses années que cette proposition a été faite, sans qu'elle ait reçu de réponse. Cela entraîne l'opinion publique, à l'intérieur du pays et à l'étranger, à ne pas faire véritablement confiance à la politique de liberté de croyance du gouvernement.

4. Les diocèses, les paroisses, les congrégations religieuses doivent pouvoir obtenir facilement l'autorisation d'apporter leur contribution à l'éducation des enfants et des jeunes gens, au soulagement des pauvres et des malades, en ouvrant des écoles à tous les niveaux, des établissements sociaux, comme des hôpitaux, des léproseries, des maisons pour handicapés, des maisons de retraite.

Problèmes de personnel

1. Nous sollicitons votre aide pour rajeunir l'épiscopat vietnamien. Selon les statistiques, l'âge moyen des évêques se situe entre 69 et 78 ans. Ce rajeunissement peut se réaliser ainsi :

(*) Texte original vietnamien. Traduction française dans *Églises d'Asie*, 16 octobre. Titre de la DC.

a) En acceptant prioritairement et rapidement les nominations du Saint-Siège pour les diocèses encore sans titulaire, comme le diocèse du Phu Cuong, le diocèse de Hung Hoa. Pour ce qui concerne le diocèse de Hô Chi Minh-Ville, nous demandons que Mgr Huynh Van Nghi puisse exercer ses fonctions d'administrateur apostolique en attendant une solution.

b) Pour les diocèses dont les évêques principaux sont malades ou très vieux, ou encore ont besoin d'un auxiliaire ou d'un coadjuteur, comme par exemple à Bui Chu, Hai Phong, Lang Son, Qui Nhon, Da Nang, Thai Binh, les candidats peuvent être choisis en priorité parmi les gens du diocèse si les conditions le permettent ; sinon, ils pourront être choisis parmi les personnes originaires de ce diocèse et travaillant dans un autre. En dernier ressort, on pourra choisir un candidat dans n'importe quel diocèse du pays.

2. Pour remédier à la pénurie de prêtres dans tout le pays, et surtout au Nord, il faut créer des conditions favorables à la formation de prêtres en autorisant l'ouverture de séminaires supplémentaires ; mais il convient aussi d'accorder aux prêtres religieux, religieuses de n'importe quel diocèse l'autorisation de venir apporter leur aide à la tâche pastorale de leur diocèse d'origine, périodiquement ou définitivement, à condition que la hiérarchie locale ait manifesté son accord.

3. Il importe de créer les conditions nécessaires pour que les congrégations et les ordres religieux puissent élargir le champ de leurs activités, et accueillir de nouveaux sujets. Les diocèses doivent obtenir l'autorisation de restaurer les congrégations originaires de ces diocèses ou encore d'accueillir des congrégations nouvellement fondées.

4. Pour que disparaissent véritablement et rapidement les anciens complexes et que le passé soit oublié, nous proposons que les prêtres, religieux et religieuses de retour de rééducation puissent reprendre rapidement et aisément leur travail pastoral, car actuellement, un certain nombre d'entre eux dans quelques diocèses, résident encore, en attendant, dans des maisons privées.

5. Puisque le « curriculum vitæ » des séminaristes a déjà été examiné par les autorités lors de leur entrée au séminaire, ceux-ci ne devraient pas avoir besoin d'autorisation pour être ordonnés à l'issue de leurs études.

Au sujet des établissements d'Église

1. Nous demandons l'ouverture de deux grands séminaires dans un délai très proche : un dans le diocèse de Xuân Lộc, ville de Xuân Lộc (province de Đông Nai), au service des diocèses de Da Lat, Phan Thiêt et Xuân Lộc ; l'autre dans le diocèse de Thai Binh à My Duc (Thai Binh), au service des diocèses de Hai

Phong, Bui Chu et Thai Binh. Les séminaires de Hanoi et de Hô Chi Minh-Ville accueillent des séminaristes issus de trop nombreux diocèses.

2. Nous proposons que chaque diocèse puisse ouvrir un établissement destiné à préparer les candidats au grand séminaire sur le plan moral et intellectuel. Les grands séminaires à l'heure actuelle ne possèdent pas assez de bâtiments et de personnel pour accueillir ces classes propédeutiques, comme le suggère la lettre 46/CV/TGCP du Bureau des Affaires religieuses, datée du 17 février 1994.

3. Nous proposons que le cas du séminaire pontifical de Dalat soit examiné afin que cet établissement nous soit rapidement rendu et que l'Église puisse y organiser à nouveau un cursus d'études pour prêtres, religieux et religieuses, ce qui permettrait de diminuer le nombre des prêtres envoyés étudier à l'étranger.

4. Nous proposons qu'après examen, soient rendus à l'Église les établissements et terrains confisqués ou « offerts » dans des conditions non satisfaisantes (dans l'ambiguïté, avec des procédures non légales, sans l'accord du propriétaire ou en son absence, sous la contrainte), en particulier les établissements nécessaires aux activités essentielles de l'Église comme les évêchés, les églises, les séminaires, les monastères, les établissements de formation et les terrains attenants qui auparavant appartenaient à l'Église.

5. Dans quelques régions d'économie nouvelle, dans certains villages des régions montagneuses où c'était nécessaire, l'État a donné l'autorisation de construire des églises ou des chapelles. Mais dans beaucoup d'endroits, il n'en a pas été ainsi. Nous proposons que soit entrepris un examen de ces besoins en vue de les satisfaire.

6. Si vous donnez votre accord aux propositions ci-dessus, nous vous prions de bien vouloir en informer non seulement la Conférence épiscopale, mais aussi les autorités régionales à tous les échelons, de sorte qu'elles soient appliquées d'une manière uniforme.

Monsieur le Chef du gouvernement,

Les desiderata ci-dessus sont ceux des catholiques vietnamiens ; ils vous sont transmis par l'intermédiaire de la Conférence épiscopale. Il ne s'agit que de ce qui est nécessaire à la vie ordinaire de l'Église et au service efficace qu'elle doit rendre au pays et à ses compatriotes, en particulier dans la situation sociale actuelle. Nous souhaitons que vous examiniez ces propositions afin qu'elles soient rapidement mises en application. Nous vous en remercions sincèrement et nous vous souhaitons une très bonne santé pour le service de la patrie.

Pour la Conférence épiscopale du Vietnam :
Mgr Paul NGUYỄN MINH NHẬT, *président*

E vénements

FRANCE

**Mgr Jacques Gaillot
reçu par le Pape**

Le directeur de la Salle de Presse du Saint-Siège a fait le communiqué suivant :

« Aujourd'hui, jeudi 21 décembre 1995, Sa Sainteté Jean-Paul II a reçu, à la demande du prélat, Son Excellence Mgr Jacques Gaillot, évêque titulaire de Partenia.

1. Ayant reçu du Seigneur la mission de confirmer ses frères dans la foi, le Successeur de Pierre a exprimé à Mgr Gaillot son espoir de le voir s'engager toujours davantage au service de la communion ecclésiale, signe et critère de l'annonce authentique de l'Évangile aux hommes de notre temps.

2. Il lui a aussi fraternellement rappelé qu'un évêque doit être un témoin fidèle de l'Église, un témoin de son enseignement, qui exige l'assentiment du cœur et de l'intelligence, et un témoin des orientations pastorales qu'elle donne aux différentes époques selon les circonstances concrètes, pour assurer l'unité et la croissance du Corps du Christ. C'est au nom du Christ vivant dans son Église, lui a-t-il redit, que l'engagement pour les pauvres et les laissés-pour-compte trouve sa juste valeur et tout son sens.

3. Le Concile Vatican II affirme : « Le soin d'annoncer l'Évangile sur toute la terre revient au corps des Pasteurs : à eux tous, le Christ a donné mandat en leur imposant un devoir commun » (*Lumen gentium*, 23). »

(*L'Aquitaine*, 29 décembre).

Rencontre de Taizé

À l'appel de la communauté de Taizé, 70 000 jeunes, de toutes confessions chrétiennes, ont participé à la 18^e rencontre européenne, du 28 décembre au 1^{er} janvier à Wrocław, en Pologne. Pour la circonstance, le Frère Roger a écrit, le 8 décembre, une lettre, intitulée « Choisir d'aimer », invitant les jeunes Européens à être attentifs à ce que peut apporter un « souffle de confiance » dans la famille humaine. Elle a servi de base pour la 18^e rencontre des jeunes de l'Europe.

(*Taizé-communauté*, 18 décembre et *Le Monde*, 4 janvier).

MONDE

GRANDE-BRETAGNE

La reine Elisabeth à la cathédrale catholique de Westminster

Le 30 novembre, la reine Elisabeth II d'Angleterre a participé aux vêpres célébrées dans la cathédrale catholique de Westminster, à Londres, à l'occasion des célébrations du centième anniversaire de l'édifice. Depuis environ 300 ans, c'est la première fois qu'un roi ou une reine de la couronne britannique assiste à un office catholique en Angleterre. Une cinquantaine de manifestants ont protesté devant la cathédrale contre la présence de la reine à la cérémonie, la qualifiant de « traître ».

La cérémonie, à laquelle assistait également le Primat de la Communion anglicane, l'archevêque de

Canterbury George Carey, a été présidée par le cardinal George Basil Hume qui a remercié la souveraine de sa présence, déclarant que sa venue dans la cathédrale était le signe que les catholiques (environ 5 millions en Angleterre) ont leur place dans la société anglaise. Le cardinal Hume a rappelé que la reine avait reçu le Pape Jean-Paul II lors de sa visite à Londres en 1982 : « Cela a signifié pour nous la guérison des anciennes blessures et nous vous en sommes reconnaissants », a ajouté le cardinal.

(*BSS*, 20 décembre).

ORTHODOXIE

Le patriarche, Bartholomeos I^{er} remet en cause le rôle du Pape

Le patriarche œcuménique de Constantinople, Bartholomeos I^{er} vient de se livrer le 14 décembre à Zurich, Suisse, devant la Conférence des évêques catholiques à une critique de fond de la primauté romaine en soulignant que : « l'idée selon laquelle le Seigneur, en choisissant les douze apôtres, confia à l'un d'eux la tâche de les gouverner, n'a aucun fondement dans l'Écriture sainte ». « Le Seigneur lui-même garantit le jugement de deux [personnes] réunies en son nom, [...] il n'y a pas de promesse similaire du Seigneur qu'il sera et collaborera avec un seul, celui qui se sépare des autres et qui se place au-dessus des autres », a-t-il encore déclaré. Le patriarche a ensuite opposé la structure conciliaire et

décentralisée de l'orthodoxie au centralisme doctrinal et administratif romain. Après avoir rappelé la responsabilité personnelle de l'évêque, il a souligné qu'il « serait inadmissible que le primat de l'Église soit chaque fois considéré comme le seul responsable de la marche de l'Église dans l'histoire, ni que la responsabilité des autres membres de l'Église disparaisse du seul fait qu'ils agissent selon les indications du primat ou d'un corps d'évêques ».

(SOP, 1996).

SAINT-SIÈGE

Le budget bénéficiaire en 1996.

Le cardinal Edmund Casimir Szoka, président de la préfecture des affaires économiques du Saint

Siège, a annoncé un bénéfice sur le budget prévisionnel de 1996 du Saint-Siège: une marge de 329 000 dollars, soit 1,645 million de francs. Ce budget ne comprend ni celui de la Congrégation pour l'Évangélisation des peuples, ni le denier de Saint-Pierre, et laisse de côté à la fois le budget propre de la Cité du Vatican et celui de l'Institut pour les œuvres de religion (IOR). Ce budget concerne l'activité économique des services qui aident le Pape dans sa mission universelle qui est de garantir l'unité des Églises locales. Il le fait par ses voyages à l'étranger et par ses curies, les nonciatures apostoliques et, au plan culturel, par la bibliothèque du Vatican.

(D'après *La Croix* du 16 novembre et *Le Figaro*, 13 novembre).

• **La République du Mozambique** et le Saint-Siège ont décidé d'établir des relations diploma-

tiques au rang de nonce apostolique et d'ambassadeur (*OR*, 15 décembre).

• **Le Vatican sur Internet.**

Pour la première fois, le message de Noël du Pape a été retransmis directement sur Internet, relié à Radio-Vatican. L'adresse du site est : <http://www.wrn.org/Vatican/>. (*The Tablet*, 20-30 décembre).

• **Mgr Paul Josef Cordes**, qui était jusqu'à présent vice-président du Conseil pontifical pour les Laïcs, a été nommé par Jean-Paul II président du Conseil pontifical « Cor Unum », que présidait le cardinal Roger Etchegaray. Celui-ci demeure président du Conseil pontifical « Justice et Paix » (*OR*, 3 décembre).

Nominations

Le Saint-Père a nommé :

Mgr Mario MORONTA RODRIGUEZ (auxiliaire de Caracas) évêque de *Los Teques*, Venezuela (OR, 3 décembre). - M. l'abbé José RIOS REYNOSO (administrateur apostolique du diocèse) archevêque de *Huancayo*, Pérou (OR, 3 décembre). - Mgr Rafael CONDE ALFONSO (vicaire général de Caracas) auxiliaire de *Caracas*, Venezuela (OR, 3 décembre). - Mgr Thomas TOBIN (auxiliaire de Pittsburgh) évêque de *Youngstown*, États-Unis (OR, 6 décembre). - Mgr Robert LYNCH (curé à Fort Lauderdale) évêque de *Saint Petersburg*, États-Unis (OR, 6 décembre). - Mgr José PALMEIRA LESSA (évêque de Propria) coadjuteur d'*Aracaju*, Brésil (OR, 7 décembre). - Mgr Lélis LARA, CSSR (auxiliaire d'Itabira) coadjuteur d'*Itabira-Fabriciano*, Brésil (OR, 7 décembre). - M. l'abbé Kurt KOCH (professeur à la faculté de théologie de Lucerne) évêque de *Bâle*, Suisse (OR, 7 décembre). - Mgr Riccardo RUOTOLO (du clergé d'Andria) évêque de *Manfredonia-Vieste*, Italie (OR, 7 décembre). - Mgr Giovanni LAJoLo

Démissions

(Secrétaire de l'Administration du Patrimoine apostolique) nonce apostolique en Allemagne (OR, 8 décembre). - Mgr Janis BULIS (évêque de Liepaja) évêque de *Rezekne-Aglona*, Lettonie, diocèse érigé ce jour (OR, 8 décembre). - M. l'abbé Antons JUSTS (recteur du grand séminaire de Riga) évêque de *Jelgava*, Lettonie, diocèse érigé ce jour (OR, 8 décembre). - Mgr Arvaldis BRUMANIS (professeur au grand séminaire de Riga) évêque de Liepaja, Lettonie (OR, 8 décembre). - Mgr Giuseppe CHIARETTI (évêque de San

Benedetto del Tronto) archevêque de *Pérouse*, Italie (OR, 9-10 décembre). - Mgr Gheorghii Ivanov JOVCEV (administrateur apostolique du diocèse) évêque de *Sofia et Plovdiv*, Bulgarie (OR, 9-10 décembre). - Le P. Antal MAINEK, OFM (vicaire épiscopal pour les fidèles de langue hongroise) auxiliaire de l'administrateur apostolique de la Transcarpathie, Ukraine (OR, 9-10 décembre). - M. l'abbé Dionisio GARCIA IBANEZ (curé à Manzanillo) évêque de *Santisimo Salvador de Bayamo y Manzanillo*, Cuba, diocèse érigé ce jour (OR, 9-10 décembre). - Mgr Luis CASEY (vicaire apostolique de Pando) administrateur apostolique « sede plena » de *La Paz*, Bolivie (OR, 13 décembre). - Mgr Charles Henry DUFOUR (vicaire général et curé à Kingston) évêque de *Montego Bay*, Jamaïque (OR, 15 décembre). - Le P. Richard BURKE, SPS (directeur de la formation dans la « St Patrick's Society Formation House à Maynooth, Irlande) coadjuteur de *Warri*, Nigeria (OR, 15 décembre). - Le P. Jesus Alfonso GUERRERO CONTRERAS, OFM Cap. (directeur du studium capucin à Caracas) vicaire apostolique de *Caroni*, Venezuela (OR, 16 décembre).

Démissions

Le Saint-Père accepté la démission de :

Mgr Pio BELLO RICARDO, SJ, évêque de *Los Teques*, Venezuela (OR, 3 décembre). - Mgr James MALONE, évêque de *Youngstown*, États-Unis (OR, 6 décembre).

Décès

Mgr Mario BRINI, ancien Secrétaire de la Congrégation pour les Églises orientales, le 9 décembre, 77 ans (OR, 10 décembre).